

# TOR2 CONCOURS

A	L'AMOURIER	Christophe Bagonneau	M	LE MAUCONDUIT	Élisa Fourmiret
	ANACAONA	Paula Anacaona		MÉDIAPOP	Philippe Lutz
	ANACHARSIS	Nicolas Rouillé		LES ÉDITIONS MOIRES	Camille Lysière
	ANTIDATA	Laurence Albert		LE MOT ET LE RESTE	Patrice Gain
	L'ANTILOPE	Ludovic-Hermann Wanda		LE MURMURE	Benoît-Marie Lecoïn
	ASPHALTE	Emmanuel Villin		LE MUSCADIER	Tess Corsac
	L'ATELIER CONTEMPORAIN	Christophe Grossi	N	LE NOUVEL ATTILA	Mélanie Yvon
	AUX FORGES DE VULCAIN	Michèle Astrud	P	LA P'TITE HÉLÈNE	Julie Tosò
B	BRUNO DOUCEY ÉDITIONS	Ysabelle Lacamp	Q	QUIDAM	Julien Syrac
C	LE CHEMIN DE FER	Justine Arnal	R	LE RÉALGAR	Isabelle Flaten
D	DERNIER TÉLÉGRAMME	Jean-Baptiste Cabaud	S	RUE DES PROMENADES	Grégory Nicolas
E	ELYZAD	Jadd Hilal		SERGE SAFRAN ÉDITEUR	Isabelle Sivan
	EMMANUELLE COLLAS	Sema Kılıçkaya		SLATKINE & CIE	Daniel Fohr
	ÉDITIONS D'EN BAS	Yudit Kiss		LES ÉDITIONS DU SONNEUR	Laurine Roux
	ENVOLUME	Igor Quézel-Perron		SUN/SUN	Pierre Terzian
	ESPERLUÈTE	Jean Marc Turine	T	LE TEMPS DES CERISES	Francis Combes
I	INTERVALLES	Sonia Ristic		ÉDITIONS THIERRY MARCHAÏSSE	Michel Paulet
	L'IRE DES MARGES	Derek Munn		LE TRIPODE	Valérie Manteau
J	ÉDITIONS DU JASMIN	Claude Poulain de la Fontaine	V	LE VER À SOIE	Luc Fivet
L	LE LAMANTIN	Pascal Framont	Z	ZINEDI	Christine Sagnier



FOR2  
CONCOURS

Les extraits des ouvrages cités sont reproduits en accord  
avec les éditeurs et les auteurs inscrits  
au prix Hors Concours et au prix Hors Concours des lycéens.

© Académie Hors Concours 2018  
ISBN 978-2-9557060-3-9  
ISSN 2553-2758

# HORS CONCOURS

2018

LE PRIX DE L'ÉDITION QUI N'A PAS DE PRIX

ACADÉMIE HORS  
CONCOURS

# Sommaire

	Préface	7
	Le mot de la marraine	11
	Le prix Hors Concours	15
	Programme	17
	Les acteurs du livre	18
	Académie des lecteurs	22
	Le jury	26
	Hors Concours des lycéens	29
	Programme	31
	Classes inscrites en 2017-2018	32
	Lauréat du prix Hors Concours des lycéens	33
A	L'Amourier	37
	Anacaona	41
	Anacharsis	45
	Antidata	49
	L'Antilope	53
	Asphalte	57
	L'Atelier Contemporain	61
	Aux Forges de Vulcain	65
B	Bruno Doucey Éditions	69
C	Le Chemin de Fer	73
D	Dernier Télégramme	77
E	Elyzad	81
	Emmanuelle Collas	85
	Éditions d'En Bas	89
	Envolume	93

	Esperluète	97
I	Intervalles	101
	L'Ire des Marges	105
J	Éditions du Jasmin	109
L	Le Lamantin	113
M	Le Mauconduit	117
	Médiapop	121
	Les Éditions Moires	125
	Le Mot et le Reste	129
	Le Murmure	133
	Le Muscadier	137
N	Le Nouvel Attila	141
P	La P'tite Hélène	145
Q	Quidam	149
R	Le Réalgar	153
	Rue des Promenades	157
S	Serge Safran Éditeur	161
	Slatkine & Cie	165
	Les Éditions du Sonneur	169
	Sun/Sun	173
T	Le Temps des Cerises	177
	Éditions Thierry Marchaisse	181
	Le Tripode	185
V	Le Ver à Soie	189
Z	Zinedi	193
	Index des auteurs	199
	Distributeurs	200
	Remerciements	202
	Partenaires	207

« La littérature refuse  
les frontières. C'est sa  
force ! Et son éthique. »



# Préface

**La littérature refuse les frontières. Elle ne connaît ni celles de l'argent, du marché ou de la diffusion, ni celles de l'âge, du sexe ou des nations. Elle est une langue qui se ressent, s'enseigne et se partage. Elle touche les jeunes et les fourbus, les beaux et les méchants, les forts et les chétifs. C'est sa force ! Et son éthique.**

Bienvenue dans la troisième édition du prix Hors Concours ! Pour cette nouvelle aventure, l'Académie Hors Concours fait fi des contraintes géographiques : ce n'est plus la langue française mais la francophonie qui est au centre du jeu. Si les auteurs écrivent en français, ils sont parfois canadiens, serbes ou libanais ; les éditeurs sont aussi belges, suisses ou tunisiens. Et les lecteurs viennent de nos villes et de nos campagnes, comme de celles du Japon, du Brésil, de Colombie ou du Gabon.

C'est une Lilloise, Amandine Dhée, auteure de *La Femme brouillon* paru aux éditions La Contre Allée, qui a remporté le prix Hors Concours 2017. Dans un livre court et incisif, elle raconte son expérience – intime et universelle – du féminisme à l'épreuve de la maternité. Le texte, publié un an plus tôt, avait déjà rencontré un succès d'estime. Présenté dans la Bibliothèque Hors Concours, l'extrait a été plébiscité par un collège de 450 professionnels du livre et lecteurs, et le livre distingué par un jury de journalistes expérimentés : Catherine Fruchon-Toussaint, responsable de l'émission « Littérature sans frontières » sur RFI, Pierre Vavasseur, grand reporter au *Parisien – Aujourd'hui en France*, Isabelle Motrot, directrice de la publication du mensuel *Causette*, Tara Lennart, rédactrice en chef du webzine spécialisé dans l'édition indépendante *Bookalicious*, et Bintily Diallo, journaliste pour la *Matinale Culture* sur LCI. Depuis, l'éditeur – qui fête cette année ses 10 ans – a opéré deux nouveaux tirages, négocié une parution en poche et été approché par des agents internationaux. Preuve que ce n'est pas la qualité des textes qui fait défaut à l'édition indépendante, mais leur visibilité sur les marchés du livre !

### Lire entre les lignes

Pour mettre en lumière les talents de l'édition indépendante, nous faisons confiance chaque année à l'œil exercé de près de 300 professionnels du livre, curieux et engagés. Nous sollicitons également les lecteurs : vous avez été nombreux à découvrir – seuls ou en groupe – les extraits de la sélection, à lire les livres finalistes, à voter en argumentant vos choix. Ces retours sont si précieux que nous avons été incapables de les garder pour nous ! Vous trouverez quelques extraits choisis sur notre site internet.

Mais vous nous l'avez avoué : faire ce choix a été difficile et les critères d'évaluation proposés de précieuses béquilles. Aussi avons-nous décidé d'affiner cette proposition et de construire un guide de lecture destiné à mieux préciser, et mieux partager, nos impressions.

Vous trouverez ces « pistes de lectures pour des lectures hors pistes » dans le poster inséré dans ce recueil.

N'hésitez pas à l'afficher et à vous en servir, pour lire le prochain Amandine Dhée, le nouveau Hervé Mestron... et tous les autres livres !

### « Dis pourquoi, argue ! »

C'est cette confiance accordée au lecteur qui nous a aussi incités l'an passé à créer – en regard du prix Hors Concours –, le prix Hors Concours des lycéens. C'est une certitude, le lecteur n'est pas un consommateur mais un acteur et un jouisseur, de même que le lycéen n'est pas un sous-adulte ou un enfant trop grand, mais cet être sans filtre, nécessairement capable de s'émouvoir. Pour la première édition du prix Hors Concours des lycéens, ce sont 257 élèves de seconde et de première, de lycées d'enseignement général ou technologique, qui ont suivi leurs enseignants dans l'aventure de ce jeune prix littéraire. Les débats ont été intenses et studieux, même (et surtout !) pour les classes jugées difficiles. Exercices de littérature comparée, écriture d'une critique littéraire, rencontres avec les auteurs, le rythme a été dense mais ludique, sérieux et engagé. Dans les classes, les réflexions et les vannes ont fusé. Comme dans l'Essonne où Muriel Chemouny a accueilli son inspectrice en pleine séance de travail sur le prix. La classe, d'ordinaire dissipée, était étonnamment concentrée, répartie en petits groupes : « T'as mis IO au style mais vas-y, dis pourquoi, argue ! » Bonne nouvelle et bonne note, l'inspectrice a trouvé la séance « épatante » !

Après de longs débats, sur le fond et sur la langue, Hervé Mestron, auteur de *Cendres de Marbella* paru aux éditions Antidata, a su convaincre les lycéens, par la fulgurance du format court et ses personnages de dealers complexes et attachants.

Nouvelle édition, nouvelle aventure ! Avec Marie Marchal, efficace et joyeuse coordinatrice des prix Hors Concours et Hors Concours des lycéens, grâce à l'engagement renouvelé de la Sofia, de l'Institut français, de la Région Île-de-France et de la DRAC Île-de-France, aux partenariats noués avec France Télévisions, Inapa, la Générale du Livre, Babelio et Librairiesindependantes.com, aux éditeurs, aux auteurs, aux journalistes et aux nombreux soutiens de l'Académie, nous sommes fiers de partager cette sélection – plus gaie, plus éclectique que l'an passé marqué par les attentats –, et de la soumettre à votre libre arbitre. Rendu des copies en septembre !

D'ici là, bel été et bonnes lectures ! Tentons d'emporter la littérature qui nous excite. De rester hors piste, hors champ, hors cadre, hors limite, mais surtout, sérieusement et farouchement, toujours hors concours.

**Gaëlle Bohé**  
**Académie Hors Concours**

«Je puise le matériau  
dans mon expérience.  
L'enjeu est de trouver  
le point où singulier et  
universel se fondent.»

Amandine Dhée

# Amandine Dhée, lauréate du prix Hors Concours 2017

***La Femme brouillon*, paru aux éditions La Contre Allée, est un ouvrage drôle et piquant sur la maternité.**

A. D. — J'écris à partir de l'intime ; il s'agit de trouver le point où cette intimité rencontre celle des autres. Cela se joue dans l'écriture. Le texte que je livre est le fruit de cette bataille, il se détache de mon expérience pour trouver son autonomie. Il m'appartient et ne m'appartient plus tout à fait.

B. V. — Les moments de joie d'un éditeur sont multiples, à commencer par la découverte d'un texte qui va venir perturber le quotidien et lui donner une couleur enthousiasmante.

Cette confiance qui s'installe avec l'auteur.e, après les premiers échanges autour de son texte, est la promesse d'une relation vouée à s'inscrire dans le temps.

A. D. — Je mesure la détermination avec laquelle mes éditeurs défendent mes livres. C'est une chance. La Contre Allée est une jeune maison d'édition qui, d'année en année, gagne en reconnaissance et en rayonnement. Je suis fière de faire partie de cette aventure. Je propose d'autres vies pour le texte, notamment des lectures musicales qui lui apportent une nouvelle intensité. « Soutiens ton travail », disait l'écrivaine irlandaise Nuala O'Faolain. Cette injonction nourrit ma réflexion, c'est essentiel de se donner sa propre légitimité.

**Amandine Dhée, lauréate du prix Hors Concours 2017 pour *La Femme brouillon*, paru aux éditions La Contre Allée, est la marraine du prix Hors Concours 2018.**

**Benoît Verhille est son éditeur.**



AMANDINE DHÉE

**LA FEMME  
BROUILLON**

(EDITIONS) LA CONTREALLEE (∞)

***La Femme brouillon***

Amandine Dhée, lauréate du prix Hors Concours 2017  
Éditions La Contre Allée

2

0

1

8





# Le Prix Hors Concours

Dans les pages fertiles de l'édition indépendante, la littérature s'exprime en toute liberté. Croisement de l'inconscient collectif et des imaginaires singuliers, ces pages dessinent une cartographie tout en relief d'une littérature contemporaine et francophone.



# Programme

## Hors Concours

### **Juin 2018**

#### PARUTION DE LA BIBLIOTHÈQUE HORS CONCOURS

L'Académie Hors Concours compile les extraits des titres soumis par les éditeurs indépendants. Les professionnels du livre et l'Académie des lecteurs reçoivent la Bibliothèque Hors Concours et découvrent la sélection 2018. En s'appuyant sur une grille de lecture et leur ressenti, ils choisissent puis votent en ligne pour leurs cinq titres favoris.

### **Octobre 2018**

#### ANNONCE DES FINALISTES

L'Académie Hors Concours annonce les cinq finalistes du prix Hors Concours 2018. Un jury composé de cinq journalistes lit ensuite les œuvres complètes et désigne, lors d'une délibération à huis clos, l'auteur lauréat. Les professionnels du livre et l'Académie des lecteurs découvrent également les cinq ouvrages. Ils votent en ligne et attribuent une mention spéciale à leur livre favori.

### **Décembre 2018**

#### ANNONCE DU LAURÉAT

Les journalistes membres du jury annoncent le lauréat du prix Hors Concours 2018 lors d'une cérémonie à laquelle sont conviés les éditeurs, les auteurs, les professionnels du livre et les lecteurs.

### **Mars 2019**

#### PARRAIN DE L'ÉDITION 2019

L'auteur lauréat est invité à présenter son livre à l'occasion de Livre Paris. Il devient le parrain de l'édition 2019.

# Acteurs du livre

Le regard aiguisé, dotés d'une insatiable curiosité, les professionnels du livre sont au cœur du dispositif du prix Hors Concours.

Libraires ou bibliothécaires, organisateurs d'événements culturels ou institutions du livre, agents littéraires ou blogueurs, ils décortiquent la Bibliothèque Hors Concours, en extraient les titres finalistes et attribuent une mention spéciale à leur titre favori.

## Parmi les premiers professionnels inscrits :

### **Élodie Murcier**

Directrice du magasin Gilbert Jeune, Paris

### **Nicolas Ruppli**

Conseiller pour le livre et la lecture,  
Direction des affaires culturelles de  
Guyane, Cayenne

### **Juliet Vathelet**

Directrice de l'Agence régionale du livre  
et de la lecture de Mayotte, Mamoudzou

### **Maud Simonnot**

Éditrice chez Gallimard, Paris

### **Mélanie Uleyn**

Libraire à la librairie Les Grands chemins,  
Lisieux

### **Cécilia Bianchi**

Libraire gérante du Marque-page,  
Choisy-le-Roi

### **Maëlle Ferry**

Commerciale pour les éditions  
Thierry Magnier, Paris

### **Sandra Girault**

Libraire à la librairie Privat, Toulouse

### **Héliéna Gasnier**

Journaliste pour Bloggers' le magazine  
littéraire, La Bazoge

### **Marie-Aube Luault**

Libraire à La Carline, Forcalquier

### **Guillaume Favier**

Responsable de la Culturethèque de  
l'Institut français, Paris

### **Amélie Borelly**

Bibliothécaire à la bibliothèque  
municipale du Grand Pré, Jouques

### **Guillaume Bourain**

Libraire aux Rebelles Ordinaires,  
La Rochelle

### **Frédérique Germanaud**

Écrivaine et chroniqueuse  
à l'Atelier du passage, Angers

### **Françoise Laot**

Libraire gérante de la librairie Gutenberg,  
Strasbourg

### **Mathilde Rigollier**

Bibliothécaire à la bibliothèque  
Vaclav Havel, Paris

### **Claire Delbard**

Bibliothécaire à l'Atelier des noyers,  
Perrigny-les-Dijon

### **Alexandre Cavallin**

Libraire aux Librairies de Port-Maria,  
Quiberon

### **Aurélie Motte**

Bibliothécaire à la médiathèque  
Elsa-Triolet, Villejuif

### **Amélie Muller**

Cheffe de rubrique Jeunesse  
à Page des libraires, Paris

### **Audrey Neveu**

Libraire à la librairie Les 2 GeorgeS,  
Bondy

### **Claudine Bergeron**

Rédactrice des notes bibliographiques  
du réseau Bibliothèque Pour Tous, Paris

**Max Buvry**  
Libraire à Vaux Livres, Vaux-le-Pénil

**Bakhta Jomni**  
Journaliste pour France Graphique,  
Antony

**Julie Prigent**  
Libraire à Janapim, Rennes

**Pascale Eglin**  
Bibliothécaire à la médiathèque de  
Montbéliard

**Sabine Faulmeyer**  
Blogueuse pour Le petit carré jaune,  
Joué-les-Tours

**Delphine Saintemarie**  
Libraire à la librairie du Poussin, Itteville

**Sophie Savary**  
Agent littéraire indépendante,  
Montpellier

**Caroline Gelly**  
Libraire à la librairie du Chat Borgne,  
Belfort

**Amandine Glévarec**  
Blogueuse sur kroniques.com, Nantes

**Vanessa Gomes**  
Libraire pour France Loisirs, Tours

**Aurélien Barlet**  
Libraire à la librairie Acropole, Nice

**Simone Hisler**  
Libraire à la librairie Hisler-even, Metz

**Elisabeth Lesne**  
Éditrice indépendante, Paris

**Anne-Lise Remacle**  
Critique littéraire pour Focus Vif / Vif  
l'Express, Bruxelles

**Dominique Lafarge**  
Bibliothécaire à Coursop, Toulouse

**Dominique Le Jacques-White**  
Conseillère littéraire indépendante, Sèvres

**Jessica Maisonneuve**  
Bibliothécaire à la bibliothèque  
municipale de Belfort

**Cyril Malagnat**  
Libraire chez Les gens qui doutent,  
Limoges

**Céline Joaquim**  
Coordinatrice chez Les Éditeurs associés  
et organisatrice du festival Raccord(s),  
Paris

**Aurore David**  
Bibliothécaire au Grenier enchanté,  
Bazincourt

**Séverine Langlois**  
Bibliothécaire à la bibliothèque  
municipale de Cusset

**Catherine Daudé-Miotte**  
Documentaliste au Lycée Stephen  
Liegeard, Dijon

**Graziella Taieb**  
Critique littéraire pour En attendant  
Nadeau, Paris

**Lilia Tak-Tak**  
Blogueuse sur La madeleine de livres,  
Paris

**Martine Texier**  
Bibliothécaire à la médiathèque  
Pierre Mendès France,  
Villefranche-sur-Saône

**Philippe Colomb**  
Bibliothécaire à la médiathèque  
Françoise Sagan, Paris

**Catherine Lenoble**  
Blogueuse sur Lettres Exprès, Lyon

**Anne Martinetti**  
Éditrice chez Otago, Paris

**Bettina Melikian**  
Libraire à la librairie Massena, Antibes

**Sophie Quetteville**  
Animatrice littéraire indépendante, Paris

**Françoise Querzola**  
Consultante pour l'organisation du Salon des Dames, Nevers

**Jean-Christophe Faure**  
Libraire à l'Alimentation Générale, Saillans

**Anissa Bouihed**  
Directrice de la médiathèque municipale, Fessenheim

**Nadine Dumas**  
Libraire à l'Esprit Large, Guérande

**Chloé Peyre**  
Bibliothécaire à la bibliothèque Daudet, Aulnay-sous-Bois

**Yolande Pignard**  
Bibliothécaire à l'espace culturel de Romagnieu

**Séverine Conesa**  
Bibliothécaire à la médiathèque Bonlieu, Annecy

**Claire Gondor**  
Bibliothécaire à la médiathèque de Langres

**Élise Henry**  
Libraire au Rideau Rouge, Paris

**Annelise Signoret**  
Documentaliste à Radio France, Paris

**Joëlle Guinard**  
Blogueuse sur Les livres de Joëlle, Saint-Cyr-au-Mont-d'Or

**Élisabeth Seys**  
Enseignante et prête-plume au Cabinet aux écritures, Paris

**Jennifer Wepierre**  
Écrivain privé et conseillère en écriture, Saint-Ségal

**Élise Deblaise**  
Responsable du Prix littéraire Provence-Alpes-Côte d'Azur, Aix-en-Provence

**Linda Fardon**  
chargée d'action culturelle à Bibliocité, Paris

**Lou Darsan**  
Chroniqueuse littéraire chez Lou et les feuilles volantes, Treffendel

**Joanie Soulié**  
Relations-libraires pour Le Cherche Midi, Paris

**Florence Ermeneux**  
Bibliothécaire chez Culture et Bibliothèques pour Tous, Paris

**Mireille Escoffier**  
Bibliothécaire à la médiathèque François Mitterrand, Digne-les-Bains

# Académie des lecteurs

En siégeant à l'Académie, le lecteur devient acteur de la rentrée littéraire. Récepteur et prescripteur, il décide de la sélection des livres finalistes et attribue une mention spéciale à son titre favori.

L'Académie des lecteurs repousse les frontières et fait voyager l'édition indépendante : grâce à la version numérique de la Bibliothèque Hors Concours, ce sont désormais des lecteurs de plus d'une trentaine de pays qui découvrent les auteurs présentés.



## Parmi les premiers inscrits :

### **Josiane Asmane**

Journaliste à Paris (75)

### **Olivier Bachmann**

Ingénieur à Paris (75)

### **Roland Balaj**

Profession libérale à Lyon (69)

### **Marie Beckrich**

Journaliste à Strasbourg (67)

### **Violaine Belouard**

Blogueuse à Beaupreau-en-Mauges (49)

### **Marie-Hélène Bernardet**

Étudiante en master de littérature à Toulouse (31)

### **Anne-Marie Bonave**

Artiste plasticienne à Angers (49)

### **Sandrine Chevance**

Chef de projet informatique à Le Mée-sur-Seine (77)

### **Caroline Chouard**

Professeur des écoles à Vienne, Autriche

### **Valériane Chrétien**

Étudiante en littérature à Uzerche (19)

### **Cécile Couper**

Enseignante à Glasshouse Mountains, Australie

### **Gwilherm Courbet**

Artiste plasticien à Besançon (25)

### **Corail Couvreur**

Étudiante à Chaumont (52)

### **Flávia De Macedo**

Professeur de français à Floripa, Brésil

### **Djamel El Akra**

Juriste à Phnom Penh, Cambodge

### **Hamza El Guili**

Chercheur doctorant à Tanger, Maroc

### **Rita Ghanem**

Assistante de direction à Beyrouth, Liban

### **Elisabeth Gibert**

Professeur de Lettres à la retraite à Dijon (21)

### **Yina Alejandra Guerrero Buenhombre**

Professeur à Bogota, Colombie

### **Caroline Guignot**

Psychologue clinicienne à Berlin, Allemagne

### **Émilie Henaff**

Directrice commerciale à Abidjan, Côte d'Ivoire

### **Kankoé Hotounou**

Étudiant à Libreville, Gabon

### **Blerta Hyska**

Traductrice à Tirana, Albanie

### **Christine Jvirblis**

Lectrice et enseignante en lycée professionnel à Melun (77)

### **Cecil Jones**

Avocat et entrepreneur à Wayne, États-Unis

**Kálmán Kecskeméti**  
Artiste peintre à Budapest, Hongrie

**Diloman Isaac Kone**  
Étudiant à Bingerville, Abidjan

**Weije Lao**  
Publicitaire à Shanghai, Chine

**Eva Lassalle**  
Auteur à Paris (75)

**Annaïk Le Clanche**  
Interprète indépendante à Gijon, Espagne

**Régine Lienhard**  
Puéricultrice à Sélestat (67)

**Isabella Lonyango**  
Femme d'affaires à Nairobi, Kenya

**Louise Magnard**  
Chargée culturelle à Saint-Domingue,  
République dominicaine

**Lauriane Maupas**  
Conceptrice-rédactrice à Paris (75)

**Gila Morag**  
Enseignante à Petah Tikva, Israël

**Hawa Ndiaye**  
Conseillère commerciale à Dakar, Sénégal

**Alisha Puello**  
Responsable des Ressources Humaines à  
Pickering, Canada

**Vony Rambolamanana**  
Avocate à Paris (75)

**Merzouka Rihani**  
Professeur à Alger, Algérie

**Anne-Marie Roux**  
Lectrice à Tauves (63)

**Stéphanie Runfola**  
Responsable de la médiathèque à Kyoto,  
Japon

**Anne Sena Testard**  
Enseignante Fle à Hanoi, Viet-Nam

**David Souillat**  
Employé de banque à Dublin, Irlande

**Camille Tanesson**  
Responsable éditoriale à Londres,  
Royaume-Uni

**Sophie Tercafs**  
Professeur de français et correctrice à  
Skopje, Macédoine

**Laurette Verheyde**  
Fonctionnaire et blogueuse à Paris (75)

**Cécile Vernadat**  
Chargée de production à Villeurbanne  
(69)



# Le jury

C'est à un jury de professionnels que revient la délicate mission de départager les cinq finalistes choisis par les professionnels du livre et l'Académie des lecteurs.

Au cours d'une délibération à huis clos, ils dissèquent les textes, interrogent la langue, confrontent leurs ressentis pour distinguer le livre lauréat.

Le jury 2018 sera annoncé en septembre à l'occasion de la rentrée littéraire.

JURY 2017

**BINTILY DIALLO**

Journaliste pour  
La Matinale Culture sur LCI

**CATHERINE FRUCHON-TOUSSAINT**

Journaliste littéraire pour RFI,  
responsable de l'émission Littérature sans frontières

**TARA LENNART**

Rédactrice en chef de *Bookalicious*,  
booktube dédié à l'édition indépendante

**ISABELLE MOTROT**

Directrice de la rédaction du magazine *Causette*

**PIERRE VAVASSEUR**

Grand-reporter pour le quotidien national  
*Le Parisien — Aujourd'hui en France*

FC

LC

C

# Hors Concours des lycéens

Le prix Hors Concours des lycéens invite chaque année les élèves à découvrir les auteurs issus de l'édition indépendante. Une entrée ludique et fondée sur l'expérience dans la littérature de création, contemporaine et francophone.

Hors Concours des lycéens est un prix littéraire indépendant, construit en regard du prix Hors Concours.





# Programme

## Hors Concours des lycéens

### Avant septembre

#### INSCRIPTIONS

Les enseignants inscrivent leurs classes au prix Hors Concours des lycéens et choisissent une librairie ou une bibliothèque partenaire.

À la rentrée, chaque classe reçoit les extraits des textes de la sélection, ainsi qu'un guide pédagogique, support qui les accompagnera tout au long de l'aventure.

### 1<sup>er</sup> trimestre

#### LITTÉRATURE COMPARÉE

Les élèves découvrent les 40 extraits de la sélection. Grâce aux exercices de littérature comparée, chaque élève vote individuellement pour ses cinq extraits préférés.

Les cinq finalistes sont annoncés en janvier 2019 lors d'une rencontre dans la librairie ou la bibliothèque partenaire.

### 2<sup>e</sup> trimestre

#### ARGUMENTATION

Chaque élève lit les livres finalistes et publie une critique d'au moins un des livres sur le réseau social de lecteurs Babelio. La classe organise un débat où les élèves présentent et défendent leur titre favori. Chaque classe vote collectivement pour son lauréat.

### 3<sup>e</sup> trimestre

#### ATELIERS LITTÉRAIRES

Les auteurs, éditeurs et/ou l'équipe de l'Académie Hors Concours viennent à la rencontre des élèves dans la librairie ou la bibliothèque partenaire. Ils proposent un atelier littéraire et invitent à la découverte des métiers du livre.

L'Académie Hors Concours annonce le lauréat du prix Hors Concours des lycéens en mai 2019.

# Classes inscrites pour l'édition 2017 - 2018

**LA SECONDE DE MURIEL CHEMOUNY**  
au Lycée Jean-Baptiste Corot à Savigny-sur-Orge (91)

**LA SECONDE DE LAURE CHATARD**  
au Lycée Jules Ferry à Conflans-Sainte-Honorine (78)

**LA SECONDE DE TRISTAN JOREAU**  
au Lycée Jules Ferry à Conflans-Sainte-Honorine (78)

**LA PREMIÈRE L DE CÉCILE DAGIRAL**  
au Lycée Sainte-Louise à Paris (75)

**LA SECONDE D'YVON RAUDE**  
au Lycée Saint-Louis à Lorient (56)

**LA PREMIÈRE PRO COMMERCE  
ET ARCU DE NATHALIE GERMINAL**  
au Lycée Jean Monnet à Juvisy-sur-Orge (91)

**LA PREMIÈRE S DE CLARISSE BRISACH**  
au Lycée André Maurois à Bischwiller (67)

**LA PREMIÈRE L DE RONAN GUELLEC**  
au Lycée Chevrollier à Angers (49)

**LA SECONDE DE SABINE JUMEAUX**  
au Lycée Chevrollier à Angers (49)

**LA SECONDE DE GÉRALD RENAUDOT**  
au Lycée Marie Curie à Strasbourg (67)

# Hervé Mestron, lauréat du prix Hors Concours des lycéens

*Cendres de Marbella* d'Hervé Mestron, publié aux éditions Antidata, reçoit en mai 2018 le prix Hors Concours des lycéens.

Un texte court et puissant qui nous plonge au cœur de l'ascension et de la chute de Ziz, jeune dealer qui rêve de se faire une place au soleil.



## Les lycéens ont aimé :

«La tentative de parler à la place des jeunes de quartiers est réussie. Enfin un roman qui ne dépeint pas la jeunesse des quartiers comme une population borderline et ratée.»

**Leila**

«Moi qui avais beaucoup d'a priori sur ce texte, je le termine en regrettant que ce ne soit qu'une courte nouvelle et non un roman!»

**Coline**

«Ce roman est un gros coup de cœur. La vie et les pensées de Ziz sont comme un grand 8, bouleversantes et parfois

palpitantes. L'histoire est vraiment mordante, on en redemande encore. Souvent lorsque Ziz raconte un de ces moments, on imagine une sorte de rythme, comme dans un rap.»

**Salimata**

«Quand j'ai commencé à lire ce livre, je suis direct rentré dedans, je lisais sans m'arrêter et j'étais content. L'intérêt du livre est de faire réfléchir, il procure des émotions et on peut comprendre que l'auteur veuille témoigner de ce genre d'activité.»

**Marvin**

«Je trouve que ce livre est très différent des livres que j'ai l'habitude de lire. L'auteur écrit à la première personne avec un langage familier et assez vulgaire. Je trouve cela original car le langage colle avec l'histoire. C'est une histoire réaliste, violente et triste. C'est un livre qui m'a fait réfléchir sur ma vie, et sur la vie elle-même.»

**Nachirati**



# Sélection

2018



# L'Étreinte en sa mémoire

par Christophe Bagonneau

## LE LIVRE

Écrit pour un jeune compagnon dont la capacité à se souvenir s'estompe, ce roman procède de la transfusion des réminiscences. Deux hommes : l'un d'eux perd peu à peu la mémoire, le mal lentement l'enferme, l'isole de l'être aimé. L'autre, seul, lutte contre l'oubli, s'accroche aux mots, écrit ce qui se perd.



←

Parution juin 2017  
420 pages - 25 euros  
ISBN : 978-2-36418-041-3

Les éditions L'Amourier sont diffusées  
par Marie-Claude Rossard et  
distribuées par le Comptoir du livre.

## L'AUTEUR

Né en 1967, Christophe Bagonneau est riche d'une double culture, chinoise et française. Grand voyageur, il vit et enseigne en France après avoir travaillé successivement dans plusieurs pays d'Asie. Il a publié dans des revues chinoises, ses livres de photos ont paru au Japon et il collabore en tant qu'éditeur scientifique aux éditions Parole et silence.

## LA MAISON D'ÉDITION

Fondé en 1995, L'Amourier s'est bâti patiemment un catalogue qui compte aujourd'hui plus de 200 titres. Il privilégie la diversité et les écritures originales, romans, poésie, formes narratives courtes. Il a créé dernièrement une nouvelle collection consacrée à la biographie au sens large.

## CONTACT

Jean Princivalle  
1 montée du Portal  
06390 Coaraze  
editions@amourier.com

**L'enfant s'éveille mais ne reconnaît rien autour de lui, comme si on l'avait transporté durant son sommeil en un lieu étranger...**

Moi, ce moi auquel dans ma fuite je n'avais eu guère le temps de penser, mais pour lequel (à vrai dire) il m'eût été difficile de préciser quoi que ce fût de son être : savais-je encore d'ailleurs, au milieu d'un tel mouvement de panique, que j'étais bien ce moi horrifié que je sentais sous la peau en train d'essayer de fuir... hurlant, ouvrant d'inutiles portes, rebroussant chemin sur d'innombrables impasses... jusqu'à ce que, apercevant enfin une lueur un peu plus vive que je prenais alors pour le dehors de ma prison et pour ma liberté, je bondisse comme un fauve, dans un dernier effort, vers cette tache de lumière où je pressentais que je pouvais être sauvé. Et c'est là, sur le perron et sur le seuil, prêt à les franchir sans regret, que j'ai entendu dans mon dos cette voix qui m'appelaït par son nom, ce nom un instant oublié que j'ai fini par reconnaître dans le timbre chaud et troublé de ma grand-mère : sa voix me le restituait, elle me rétrocédait à moi-même, et elle faisait derrière ce nom la réalité se redéverser en moi, mes yeux se décillant d'un coup, la pièce où je me trouvais redevenant un lieu que j'aurais su désormais pointer sur la carte, c'est-à-dire un espace que je pouvais à nouveau appeler « chez-moi », et où les visages faisaient maintenant tomber leurs masques anonymes, fixant sur moi leurs regards (inquiets certes, mais à nouveau familiers), parmi lesquels celui de ma grand-mère tremblait un peu plus fort que les autres, quoique je pusse le voir alors se remplir aussitôt, lumineux et rassuré, de la gloire de m'avoir sauvé, dont il pouvait seul se prévaloir.

Je partageais la même chambre que ma grand-mère, et si je dormais avec elle, c'était parce qu'il n'était pas pensable chez nous qu'un lit fût occupé par une seule personne. De plus, sa présence vrombissante était pour moi immensément rassurante (faite de légers ronflements et de larges expirations où de petits bruits secs donnaient à croire que d'invisibles bulles éclataient sans cesse le long de sa bouche, après avoir été formées dans la salive élastique et visqueuse qui collait entre elles ses deux lèvres fines), de même que me rassurait l'odeur un peu huileuse et un peu rance de son corps de vieille femme, mais encore délicieusement parfumé pour l'enfant que j'étais, parce que je n'y percevais ni les relents de l'âge, ni les avertissements du temps, mais l'émanation seulement de ce que j'appelais ma grand-mère, et qui valait bien celles du jasmin, de l'oranger ou de la rose. Ce n'étaient en fait que les différentes facettes ou épaisseurs de sa présence qui se déclinaient ainsi en volumes, en sons, en chaleur, en mouvements ou en textures, lorsque par exemple, en se retournant dans le lit, son talon râpeux me remontait le long du mollet, ou lorsqu'aussi parfois, son chignon s'étant détaché, une mèche de ses cheveux venait me caresser les ailes du nez. Nos nuits étaient donc faites de ça, de ce réajustement de nos deux corps sur la matrice, de nos sommeils agités, de nos rêves entremêlés, de nos insomnies (lorsqu'il faisait trop chaud ou que des moustiques s'excitaient à nos oreilles), et de ces confidences de même que je ne faisais qu'à elle,



parce que dans la pénombre je pouvais enfin les laisser sourdre sans retenue, avec la fausse impression qu'aucun être humain au fond n'en recevait vraiment le témoignage. C'étaient aussi les moments où ma grand-mère me consolait, libérée de ce souci de l'équité qui l'obligeait devant les autres à répartir pareillement ses marques d'affection, ou étrangère enfin à la peur de ce que quelque marque de faiblesse envers moi aurait pu sinon produire de reproches dans notre entourage... jusqu'à ce que, dans la chambre, le débit des mots se fasse plus empesé et leur prononciation plus indistincte, la fatigue finissant par nous museler tous les deux sans que nous en soyons rendu compte, et nous faisant glisser ensemble d'un coup dans les profondeurs du repos. Cela nous conduisait jusqu'au matin, quand je retrouvais ma grand-mère les cheveux défaits, les traits bouffis, les yeux gonflés et la langue pâteuse qui empestait sur l'oreiller comme si (pensais-je alors, sans davantage réfléchir à l'incongruité d'une telle image) elle venait de se « péter » dans la bouche. Mais ça aussi pour moi, c'était elle, c'est-à-dire la grand-mère au corps nécessairement bousculé et macéré de décomposition matinale, et l'aïeule parfaite jusqu'au bout, jusque dans l'inconvenance de cette odeur-là ; il n'y avait donc aucun jugement, et ce pet buccal signifiait pour moi le lever du jour avec autant de sûreté que nos chuchotements de la veille avaient annoncé la nuit. Parfois, quelque chose (un bruit, un soubresaut, un écho lointain) me réveillait avant l'heure, mais si la pièce était encore sombre, je regardais un instant le contour imprécis des objets puis, sans m'être arrêté sur rien, je me laissais à nouveau emporter par le sommeil. Comme durant cette nuit-là, cette nuit pendant laquelle j'avais entendu

ma grand-mère se débattre et pousser en râlant quelque douloureuse plainte, distinguant à peine, taillée à angle droit dans son profil mal éclairé, une bouche affolée en train de gober l'air comme un poisson hors de l'eau... mais tout en refermant les yeux, je m'étais simplement surpris à songer que grand-mère s'amusait à faire la carpe, alors que je sentais dans le bas du lit sa queue de sirène qui battait la mesure entre les draps. Puis, un moment plus tard, la même nuit, réveillé à nouveau, mais par une froideur inhabituelle que je ne reconnaissais pas et qui ne ressemblait à rien, pas même à l'hiver, tandis que grand-mère, sur le dos, mais immobile à présent, fixait (Dieu sait pourquoi) un certain point au plafond que je ne parvenais pas moi-même à dissocier, mais qui semblait pour elle de la première importance : elle ne le quittait pas un instant des yeux, se retenant de produire jusqu'au plus petit battement de cils, le regard scrutant toujours le même point qu'il se refusait de lâcher, maintenant qu'il s'y était suspendu ; elle me dirait le lendemain, pensais-je alors, ce qu'elle y avait vu. Il m'a semblé, avant d'être repris par l'engourdissement, que le lit était mouillé. La lumière était encore grise lorsque je me suis réveillé pour la troisième fois. La chambre était pleine de monde, on se précipitait à tour de rôle auprès du lit, on ne faisait pas attention à moi, mais on tâtait grand-mère, on la poussait, on l'appelait, on pleurait aussi un peu sur elle, je crois ; ce bruit me fatiguait, ce mouvement m'anéantissait, et je sentais une lourde chape d'épuisement à nouveau peser sur moi comme au milieu de la nuit, et m'enfoncer dans un étrange état narcoleptique auquel je fus obligé de m'abandonner malgré moi, mais délicieusement,

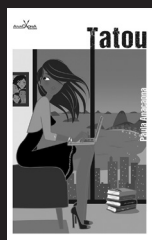
sereinement, quoiqu'immobilisé et figé dans la position où je m'étais réveillé un instant plus tôt, arrêté et maintenu là dans une fixité de gisant, la respiration lente et les membres pour ainsi dire sans vie. Lorsque je me suis ranimé pour de bon, sortant définitivement du sommeil, il faisait grand jour, et la matinée était déjà chaude. J'étais seul dans le lit. Grand-mère n'y était plus. Elle n'y serait d'ailleurs jamais plus. J'avais à peine six ans, et à compter de ce jour, singulier ou terrible privilège dans notre ferme, j'ai toujours occupé seul ce lit et cette chambre, et chaque fois de même que je me suis endormi quelque part au moment de la sieste, sous un arbre, une charrette ou un auvent, ou bien on me faisait me lever pour que j'aie plutôt me reposer dans ma chambre, ou bien (pour peu qu'on se soit alors trouvé chez des voisins, en voyage ou trop loin de la maison) on s'écartait de moi pour me laisser tout l'espace dont il faut croire que j'avais un plus grand besoin que les autres. Seul, le soir, je regrettais pourtant ces longues heures durant lesquelles, dans le parfum poivré des aisselles et des tempes de grand-mère, je l'entendais, après quelques phrases murmurées, et alors qu'elle croyait peut-être que je ne l'écoutais plus, prononcer de loin en loin mon nom, un nom qu'elle faisait habiter de son accent rond et chaud d'aborigène (à la fois ensoleillé, exotique et gracieux), un nom qu'elle articulait comme personne, sur un rythme bien à elle, d'une voix flûtée et chantante sur l'attaque, puis alanguie et traînarde sur la fin, comme une plainte, non pas triste, mais jamais repue de ces sons qu'elle faisait résonner dans la nuit calme, et qui se déversaient sur moi comme une création.

# Tatou

par Paula Anacaona

## LE LIVRE

**Victoria se met en tête d'écrire un roman, et s' imagine déjà en nouvelle Toni Morrison. C'est un échec – son premier, qui la fait se remettre totalement en cause. Questionnant de nombreux aspects de sa vie, elle en vient à sa blessure intime, cette épine dans son cœur : l'abandon de son père, sa moitié noire.**



←

Parution mai 2018  
250 pages - 19 euros  
ISBN : 978-29-18799-96-2

Les éditions Anacaona sont diffusées par Hobo et distribuées par Makassar.

## L'AUTEUR

Paula Anacaona, éditrice et traductrice, se lance dans l'écriture en 2016 : elle publie d'abord deux romans jeunesse (éditions À dos d'âne), puis une nouvelle (dans le recueil collectif *Je suis Rio*). *Tatou* est son premier roman.

## LA MAISON D'ÉDITION

Anacaona est spécialisée dans la littérature brésilienne, notamment la littérature des favelas et la littérature des marges.

## CONTACT

Paula Anacaona  
6 rue Gobert  
75011 Paris  
editions.anacaona@gmail.com

**Victoria se remémore des vacances au Club Med avec Premier-Mari, et une rencontre anecdotique avec un couple français qui va marquer sa susceptibilité.**

C'est toujours autour du sport que m'arrivent les seuls imprévus de ma vie bourgeoise et rangée ; c'est vrai que, dans ma vie professionnelle, j'ai immédiatement intégré les codes vestimentaires, linguistiques et sociaux de la grande bourgeoisie, mais pour le sport, les possibilités sont limitées : un legging, une brassière, un débardeur, des baskets, des écouteurs, tout est de marque bien sûr, mais en fin de compte, pauvres et bourgeois transpirent tous à la même enseigne, dans les mêmes vêtements, notamment de cette marque américaine qui s'accapare une grande partie du marché du sport mondial ; je dirais presque que les classes sociales sont nivelées quand vous faites du sport au parc Ibirapuera, bien sûr la corpulence joue, plus les bourrelets sont installés plus la petite classe moyenne saute aux yeux ; bref, c'est donc autour du sport que m'arrivent des imprévus, de ceux qui, disons, pimentent l'existence.

Cette fois-là, c'était dans un club de vacances de bord de mer, aujourd'hui, je préfère les *pousadas* historiques, avec du cachet, du charme, mais cette fois-là, il y a de cela plusieurs années, alors que nous habitons encore en France, Premier-Mari et moi, nous nous étions laissés tenter par ce club de vacances, cette enseigne française qui a des clubs dans le monde entier, qui propose plein d'activités, pour les enfants, pour les parents, dans une atmosphère qu'on nous promettait conviviale, il nous fallait quitter l'atmosphère du boulot, nous étions partis très loin pour être sûrs de ne croiser

aucune connaissance, les premiers jours s'étaient merveilleusement bien passés, nous étions totalement détendus, une vraie coupure dans nos habitudes, le bonheur de ne rien devoir paraître, Premier-Mari ne quittait pas son short et son T-shirt de cette prestigieuse université américaine où nous avons tous les deux étudié, et moi, je n'avais pas mis une seule fois de talons, toujours coquette, évidemment, mais sans talons, à l'époque les défrisages permanents n'étaient pas aussi techniques qu'aujourd'hui, ils abîmaient les cheveux, donc je m'astreignais au brushing tous les matins, et je me souviens, pendant ces vacances, j'avais dit au diable la corvée, et j'avais laissé mes cheveux au naturel, de jolies boucles, souples, pas très frisées, je me maquillais simplement d'un trait d'eye-liner vert turquoise au-dessus de mes yeux noirs, sur ma peau bronzée, c'était ravissant, Premier-Mari m'avait dit qu'il m'adorait comme ça, ça me rendait moins – il avait cherché le mot pendant quelques secondes – *corporate*.

Nous avons fait connaissance avec ce couple de Français, leurs deux enfants jouaient avec notre fils aîné, ils s'adoraient, à peine levés, ils venaient toquer à la porte de notre bungalow, et on ne les revoyait plus de la matinée, on les retrouvait pour déjeuner, et on ne les revoyait plus de l'après-midi, on les retrouvait pour dîner, et on ne les revoyait plus de la soirée ; alors forcément, entre parents, nous avons sympathisé, elle, je me souviens de ses dents tachées et écartées, professeure dans cette grande école parisienne par laquelle

sont passés quasiment tous les politiques et les dirigeants français, et que je n'avais surtout pas intégrée, tellement la haute fonction publique française m'a toujours fait horreur, lui – tiens, je ne me souviens plus de lui, je me souviens juste de son crâne déglarni qu'il enduisait de crème solaire et qui malgré tout cloquait et pelait lamentablement. Les premiers jours de vacances avaient été merveilleux, une fois l'aîné parti avec ses copains, et le petit laissé au mini-club, Premier-Mari et moi filions sur la plage, course à pied pour tous les deux, puis planche à voile, volley, danse, yoga, nous faisons tout, tous les sports et quasiment toutes les activités, on en avait même ri : « On va en avoir pour notre argent, on va toutes les faire, leurs activités, même le Scrabble ! » auquel on avait piteusement joué un soir – ce même raisonnement que doivent tenir beaucoup de vacanciers : « On va en avoir pour notre argent, on va le leur vider, leur bar, ils vont regretter de nous avoir au restaurant ! » –, mais Premier-Mari et moi, sur ça, au moins, on était pareils, on avait les gros et les goinfres en horreur.

Et puis un soir, nous avons invité officiellement ce couple de Français à prendre l'apéro dans notre bungalow, plutôt que de se croiser au restaurant ; « Venez prendre l'apéro », les enfants avaient crié « Ouaaaais ! », trop contents de gratter ces quelques instants supplémentaires ensemble, nous avions discuté, face au coucher de soleil, dans ce paysage paradisiaque, Premier-Mari et moi avons toujours été discrets sur notre profession, alors qu'elle, Prof-de-l'Élite, ça ne faisait même pas deux jours qu'elle était là que tout le club savait où elle enseignait, bref, au fil de la conversation, Mari-de-Prof-de-l'Élite parle d'un type à son boulot, et donc forcément parle de son boulot, et soudain, Prof-de-l'Élite demande :

« Et toi au fait, Victoire, tu fais quoi ? », et moi de le lui dire, et elle, de s'esclaffer : « C'est vrai ? J'étais persuadée que tu étais prof de fitness, ah ben tu vois... » et dans ma tête j'ai terminé sa phrase : « Comme quoi les clichés ont la vie dure. » Elle ne s'est pas excusée de s'être esclaffée, d'avoir pouffé, de m'avoir rigolé à la figure parce qu'elle croyait que j'étais prof de fitness, où était le mal ?

L'apéritif m'est soudain resté en travers de la gorge, je n'ai plus pu avaler une seule tomate cerise, une seule olive, un seul bâtonnet de carotte.

Le soir, au moment de me coucher, Premier-Mari n'avait toujours rien dit, alors je lui en ai parlé, d'un ton faussement détaché : « Tu as vu, quand même, c'est fou, elle m'a prise pour une prof de fitness... » et lui, du ton de la plaisanterie : « C'est parce que tu es trop bien foutue, ma beauté », et devant mes yeux baissés et mes lèvres pincées, il avait ajouté, d'un ton cette fois véritablement détaché : « Qu'est-ce que tu en as à faire, tu gagnes cent fois plus que cette punaise de la fonction publique, oublie-la », et nous n'avons plus jamais reparlé de cet incident.

Où était le mal ? Il n'y a pas eu mort d'homme, mais il y a eu une femme blessée, qui n'a jamais oublié ni Prof-de-l'Élite qui pouffait ni le mépris de Premier-Mari envers sa susceptibilité, qui n'a plus jamais laissé ses cheveux bouclés, qui n'a plus jamais mis de leggings en dehors de la salle de sport, qui a décidé de mettre une croix sur l'eye-liner vert turquoise si flatteur sur sa peau et sur le naturel – les autres peuvent, mais pas moi, Premier-Mari peut être en short et en débardeur toute la journée sans être pris pour un prof de planche à voile, mais pas moi, tant pis, je flatterai ma vanité, montrerai mon ventre plat, mes fesses fermes, mon corps dessiné, travaillé, violenté on pourrait dire, à la plage.

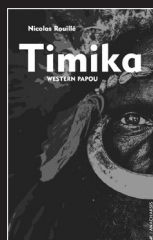
Moins d'un an plus tard,  
nous emménagions tous les quatre  
au Brésil pour, évidemment,  
faire fortune et, aussi, vivre  
l'aventure, découvrir un nouveau  
monde, et accessoirement, pour  
moi du moins, fuir la vieille Europe.

# Timika. Western papou

par Nicolas Rouillé

## LE LIVRE

Lorsque pak Sutrisno débarque de sa Java natale dans la ville minière de Timika, en Papouasie occidentale, il ignore dans quel monde il vient de poser le pied. En quête de fortune comme des milliers d'autres migrants dans ce Far West indonésien, il va vite déchanter. Un western politique inspiré de faits réels.



←

Parution mars 2018  
496 pages - 22 euros  
ISBN : 979-10-92011-60-9

Les éditions Anacharsis sont diffusées et distribuées par Les Belles Lettres.

## L'AUTEUR

Nicolas Rouillé, né en 1971, réside à Toulouse. Il écrit de la fiction et de la poésie, et explore les mondes du son et de la performance. Il a effectué plusieurs séjours à Timika pour écrire son roman.

## LA MAISON D'ÉDITION

Anacharsis publie des textes écrits au fil du temps – récits de voyages, authentiques ou étranges, témoignages, sources historiques – mais aussi des romans contemporains et des essais dont le dénominateur commun est de mettre le lecteur en présence d'un questionnement sur l'altérité.

## CONTACT

Frantz Olivé  
43 rue de Bayard  
31000 Toulouse  
anacharsis.ed@wanadoo.fr

**La compagnie Freeport exploite la mine d'or sous la protection de l'armée indonésienne. Dépossédés de leurs terres, les Papous luttent pour s'en sortir.**

On les vit remonter péniblement *jalan* Gorong-Gorong depuis la route de Freeport : une trentaine de créatures en guenilles, hagardes, têtes basses, regards vides ; traînant des pieds et transbahutant sur des têtes, des épaules et des dos couverts de croûtes grises, un lamentable fourbi, dans la puanteur des gaz d'échappement et des graisses brûlées. (Depuis trois jours le soleil sans répit chauffait le béton, les tôles et les esprits, et pas une goutte pour soulager. La nuit tombait, brûlante ; Timika rayonnait comme une forge ; les cloches d'une église sonnèrent à la volée.) Ce fut la panique : les femmes hurlèrent et mirent leurs rejetons en lieu sûr, on tira les rideaux de fer, on claqua les portes, on se cacha derrière les bâches des *warung* ; on fit volte-face et l'on déguerpit pour ne pas croiser cette horde sordide qui finit par s'agglutiner devant les échoppes des négociants en or de *jalan* Bougainville. Des mains agrippèrent les grilles et se mirent à les secouer, tandis que d'autres tendaient des seaux, des bidons, des bouteilles. On aurait dit des rescapés revenant en ville à bout de forces, mourant de soif et réclamant à boire, mais leurs misérables récipients étaient emplis de boue, grisâtre et répugnante. Les Bugis leur crièrent de ficher le camp, ils leur tapèrent sur les mains pour leur faire lâcher prise – des squames grises jonchèrent le sol – puis sortirent par l'arrière et les chassèrent à coups de bâtons, renversant leurs biens dérisoires. (Le vent se leva, chaud comme une porte de four que l'on ouvre ; les premières gouttes, énormes,

s'écrasèrent sur le trottoir ; les cloches sonnaient encore.) La troupe misérable battit en retraite en grinçant des dents et erra au hasard des rues à pas lents et lourds, et lorsqu'elle passa devant les portes coulissantes du mall Diana, un souffle d'air climatisé l'enveloppa. Alors les têtes se levèrent et les yeux cernés se tournèrent vers les vitrines, les mains se tendirent, les doigts se crispèrent sur les manches des pelles, les ongles raclèrent le trottoir cherchant les failles entre les dalles mal jointes du pavement, et tandis que le volet roulant descendait en crissant et que le personnel se reculait, effrayé, les nuages crevèrent déversant des trombes. Les sirènes de police couvrirent les hurlements désaccordés des muezzins et le carillon des cloches ; la sordide troupe se fondit dans les ténèbres, laissant dans les flaques du trottoir un sillage anthracite aux reflets métalliques.

\*

En ce début de matinée, la route de Freeport entre Kwamki Lama et le pont sur la rivière Ajkwa était chargée comme une nuit de samedi soir à Km 10. Le ciel était plombé, l'air aussi lourd qu'il pouvait l'être sous ces latitudes ; un jour comme tant d'autres et pourtant si spécial. Un jour qui donnait envie à peine éveillé de se hâter, de courir, de se ruer, de se serrer à trois sur une moto, à quinze dans une Kijang, à cinquante sur la plate-forme d'un camion Mitsubishi roulant en trombe, file de droite file de gauche dans le même sens – il aurait fallu être



stupide ou fou pour se diriger en sens inverse – mouvement spontané et contagieux s'alimentant à mesure que la nouvelle se propageait.

À Kwamki Lama, on aurait pu penser à un mouvement de panique – nouveau *sweeping* de l'armée ou apparition d'une armée de fantômes – si ce n'étaient les visages hilares et la lueur mauvaise de joie revancharde dans les regards. Dans ce *kampung* rodé à la misère et aux mauvais coups du sort, l'effet de cette incroyable nouvelle fut particulièrement spectaculaire : hommes, femmes, enfants, toutes personnes à peu près valides, abandonnèrent sur-le-champ leurs activités et se précipitèrent à la maison pour y dénicher l'équipement qui semblait le plus adapté, avant de se fondre dans le flot.

La foule était dense à Mile 38.8, deux kilomètres au sud du pont sur la rivière Ajkwa. L'événement survenu quelques heures auparavant venait de propulser ce non-lieu – pas une maison, pas un arbre, pas même un *warung* à proximité – en épice de l'attention et, étrangement, ni l'armée, ni la police n'en interdisait l'accès. Le pipeline de Freeport (ce tuyau bleu en acier de seize pouces de diamètre qui courait le long de la route depuis Mile 74 jusqu'à Portsité) était percé et vomissait sur le bitume une bouillie anthracite épaisse qui recouvrait la chaussée sur une cinquantaine de mètres et poursuivait son écoulement lent et visqueux selon la pente naturelle vers le fossé et la rivière Ajkwa. Autour, c'était une véritable fourmilière : on raclait le bitume à la pelle, on grattait au couteau les plus gros galets, on embarquait les plus petits, on récupérait la terre souillée, on traquait la moindre trace de cette fuite, comme des volontaires nettoyant les dégâts après une contamination. Mais combien

parmi les témoins de cet incident (ou sabotage : l'opération héroïque de Kelly Kwalik contre Freeport, trente ans plus tôt, est encore bien présente dans les têtes), se souciaient de pollution ? Sans doute bien peu car l'on se réjouissait avant tout des déboires de la compagnie américaine et de ce profit inespéré qui en découlerait. C'était la curée : on remplissait avec frénésie des seaux, des baquets, des bidons, des jerricans, des bouteilles, de ce concentré d'or et de cuivre, et pour celles et ceux qui ne disposaient pas ou plus de récipient, on gavait des sacs de riz, des puisettes de douche, des woks et des casques de moto : tout ce qui permettait de soutirer une petite part de ce gâteau que Freeport dévorait d'habitude dans son coin, ne leur laissant que les miettes.

On pataugeait dans cette manne grise, mains et pieds nus macérés, peaux noires maculées, chevelures crépues imprégnées, décolorées, visages et torsos nus dégoulinants, hémorragie sépia souillant irrémédiablement des vêtements dont on se fichait bien. Certains repartirent immédiatement, radieux, pour revendre leur butin aux Bugis de *jalan* Bougainville (une marche de plus de vingt kilomètres sous un soleil de plomb), laissant derrière eux des traînées charbonneuses, tandis que les autres procédaient immédiatement à l'extraction dans la rivière, rapidement contaminée par la teinte générale.

Les agents de sécurité de Freeport se tenaient de côté et assistaient impassibles à cette *razzia*, se contentant de dégager le passage pour les engins de chantier, au mépris des consignes habituelles (sans doute craignaient-ils une émeute s'ils tentaient d'établir un périmètre de sécurité) ; les militaires et les policiers, quant

à eux, étaient étrangement absents. Un ingénieur – casqué, lunettes de soleil irisées, chemise bleu pipeline rentrée dans le jean et talkie à la ceinture – se tenait mains sur les hanches, absorbé par ses calculs. Un long tronçon de tuyau suspendu au bras d'une grue télescopique oscillait lentement au-dessus des têtes. Tout là-haut les vannes étaient certainement scellées depuis longtemps, mais la conduite continuait de se vider en un lent tarissement qui promettait encore de beaux profits.

De mémoire d'orpailleur, on n'avait jamais vu une telle affluence dans le lit de la rivière Ajkwa, encore moins une telle présence de femmes, elles qui d'habitude étaient cantonnées aux tâches ingrates et aux services sexuels, et n'avaient pas directement accès à l'or. Dans un incessant va-et-vient de seaux et de woks portés sur les têtes, elles alimentaient en bouillie et en eau les rampes de lavage, disposées aussi serrées que les tables à la cantine de Freeport. Elles s'acquittaient de leur tâche aussi bien que les hommes ; ceux-ci s'étaient néanmoins réservé l'étape finale, la plus noble : le tri à la batée. Ils ne tardèrent pas à déchanter. À mesure que les tas boueux amoncelés dans les cribles fondaient et qu'une eau trouble ruisselait des rampes, on blêmit. Eh quoi, pas le moindre grain ? Pas la moindre particule solide ? Après avoir rincé et rerincé encore et encore et encore, on maudit sa déveine : rien au fond de la batée, rien de rien ! On s'accroupit pour vérifier – hélas, c'est bien vrai : pas la moindre poussière jaune. Alors on gémit : Seigneur Jésus, qu'avons-nous fait pour mériter une telle punition ?

Le service d'ordre forme à présent un cordon serré autour

de la conduite – béante depuis qu'on l'a amputée du tronçon malade – d'où ne coule plus la moindre goutte de concentré. L'ingénieur fait signe au grutier, lentement le tuyau bleu descend, les ouvriers s'en saisissent et le positionnent, tandis que les soudeurs abaissent leur masque. La populace assiste silencieuse et amère au colmatage de la brèche, puis replie les rampes de lavage, ramasse woks, seaux et sacs, toute cette inutile artillerie qui gît çà et là dans le lit saccagé de la rivière. On lève le camp et on se dirige vers Timika en une longue cohorte grise, abattue, traînante, triste troupe qui a cru prendre à Mile 38.8 sa revanche contre Freeport et se maudit d'avoir laissé filer sa fortune et regrette amèrement de ne pas avoir suivi les autres, ceux qui sont rentrés plus tôt et ont revendu leur butin aux Bugis de *jalan* Bougainville. Plus tard, on se rendra à cette triste évidence : seul Freeport a le pouvoir de transmuter cette merde grise en or.

# Nous sommes de grands chiens bleus

par Laurence Albert

## LE LIVRE

Ce n'est pas un recueil de nouvelles classique, mais un ensemble de textes très courts qui tantôt captent des images ou des sensations profondes, mais fugaces, des expériences intérieures à la limite de l'indicible, tantôt racontent de drôles d'histoires ou font revivre des souvenirs.



Parution décembre 2017  
98 pages - 8 euros  
ISBN : 978-29-19285-20-4

Les éditions Antidata sont diffusées  
et distribuées par Amalia Diffusion.

## L'AUTEUR

Laurence Albert est née en 1964. Elle est l'auteure de deux romans, *Durer jusque-là* (HB éditions, 2006) et *L'Hypothèse des forêts* (éditions Delphine Montalant, 2009 ; Pocket, 2011), ainsi que d'un recueil de nouvelles, *Sans adieu* (L'Harmattan, 2012).

## LA MAISON D'ÉDITION

Antidata s'est donné pour tâche, depuis sa création en 2004, de publier exclusivement des textes de fiction courts. Principalement des nouvelles donc, mais aussi des textes sous forme de lettres, de dialogues...

## CONTACT

Olivier Salaün  
11 rue des Frères-d'Astier-de-la-Vigierie  
75013 Paris  
editionsantidata@gmail.com

Dans la nouvelle « Nanosecondes d'éternité », la narratrice se perd dans une forêt.

### *Nanosecondes d'éternité*

La route crevait le paysage. Je m'étais trompée à un embranchement et ne cherchais plus à atteindre ma destination initiale. Je roulais. J'avais ouvert les vitres de la voiture malgré la fraîcheur. L'air entraînait violemment et faisait pleurer mes yeux. À l'horizon miroitait la ligne de la forêt. Je voulais juste m'enfoncer dans la campagne, faire le vide, faire le plein.

Je laissai la voiture à l'orée du bois et poursuivis à pied et au hasard. Aussi incroyable que cela puisse paraître, je n'avais pas marché dans une forêt depuis mes années de jeunesse. J'abordai le sentier comme le pont d'un gigantesque navire. Quelques bouquets d'arbres plus loin, les rives de mon monde commençaient de sombrer. Je me dirigeais sans regret ni crainte vers les mystères d'un autre, un entre ciel et terre d'écume verte, ombré, murmurant, de plus en plus profond.

Je perdis bientôt la notion du temps et des distances. On m'attendait ailleurs, personne ne me savait ici. Je ressentais une griserie d'enfant à cette promenade clandestine. Après plusieurs heures de marche, toute amarre rompue, je m'abandonnai totalement à la magie du lieu.

Les frondaisons très denses ne laissaient plus pénétrer que de rares phosphorescences au tranchant aveuglant. J'avançais sous cette canopée serrée qui formait une caverne de malachite tachetée de fragments irréels d'outremer, lumineuse comme une nuit claire et pure.

Je me trouvais dans un état

singulier sans doute. Je ne m'explique pas autrement ce qui arriva. Les choses ont sûrement été favorisées par mon état d'épuisement général. Je me le formulais depuis une dizaine de jours seulement mais j'étais fatiguée depuis bien plus longtemps.

Ma progression dans la forêt se faisait de plus en plus difficile. Mes pas s'enfonçaient dans une épaisse couche d'humus et de mousse, je repoussais de la main des branchages cinglants qui libéraient des odeurs poudreuses et butais contre des rochers enfouis sous des congères de vieilles feuilles poussées par le vent. Il n'y avait plus de sentier depuis longtemps.

Franchie l'enceinte d'un taillis, j'accédai aux berges d'un petit lac. Sombre, hypnotique, de vibrant silence. L'étendue d'eau lisse et noire était légèrement convexe et faisait penser à un œil. Je m'arrêtai pour reprendre mon souffle, me laissai envoûter par la merveilleuse étrangeté des lieux. Je restai debout, immobile, juchée sur une pierre grise polie comme un silex. L'haleine humide du lac me léchait les pieds, son odeur minérale et le parfum musqué des broussailles me pénétraient, irriguant bientôt chaque parcelle de mon corps. Le paysage était d'une beauté sidérante. Nue, virginale, cosmogonique. Au commencement, le monde devait ressembler à ça.

Alors il se passa quelque chose.

J'ai eu comme une absence tout en étant intensément présente.

La trame de mon esprit et chacune de mes cellules se sont brusquement dilatées aux dimensions du lac, de la forêt, du monde,

de l'univers entier, toute frontière et identité abolies. J'assistai à la dissolution de tout mon être dans *plus grand*, comme le ruisseau qui atteint l'océan et s'y fond. Cela a duré un fragment de temps indéterminé, peut-être une dizaine de secondes de bonheur absolu dont l'écho magnétique a perduré une poignée de minutes encore.

Ensuite, tout est redevenu normal. Un peu étourdie, j'ai quitté le lac, repris ma marche et tenté de retrouver mon chemin. Je ne ressentais plus alors que l'agréable fatigue d'une longue balade en forêt, une sensation bienheureuse mais banale, à la portée de tous, à ma portée, déjà souvent vécue.

À la différence que... quelque chose s'était produit que je savais déjà constituer l'expérience la plus marquante de ma vie.

Je ne trouvais aucun mot qui convînt pour définir ce que je venais de ressentir, cette autre dimension entraperçue, arrachée au temps et à la condition humaine, aux limites de la conscience. Aucun échafaudage de vocabulaire qui pût dire la certitude d'avoir approché quelque chose d'essentiel, que tout mon être avait été le nid d'un big-bang d'une suavité inouïe. Je venais de faire une expérience mystique, spirituelle peut-être.

Les premiers temps, revenue à mon quotidien, me remémorer l'événement suffisait à me porter à une sorte d'exaltation, puis j'ai perdu l'accès aux émotions qu'il avait suscitées et il ne m'est plus resté que des traces résiduelles de sensations, de plus en plus ténues, et aujourd'hui juste des souvenirs, précieux mais aussi pauvres qu'une photographie pour dire une éruption de l'Etna, juste l'idée d'un bonheur immense et extraordinaire.

Sur une carte de la région, j'avais essayé de repérer les lieux. La forêt s'étendait sur une centaine

de kilomètres. Je découvris l'existence de quelque dix-huit lacs ou étangs. J'avais marché au hasard, avec le désir de me perdre. Je m'étais effectivement égarée. Revenir m'avait pris une vingtaine d'heures et obligée à passer une nuit dans l'obscurité la plus totale, roulée en boule contre un tronc d'arbre comme un animal.

Lac Denté, lac Saint Loup, lac de la Cloche Blanche, lac Siloe... Impossible d'émettre la moindre hypothèse. Je ne savais pas. Je ne persévérerai pas, repliai la carte. Je laissai à l'étrange événement l'incertitude de sa localisation. En vérité, peu m'importait de situer le lac. Un réflexe m'avait poussée à consulter la carte mais je ne souhaitais pas retourner sur les lieux : ce que j'avais vécu ne se reproduirait pas.

Parfois, lorsque je me sens triste ou lasse, je ferme les yeux et tente de rappeler à moi ces instants miraculeux. Je n'y arrive plus mais à aucun moment je ne doute d'avoir réellement vécu cette expérience et avec le temps, son importance pour moi ne fait que croître.

Une nuit d'ivresse, un ami m'avoua avoir vécu des instants similaires bien que les points de comparaison soient difficiles à établir. « Un peu comme un shoot », avait-il conclu. Oui, un peu... Oui, il y avait quelque chose de cet ordre-là sans doute. Une dilatation, une diffracton, une désintégration de la conscience mais cela restait une très vague approximation.

Parce que l'expérience s'inscrivait au plus intime, j'ai longtemps pensé qu'elle était personnelle et tout à fait unique. J'imagine aujourd'hui que non, que nous sommes un certain nombre à nous y être illuminés. Chez certaines personnes – si j'étais fanatique, je parlerais d'élus –, je crois percevoir une aura, comme la

réplique lointaine d'un séisme  
d'étoiles, mais il est tout aussi possible  
que je délire.

C'était il y a sept ans maintenant.

Parfois, lorsque je suis triste ou  
lasse, je souris. Je souris à ce séisme  
dont l'écho perdure.

Cet écho est comme une  
promesse, un ange penché sur moi.

C'est ainsi, même si j'ai dû  
faire le deuil d'un état que je n'ai  
jamais retrouvé. Retrouver n'est  
d'ailleurs pas la terminologie  
adéquate.

Disons que je n'ai jamais plus  
été saisie... comme peut-être  
puis-je espérer l'être à l'instant  
de ma mort, juste avant qu'il n'y ait  
plus rien.

# Prisons

par Ludovic-Hermann Wanda

## LE LIVRE

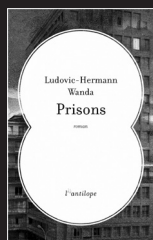
**En prison, Frédéric mène un combat : enseigner le français sans « wesh », « blédard » et autres « tard-bâ ».**

## L'AUTEUR

Ludovic-Hermann Wanda est né en 1981 à Paris dans une famille camerounaise d'ascendance aristocratique. Il a grandi en région parisienne, entre Fleury-Mérogis et la Sorbonne. Il est bilingue : français des banlieues et français littéraire n'ont aucun secret pour lui.

## LA MAISON D'ÉDITION

Créée en 2016 par Anne-Sophie Dreyfus et Gilles Rozier, L'Antilope publie des textes littéraires rendant compte de la richesse et des paradoxes de l'existence juive sur les cinq continents.



Parution août 2018  
288 pages - 19 euros  
ISBN : 979-10-95360-70-4

Les éditions L'Antilope sont diffusées et distribuées par Harmonia Mundi.

## CONTACT

Gilles Rozier  
102 boulevard Voltaire  
75011 Paris  
gilles.rozier@yahoo.fr

**Le narrateur et dealer Frédéric Blondin, à bord d'un Thalys, attend nerveusement d'arriver à destination. C'est qu'il transporte avec lui une cargaison sensible...**

En cette année 2003, le mois d'avril coule son seizième jour. Toisant avec un air souverain – un air que l'on croirait emprunté à Charlemagne – le paysage bucolique cher à Brassens, vaste espace peuplé de vigoureuses vaches, de somptueux tracteurs et de collines verdoyantes taillées au laser et parfumées d'innocence, le Thalys, à bord duquel se trouve Frédéric, roule à vive allure en direction de Paris. La capitale, carrefour de toutes les ambitions, Olympe de tous les Rastignac, cercueil de tous les Lucien de Rubempré, s'approche à grands pas, à la manière d'une ligne d'arrivée olympique ; celle-là même qui a le pouvoir de transformer la sueur en lauriers. Ou en larmes. Plus qu'une dizaine de minutes à attendre. Comme toujours en pareille situation, cette dernière ligne droite se veut interminable, du moins aux yeux de notre voyageur principal, reconnaissable entre tous par son look quelque peu atypique. C'est à peine s'il ne compte pas les secondes comme il a précieusement su compter, il y a moins de trois heures, les liasses de gros billets vert et jaune qui, à l'aller, lui avaient chaudement tenu compagnie, comme des *escort girls* douées d'un sens de la conversation proustien ; des liasses qui lui avaient permis de prendre le monde de haut. C'est le privilège que seuls connaissent – dont seuls jouissent – allègrement celles et ceux qui ont, entre leurs mains, le pouvoir de s'offrir tout ou presque ce qu'ils désirent. Ce privilège de haut rang, rares sont les personnes qui parviennent à se retenir d'en user. Rien d'étonnant : à quoi bon

avoir de l'argent plein les poches, si ce n'est pour regarder le monde de haut, comme le maître esclavagiste regarde son bétail humain ? Respecte ton prochain et méprise ton lointain : telle est la loi qui coule dans les veines de la nature humaine, de la si animale, de la si basse nature humaine.

La sérénité qui court sur l'harmonieux visage de Frédéric est trahie par son incessant va-et-vient entre son siège et les toilettes. Il a beau se convaincre qu'il a l'étoffe d'un dur à cuir, qu'il est de la tribu des *cold blood*, que le danger a pour lui le goût d'une boîte à malices, rien n'y fait : le corps a ses lois que la volonté humaine ne saurait contredire. Et présentement, force est de constater que son corps est l'otage de la peur. La vraie, la véritable ; l'authentique ! Pas celle que l'on prétend ressentir pendant qu'un film d'épouvante s'agite sous nos yeux avides de sensations fortes, alors qu'on sait au fond de soi que le méchant ne sortira pas de l'écran pour savoir si notre sang est plus sucré que le Ketchup ou si notre cri résonne autant que celui de sa dernière victime ; mais plutôt celle qui agite le destin, le nôtre, sous notre regard. Celle qu'un soldat ressent lorsqu'il affronte, muni de son seul – quoique tremblotant – courage, la mort sur le champ de bataille, loin des bras soyeux de sa jeune Pénélope et des papouilles dégoulinant d'amour de ses petits Télémaque ; ou celle qu'un dealer ressent lorsqu'il s'apprête à effectuer une lourde transaction où se joueront des millions d'euros et des milliers de nuits en prison, une transaction qui,



si elle venait à tourner au vinaigre, pourrait – le doute est très mince à ce sujet – le conduire directement à l'ombre, entre quatre murs, loin de ses grosses montres, de ses gros cigares et de ses grosses voitures ; ou, pire encore, entre quatre planches.

C'est précisément cette peur qui empêche notre jeune homme de profiter des derniers instants du voyage. Car depuis un peu plus d'un an, il arbore, non sans fierté, son costume d'étudiant en mathématiques, tout en gardant une casquette de dealer, un dealer surnommé Blondin, vissée sur le crâne. Son produit : l'herbe. Un produit tout droit venu du paradis des fumeurs de joints, la Hollande. Patrie de Spinoza, de Van Gogh, des tulipes, des vélos, du quartier rouge, mais aussi de la marijuana.

Piqué par le virus capitaliste selon lequel vendre un produit c'est se faire la plus grande marge possible, notre dealer-ultracapitaliste s'était décidé à prendre son courage à deux mains et à se rendre directement à la source, histoire d'éviter les intermédiaires, réducteurs de marge ; surtout histoire d'avoir le meilleur produit du marché. Il faut reconnaître que jusqu'ici cette stratégie du loup solitaire lui réussit plutôt bien, puisque, en un temps record, il est devenu le dealer attitré de la jeunesse dorée parisienne. Son nom se balade sur toutes ces jeunes lèvres ; son produit orne toutes les paumes de main. On peut le dire : une Blondin-dépendance anime le quotidien des héritiers franciliens. Lesquels adorent littéralement traiter avec lui, au moins autant qu'ils détestent se rendre en banlieue. Quand je parle de banlieue, il va de soi qu'il n'est nulle question de Neuilly ni de Versailles.

Une adoration qui, du reste, s'explique assez aisément : en plus

d'assurer un produit de luxe ainsi que le service à domicile avec l'aisance d'un livreur de pizzas, Blondin offre à sa clientèle ceci de singulier qu'il ne se prive jamais d'assurer le spectacle, notamment par l'entremise de ses tenues, aussi atypiques les unes que les autres, sur fond de santiags et de piercings en tout genre. Une panoplie qui lui confère l'allure du fils prodigue que Steven Tyler et Lenny Kravitz auraient pu concevoir.

En d'autres termes, notre rocker-dealer est à la tête d'une de ces petites entreprises qui, de la crise, ne connaissent que le nom comme Attila avec la bonté. Tout roule pour lui. Seule ombre à son tableau, et non des moindres : la douane ferroviaire. Le rempart des petits poissons de sa trempe qui, en donnant au peuple l'impression que le système judiciaire fonctionne, permet aux plus gros poissons de dormir sur leurs deux oreilles au bord de leur piscine, dans les vapeurs d'un cigare cubain, à l'ombre du code pénal.

Postée à la gare du Nord tel un chêne sans branche, la douane a coutume d'attendre de pied ferme les voyageurs en provenance de Bruxelles, à l'affût du délit qui justifiera sa présence et qui donnera, à ses agents dévoués, le si précieux sentiment d'être utiles. Un délit qui n'est pas toujours au rendez-vous. Ou plus exactement qui n'est pas toujours repéré. Car, il faut bien le dire, ici règne la loi de la roulette russe : sur plusieurs centaines de voyageurs, seuls quelques-uns font l'objet d'un contrôle. Ce ne sont pas toujours ceux qui le méritent et surtout, par manque d'effectifs, il n'est pas rare que certains Thalys ne reçoivent aucun comité d'accueil de cette nature. Celui à bord duquel voyage Blondin sera-t-il de ceux-là ? On ne va pas tarder à le savoir.

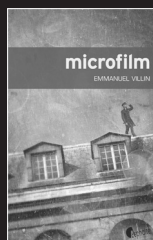
Avec l'aisance d'un glaive  
se glissant dans son fourreau, le train  
entre dans l'immense fourreau  
ferroviaire. Il s'immobilise. Les portes  
s'ouvrent comme s'ouvrirait une  
bouteille de champagne, et le train  
déverse quasi instantanément  
ses bulles de vie : au milieu des pères,  
des mères et leurs enfants, pressés  
de retrouver le confort de leur nid  
familial ; au milieu des jeunes filles et  
des jeunes gens, pressés de retrouver  
les bras follement passionnés  
de leur moitié, Blondin, qui ne s'est  
pas fait prier pour sortir du train,  
tente de se fondre dans ce flot  
de voyageurs. Il faut reconnaître  
qu'en dépit de son look, il passe  
presque inaperçu. Il ressemble  
à une *fashion victim* comme on en  
croise à chaque coin de rue de la ville  
lumière. Seul un zoom sur le coin  
de la bouche de notre jeune intrépide  
permettrait de déceler le signe  
de sa nervosité : un microrictus relié  
à son bras droit et au bout duquel  
est tapi son si juteux investissement.

# Microfilm

par Emmanuel Villin

## LE LIVRE

Un figurant pour le cinéma échoue à décrocher un nouveau contrat et se fait embaucher au pied levé par la mystérieuse « Fondation pour la paix continentale », sise place Vendôme. Parachuté spécialiste en microfilms par la magie des bases de données, il entame une nouvelle vie d'employé de bureau, côtoyant des collègues aussi énigmatiques que la Fondation elle-même.



Parution janvier 2018  
192 pages - 16 euros  
ISBN : 978-2-918767-75-6

Les éditions Asphalté sont diffusées  
et distribuées par Interforum.

## L'AUTEUR

Emmanuel Villin est né en 1976. *Sporting Club*, son premier roman, est paru chez Asphalté en 2016 avant de ressortir en poche chez Folio en janvier 2018.

## LA MAISON D'ÉDITION

Fondée en 2010 par Estelle Durand et Claire Duvivier, Asphalté publie d'abord de la littérature étrangère puis s'ouvre à la littérature française en 2014. Portés par des voix narratives fortes, les textes s'affranchissent des contraintes de genre, mettant l'écriture et l'intrigue au service de l'atmosphère et du rythme.

## CONTACT

Estelle Durand  
Cour d'Alsace-Lorraine  
67 rue de Reuilly  
75012 Paris  
[estelle.durand@asphalte-editions.com](mailto:estelle.durand@asphalte-editions.com)

**Le personnage se trouve désœuvré, aucune tâche précise ni utile ne lui étant assignée depuis son premier jour de travail.**

L'autodésigné « chargé de mission » passe un temps considérable sur Internet, papillonnant de site en site sans jamais vraiment s'intéresser à quelque chose en particulier. Il lit des articles en diagonale ou visionne des extraits de film dans des vidéos de mauvaise qualité et la plupart du temps recadrées. Il bricole par ailleurs, histoire de, des petits résumés thématiques au gré de sa lecture en pointillé du *TRAITÉ POUR LA PAIX CONTINENTALE*. Par désœuvrement, il finit par s'inscrire sur des réseaux sociaux, nouvelle forme de mise en relation d'êtres humains, à l'égard desquels il cultive pourtant une prudente méfiance. C'est toutefois via l'un d'eux qu'il renoue avec une amie de lycée, Édith, avec qui il a entretenu à l'époque une vague relation amoureuse. Des quelques photographies qu'elle a publiées, il découvre qu'elle est à présent mariée et qu'elle a donné naissance à un garçon. Après un bref échange en ligne sur une messagerie instantanée, ils décident de prendre un verre après le travail et conviennent de se retrouver au Fumoir, rue de l'Amiral-de-Coligny, face aux colonnades du musée du Louvre. Le jour dit, à dix-sept heures trente, il s'apprête à enfiler son Aquascutum pour rejoindre Édith quand sa ligne sonne. Il décroche et Lydie Soucy lui demande aimablement de venir dans son bureau afin, lui dit-elle, de « faire le point ». « Pourquoi m'appelle-t-elle à cette heure-ci, alors qu'elle aurait très bien pu me faire signe n'importe quand ? s'étonne-t-il. Et pourquoi attendre la dernière

minute de la journée ? » Alors qu'il travaille depuis maintenant plusieurs mois à la Fondation, voilà que pour la première fois on le prie de rendre des comptes, le jour même où il s'est enfin décidé à revoir une ancienne amie. Il ne peut cependant pas demander à Lydie Soucy de remettre ce point au lendemain comme il ne peut pas se décommander vis-à-vis d'Édith, avec qui le rendez-vous n'a pas été simple à caler. C'est donc vêtu de son imperméable, manière de signifier qu'il n'entend pas s'attarder, qu'il se rend dans le bureau de la directrice administrative et financière, une chemise contenant quelques pages blanches sous le bras.

« Eh bien, je vous écoute, lui dit-elle avec un large sourire, un gilet gris souris sur les épaules.

– Que vouliez-vous savoir au juste ?

– Tout.

– Tout ?

– Oui, tout, faire le point, débriefer. Bref, où en êtes-vous dans votre travail ?

– Eh bien, je continue d'alimenter le site ainsi que vous me l'aviez demandé. J'ai également élaboré une plaquette de présentation de la Fondation comme je vous l'avais suggéré et dont je m'apprêtais dans les prochains jours à vous soumettre la maquette.

– Très bien, montrez-la-moi dans ce cas, l'invite Lydie Soucy toujours plus souriante.

– C'est que... bredouille-t-il bien embêté. J'ai un rendez-vous, je pourrais vous l'apporter demain matin, si vous voulez.

– Demain, j'ai une grosse journée. Voyons cela maintenant, voulez-vous. »

Il n'a pas la force de négocier ni de contester, quand bien même cette demande excède ses horaires de travail. On lui fiche après tout la paix depuis des semaines et la moindre des choses est de faire preuve d'un peu de patience, de jouer le jeu, ne serait-ce que pour justifier son salaire. Il fait donc l'aller-retour dans son bureau afin de récupérer la maquette, en réalité une vague esquisse au crayon qu'il a brossée à grands traits, aucun délai ne lui ayant été fixé pour ce travail dont, rappelons-le, il a eu l'initiative.

« Voilà l'idée, dit-il en présentant son ébauche. Bien sûr, il faudrait en faire une version au propre pour qu'on se rende mieux compte du résultat final. »

Lydie Soucy considère la feuille A4 qu'il a divisée en trois parties égales, de sorte à en faire un dépliant. Il retient son souffle.

« J'aime bien l'idée des trois volets, c'est pratique, ça se glisse dans la poche une fois plié. On pourrait mettre sur la première page le nom de la Fondation, avec une phrase en italique qui résume son action, à la manière d'un slogan.

– Oui, j'avais songé à :  
"Fondation pour la paix  
continentale : unité, harmonie,  
sécurité".

– Très bien, acquiesce Lydie Soucy. Et pour les autres volets, que comptez-vous mettre ? »

L'heure tourne et il jette un coup d'œil à sa Lip : dix-sept heures quarante-cinq.

« Vous êtes pressé ? lui demande-t-elle le plus calmement du monde.

– Eh bien, j'ai un rendez-vous à dix-huit heures.

– Vous serez en retard dans ce cas, observe-t-elle. Nous disions : pour les autres volets ?

– J'ai pensé faire écrire quelques lignes à Jean-Serge, dont on pourrait reproduire l'écriture manuscrite pour plus d'authenticité.

– Jean-Serge ? Non, si quelqu'un doit écrire quelque chose, c'est le président Jansen.

– Oui, bien sûr, approuve-t-il, de plus en plus mal à l'aise. Ensuite, j'envisageais de consacrer un volet à chaque grand axe de la Fondation. Enfin, sur le dernier, au verso, nos coordonnées et pourquoi pas une photo de la place Vendôme. C'est prestigieux comme lieu, non ?

– C'est pas mal, module Lydie Soucy, sauf la place Vendôme, aucun intérêt.

– Oui, vous avez raison, c'était juste une idée comme ça.

– C'est pas mal, mais il y a encore du travail. Montrez-moi ce que vous comptez écrire pour chaque axe de la Fondation.

– Pour être honnête, je n'en suis qu'au stade du brouillon, élude-t-il, à la fois impatient de retrouver Édith et terrifié à l'idée de s'enliser davantage.

– Montrez-moi toujours, demande Lydie Soucy, qui a apparemment tout son temps et qui entend bien le prendre.

– Il faudrait vraiment que j'y aille...

– Prévenez votre rendez-vous que vous serez en retard, ça arrive aux gens qui travaillent, vous savez, il ou elle comprendra très bien. »

Il sort un instant du bureau et envoie un message à Édith dans lequel il la prie de l'excuser et lui assure qu'il n'en a plus pour longtemps. Il déteste être en retard et par-dessus tout faire attendre quelqu'un, situation qui lui est tout aussi insupportable que rater le début d'une séance de cinéma.

« Je n'ai pour le moment rédigé que le premier axe. Mais c'est un peu trop long, il faudrait que je coupe », plaide-t-il.

Lydie Soucy lit le texte une première fois, puis une seconde, en bougeant les lèvres lentement.

« Vous n'avez pas beaucoup avancé, dites donc.

– Je peux terminer très vite, vous savez. J'ai déjà pas mal de matière dans la mesure où j'ai rédigé le contenu du site Internet. Pour quand voulez-vous que je vous remette une version complète ?

– Disons demain, en fin de matinée. Je vous conseille de commencer dès ce soir dans ce cas. »

Bien que rien ne paraisse justifier un tel empressement, il entrevoit enfin une porte de sortie : « Vous l'aurez demain », promet-il.

Il est à présent dix-huit heures trente, ce qui signifie qu'il a d'ores et déjà près de trois quarts d'heure de retard. Lorsqu'il arrive au Fumoir, en nage, Édith en est à son deuxième cocktail sans alcool, un Caribbean Doodoo à base de lait de coco et de citron vert. Il commande pour sa part un Manhattan (whisky, vermouth rouge, bitter Angostura) et se confond en excuses d'avoir infligé une telle attente à son amie.

« Après tout ce temps, je n'en étais plus à une heure près », minimise Édith, ravie de le revoir et peu rancunière.

Puis chacun retrace son parcours respectif des dernières années. Pour elle, le mariage, le poste de rédactrice des débats au Sénat, le premier enfant et maintenant le second qui ne tardera pas à venir. Pour lui, une carrière d'acteur avortée, les fins de mois difficiles et enfin le premier boulot stable et sa contrepartie salariale. Il a quelque peine à expliquer en quoi consiste son travail et encore plus quels sont les objectifs poursuivis par la Fondation pour la paix continentale. Ce drôle de job dans une organisation tout aussi loufoque fait rire Édith, qui ne parvient pas vraiment à savoir s'il blague.

« Ce ne serait pas un truc louche, ta Fondation, genre espion ? » lui demande-t-elle dans un éclat de rire.

# Corderie

par Christophe Grossi

## LE LIVRE

Lors d'un séjour sur l'île de Ré, un homme, qui s'apprête à devenir père pour la seconde fois, se met à bâtir un atelier, rebaptisé « corderie », dans lequel il va tendre toutes sortes de fils, de cordes et de câbles. Dans ce nouvel espace s'animerait toute une communauté composée de ceux qui l'entourent mais aussi de ses aïeux, d'artistes d'hier et d'aujourd'hui...



←

Parution février 2018  
144 pages - 25 euros  
ISBN : 979-10-92444-48-3

Les éditions de l'Atelier Contemporain  
sont diffusées par L'Entrelivres et  
distribuées par Les Belles Lettres.

## L'AUTEUR

Christophe Grossi a été successivement libraire, chargé des relations avec les libraires et libraire en ligne. Il anime depuis 2009 le site « déboîtements » qui est son laboratoire d'écriture. Il a publié en 2011 un récit sous la forme d'un road-novel : *Va-t'en va-t'en c'est mieux pour tout le monde.*

## LA MAISON D'ÉDITION

L'Atelier Contemporain s'attache depuis son premier livre – paru à l'automne 2013 – à publier des livres d'art et de littérature, des ouvrages qui associent artistes et écrivains. Des pratiques et des voix dans ce qu'elles ont de plus radical.

## CONTACT

François-Marie Deyrolle  
4 boulevard de Nancy  
67000 Strasbourg  
francois.marie.deyrolle@gmail.com

## EXTRAIT

**Au fil des jours, au rythme des congés, la voix des vivants, tel un chœur antique, s'entremêle à celle des morts.**

Nous autres dans la corderie, qui progressons lentement en équilibre instable et n'avons pas encore chuté, nous sommes entourés de tas d'ancêtres invisibles aux yeux des non-voyants, des ancêtres dont nous avons peut-être oublié les langues mais pas le langage. Portés par eux, habités par leur histoire, la violence de leur existence, leur trajectoire et leur ellipse, parfois nous nous sentons vieux d'eux et si nous parlons d'eux c'est bien parce qu'ils parlent en nous. Mais à chaque nœud évité, enjambé, nous nous appliquons à les dénouer, à les couper, à recoudre ce qui peut l'être.

Quand l'un de nous est arrêté dans sa course, il descend et se couche sur la pierre froide. Cette nouvelle position lui permet de mieux percevoir ce qui entre et sort de la corderie : les tensions et les marées, les vibrations, la musique des corps et la marche des nuages, les voix chahutées aussi, à bout de souffle parfois ou proches du canal.

Nous autres dans la corderie avons nos ciels d'octobre, nos orages d'été, nos reliques d'histoires et nos sanctuaires sont ouverts. Tantôt nous sommes rouges ou tout auréolés du gris de la pierre du sculpteur. Nous avons aussi nos raisons et nos déraisons. Animés par des lendemains qui voudraient chanter, dans les nuits courtes, là où se prennent les décisions, nous nous prenons pour des herbes de résistance qui trouveraient leur force dans la fragilité. Si certains prétendent détenir la recette, la plupart d'entre nous ne cherchons pas à la connaître.

Nous autres, qui n'aimons pas la parole en cage et qui avons peur des grilles, nous préférons les figures libres aux imposées.

Nous nous savons avec ces corps-là, dans l'atelier du sculpteur, prêts à, sur le seuil de, et même si parfois nos pieds peinent à se décoller, nous autres, les vivants et les morts, les présences et les ombres, les passés et les projetés, sommes toujours en mouvement, dans le dedans du dedans.

Nous autres dans la corderie suivons d'ombre en ombre les fantômes tapis qui nous observent mais se montrent rarement. Certains de ces anciens corps ont disparu depuis longtemps mais ils continuent de se mouvoir dans le cinéma de nos vies, de nous éveiller, de nous émerveiller. Ces corps ont encore de la tenue, celle du geste qui souffle ; ils ont cette retenue, la grâce de ceux qui savent ce qu'est disparaître chaque jour un peu plus.

Ces corps étaient regardés par ceux qui ne sont plus. Ce sont nos corps désormais qui ont pris le relais, font leur toile, leurs connexions, s'adressent à eux, les regardent et les redressent.

S'ils tremblent de se dissoudre, dans d'autres ils se fauillent et dans la cohue ils s'éjectent. Mais il leur faut une absence de corps pour se fauiller en nous. Ou alors ils retournent dans la chambre noire pour développer des photographies sans images que nous collerons ensuite dans des albums de famille



où il n'y a que des mots et où les visages absents ont l'âge que nous leur donnons.

Ne gardez pas les images figées des êtres aimés, nous disent-ils. Vous aurez tout le temps d'imaginer que vous les perdrez tous. Les albums réclament des corps que vous ne devriez pas livrer. Le travail du temps sur vous autres, son travail de sape, vous mine.

Nous autres dans la corderie avons nos idées reçues mais nous nous interdisons de faire comme si nous n'étions jamais nés. Quand nos corps quittent la *camera obscura*, c'est pour chercher la chambre à soi, là où se fait le silence, le bruit, la stupeur aussi, là où nous devenons des cocottes en papier que des mains manipulent, là où repose notre bibliothèque de citations, de sons, d'images, là où l'argentique troue le temps. S'y promener, c'est forcément y croiser des figures connues, des personnages qu'on se partage, cette famille qui n'aura jamais de tombeau.

Oui, nos corps ont eu la tuberculose, une jambe gangrenée, une vie sans divertissement. Oui, ils se sont suicidés dans une chambre d'hôtel, ils ont traversé l'océan Atlantique en compagnie d'un chat neurasthénique. Oui, ils se sont fiancés trois fois à la même femme sans jamais l'épouser, sont morts bêtement, se sont endormis avec leur amante au Brésil après avoir bu un élixir. Oui, ils ont pissé dans leur soupe à Clamart, on les a fusillés, on leur a arraché un poumon. Oui, un nazi les a abattus en pleine rue, ils ont éjaculé et se sont écroulés, ils se sont évadés de leur cellule vénitienne. Oui, ils sont toujours en vie alors qu'on les croyait morts de la vérole, enterrés. Oui, ils ont leurs propres mémoire et mélancolie. Non, ils ne disparaissent jamais vraiment, enjuilletés qu'ils sont et prêts pour des vacances

qui ne les laissent jamais filer.

Et je ne suis pas sûr que quelqu'un retrouvera jamais nos corps. Car nous autres dans la corderie ne faisons que renaître dans des corps d'abasourdis. Hérissons, nous passons notre temps entre deux pièces, nous errons d'un folio à l'autre, nous nous reposons derrière un marque-page. Parfois *we would prefer not to*. Ne plus jamais lirécrire ou ne faire que ça ou bien devenir un arbre, de la pâte à papier, un cahier à spirales, un écran éteint, un dictaphone déchargé.

Nous autres dans la corderie nous sommes des corps de bord d'océan qui samplons ou jouons du piano, qui marchons en crabe et notre mélodie est répétitive. Si nous cherchons le murmure des errants ou la tension qui se dégage d'un corps qui tremble de vivre, nous croyons aussi au mélange des genres: sacrés profanes, nous connaissons depuis longtemps nos paradoxes. Aussi écoutons-nous des symphonies *drum'n'bass* à faire trembler les filins, des *requiem* métalliques et des *stabat mater* à râper la corde.

Nous nous sentons traversés, nous sentons nos corps qui tanguent, nous suivons leurs hésitations, leur détermination soudaine, comme une déflagration au sortir de la nuit quand la crainte de ne plus être réveillé a été vaincue. Corps qui bouillonnent, besoin de bain et de sourdine, les plombs ont beau sauter, le filament de l'ampoule peut chauffer, nos corps sont retournés dans la nuit qui les a vu naître, là où malgré la fatigue de la lutte, quelqu'un tient encore notre tête entre ses deux mains.

Et soudain nos corps se retrouvent là où ils n'étaient pas allés depuis des lustres.

Ainsi revenons-nous toujours dans la corderie, debout dans notre jour notre nuit, là où nous pensons que perdre l'élégance serait nous faire injure.

Même si l'amour et la souffrance se mêlent des oignons de l'autre, nous autres dans la corderie nous nous unissons à d'autres corps que nous serrons davantage, que nous regardons, que nous embrassons du regard et de notre bouche. Désirs d'unité, de fusion. Nos corps ne comprennent rien à l'atome mais ils se savent à l'intérieur, se font sculpteur à la cambrure, croient à la matière, offrent leur vie au contact d'une autre peau. Ils en prennent soin, c'est une rose fragile, l'amour à fleur de peau. Sous cette peau, le désir, les vibrations, tout ça circule. Ils imaginent une colonie de fourmis, des voitures miniatures, de fines bulles.

Monomanie: mouvements et gestes de danseurs, comptines et musiques redondantes, rengaines, ritournelles.

Obsessions: boucles dans les boucles, ronds dans l'eau, ce qui va et vient, ce qui monte crescendo jusqu'à l'entêtement, jusqu'au vertige, jusqu'au dernier tournis.

Corps de derviches tourneurs, fascinés par l'envol. Corps qui ne préviendront personne quand ils s'élanceront, sauteront du pont.

Nous autres dans la corderie pensons à la chute mais lorsque nous rebondissons sur un trampoline, nous aimons nous souvenir de l'allure d'oiseaux, de dauphins ou de quelques gymnastes est-allemands qui s'entraînaient à sauter le plus haut possible pour passer le mur. Depuis longtemps le mur n'est plus mais nous autres, ici, avons gardé cette image, pas les fragments ni les reliques, cette image que nous observons de l'intérieur, depuis

notre cabinet de curiosités, là où nous faisons des inventaires, des listes que nous ne terminons pas toujours, là où nous nous employons même à remonter le temps.

Avec les années, chacun de nous a fini par inventer plutôt qu'inventorier mais à ce jeu-là nous nous perdons toujours et le Minotaure n'est jamais bien loin.

# La nuit je vole

par Michèle Astrud

## LE LIVRE

**Michèle reçoit un don étrange et surnaturel : voler. Mais le pouvoir de s'arracher du sol lui permettra-t-il de s'arracher de sa vie faite de contraintes ?**

## L'AUTEUR

Michèle Astrud a publié neuf romans. Elle cultive une écriture poétique et cinématographique qui, par scènes frappantes et ellipses subtiles, dessine la complexité de l'intime.

## LA MAISON D'ÉDITION

Nées en 2010, les éditions Aux Forges de Vulcain publient des romans et des essais, des livres d'art, d'ici et d'ailleurs.



Parution janvier 2018  
229 pages - 19 euros  
ISBN : 978-23-73050-36-3

Les éditions Aux Forges de Vulcain  
sont diffusées et distribuées par  
Média Participations.

## CONTACT

David Meulemans  
212 rue Saint-Martin  
75003 Paris  
editeur@auxforgesdevulcain.fr

## La narratrice se réveille au sommet d'une montagne.

1

Un puissant courant d'air me soulève. Quelques centimètres, et déjà, je ne sens plus la chaleur moite et oppressante du matelas sur ma peau. Une lueur éblouissante, le flash d'un éclair blanc, irradie la pièce, le velours sombre des rideaux, la moquette poussiéreuse, la grande armoire de bois sculpté.

Je glisse hors du lit.

Allongée sur le dos, incroyablement légère, je traverse lentement la chambre et me retrouve dehors – par quel miracle ai-je franchi sans encombre, les épais murs de pierres, les fenêtres claquemurées par crainte des moustiques ? – à peine recouverte d'un drap blanc, que la brise nocturne chiffonne.

Je vole, au-dessus du toit de l'hôtel, du clocher de l'église, de son bulbe de tuiles vernissées, des rues obscures du village, ponctuées de flaques jaunes aux emplacements des lampadaires. Quelques cheminées fument doucement. Les odeurs de foin humide et de feu de bois se mêlent, dans le silence étoilé.

Je ne dors pas, je ne rêve pas, je garde les yeux grands ouverts, émerveillée et détendue. Je m'élève lentement en suivant la pente douce des pâturages, toujours allongée, le visage dirigé vers le ciel ; je glisse dans l'obscurité de la montagne, entre les cimes noires des sapins, comme si j'entrais par un étroit couloir dans une salle immense totalement désertée – théâtre, opéra, auditorium, d'habitude interdit au public en dehors des heures

d'ouverture – que je traverserais dans le plus profond silence.

J'avance jusqu'à la scène, écarte un à un tous les rideaux, la soie chatoyante caresse mes bras, mes épaules nues, mon visage et je m'élève encore, je me hisse tout en haut, dans les cintres, entre les projecteurs, les panneaux et les décors où je reste tapie, immobile, ressemblant à un oiseau de nuit qui vient de trouver son gîte.

Hier soir, je me suis endormie auprès de mon mari dans une chambre de ce petit hôtel, *Au gai soleil de la vallée*. Nous nous étions étreints puis longuement rapprochés, en dépit de notre fatigue et de la chaleur de la nuit, comme s'il fallait ne gâcher aucune seconde de ces quelques jours de congés que nous attendions depuis si longtemps. Repliée sur le lit étroit dont le matelas grêlé rebondissait comme un trampoline dès que l'un de nous bougeait, j'ai mal dormi par la suite. J'avais beaucoup mangé, un peu trop bu, Guillaume ronflait et je rêvais de silence, de sommeil en plein champ, de solitude au milieu des montagnes, de brise nocturne au parfum de forêt et de fraîches gouttes de rosée se déposant sur mon visage. Je me souvenais des massifs alpins que j'avais parcourus durant mon enfance, des lacs bleutés au milieu des glaciers et du bruit de nos pas s'enfonçant dans la neige.

Maintenant, je suis seule, je domine le monde et sa vallée de larmes, une funambule sans fil, une insomniaque sans fatigue. Je flotte dans la douceur de la nuit, je vogue, je tanguie, je

m'élançait, je découvre d'étranges sensations, un souffle humide frissonne sur ma peau, l'air tiède me porte ; identique à de l'eau salée. Je ne veux plus redescendre, toujours rester là-haut.

2

À peine éveillée, je frissonne, je soupire, je souris. Je m'étire les bras grands ouverts en forme de croix, les yeux toujours fermés. Une mouche bourdonne, un bruit de cloches monte de la vallée, non pas grave et monotone comme celui des églises ; je reconnais un carillon pur et joyeux, il s'écoule de ces jolis grelots qui se balancent aux cous des vaches brunes et trapues parcourant les alpages.

Le matelas est si grand, il s'incline doucement vers l'avant, se gondole sur les côtés. Mes pieds nus se noient dans l'herbe trop haute, humide de rosée. Un pinceau de soleil effleure ma joue, descend le long de mon épaule. Je reconnais cette chaleur orangée, cette douceur pénétrante. Au comble du bonheur, de la béatitude, j'ouvre lentement les yeux sur un ciel immense, d'un bleu pur, tacheté de triangles blancs qui volettent et se balancent au gré des courants d'altitude. S'accrochent à leur base de minuscules silhouettes noires. Des petites pattes, des corps trapus, des bras crispés aux coudes repliés.

Ce ne sont pas des papillons, non, ni des oiseaux de proie, mais des insectes lourds aux vols maladroits. Je les entends parler, de très loin, très haut. Un ronronnement inutile. Le groupe d'ailes volantes s'approche, me survole et tourne lentement au-dessus de moi.

J'entends un cri :

– Hé, il y a une femme en bas...

Regarde, juste en dessous, cette forme blanche, allongée dans l'herbe.

– Une femme ? Tu es sûr ?

Qu'est-ce qu'elle fait là ? Elle est blessée ? Elle est morte !

– Non... je ne crois pas, elle dort.

L'autre répète, car la réponse le surprend : elle dort ? et l'écho de cet or se répercute pendant plusieurs secondes à travers la montagne. Le son rebondit contre les falaises de calcaire gris puis s'immobilise entre le ciel et les nuages où il reste suspendu.

Je me souviens de ce poème d'Arthur Rimbaud « Le dormeur du val ». Dans un demi-sommeil, je répète à voix basse les dernières strophes que je n'ai jamais oubliées depuis le temps du lycée. Il me semble qu'elles ont été écrites pour moi, pour cette lumière poudrée, pour cette voix douce au timbre assourdi que je peine à reconnaître, pour ce soleil matinal voilé de brume, pour cet étrange instant de rêve éveillé.

Je suis comme ce soldat qui se repose après la bataille, ébloui, surpris. Je ne me souviens plus : dans quelle guerre ai-je été enrôlé ? Quel est cet ennemi que j'ai affronté, une nuit entière, sous la pleine lune et qui n'a laissé aucune trace sur le lieu du combat ? Ne reste qu'une douleur sourde qui irradie mon buste et cette impression de puissance et de bonheur qui caractérise les grandes victoires. Mais je ne me suis battue que contre moi-même.

Immobilisée sur le sol, je ne peux plus me relever. Une ombre flotte au-dessus de la prairie, un fantôme aux contours sombres. Une odeur de poudre et de fumée se mêle aux parfums de cresson bleu, d'herbes fraîches, de genêts vanillés. J'ai nagé, vogué dans le ciel, je m'en souviens encore. Toute la nuit, sans aucun effort, j'ai glissé sur les courants frais. Sans contrainte, sans but, sans interrogation. J'ai oublié jusqu'à mon nom, je ne sais plus où j'habite, d'où je viens, qui je suis. Rien n'a plus d'importance, j'ai tout laissé

derrière moi. Ce qui me rattache réellement au monde, est là, sous mes pieds, sous mes mains. Cette terre familière dont j'ai réussi à me détacher pendant quelques heures.

Je m'agite doucement, cligne des yeux, secoue la tête. Je suis dehors, couchée dans la rosée, la tête noyée sous les fougères. Pourtant ici, pas de ruisseau, juste le frôlement du vent sur mon front glacé, sur ma peau lisse. Je pense à ces deux trous que le garçon portait sur le côté droit. J'y songe avec une telle intensité que je les sens palpiter comme si mon propre sang s'écoulait de la blessure. J'ai peur d'en approcher ma main, de faire glisser mes doigts sur cette plaie hypothétique et béante. Il me semble que le drap est poisseux, l'étoffe humide se colle contre ma hanche.

J'ai soif, un peu faim, effrayée aussi de cette solitude et du silence venteux qui m'encerclent. Je n'ai plus l'habitude des grands espaces et de la solitude. Juste au-dessus, le groupe s'est éloigné et il ne reste plus que l'homme de tout à l'heure, celui qui m'a découverte et montrée du doigt, tel un étrange animal. Il m'observe encore et tourne lentement comme un vautour, le visage assombri par l'ombre de cette aile immense, unique, qui le soutient. Si fragile, elle pourrait se déchirer d'un seul coup, se vriller et s'abîmer avec lui. Inconscient du danger, il me fixe de ses yeux noirs, un regard insondable, animal. Enfin réveillée, j'oublie le poème, le soldat, cette blessure qui n'existe pas. Ce ne sont que la fraîcheur et l'humidité qui engourdissent mon dos.

Je me redresse lentement, nue sous le grand drap blanc, absolument nue sous l'étoffe froissée, la nuque ankylosée, les jambes lourdes et raidies.

– Laissez-moi tranquille. Je suis si bien ici. Pourquoi venir me déranger ?

Je crie, tends le bras. L'homme sursaute et l'aile volante bondit de plusieurs mètres en arrière, comme happée par le vent d'altitude.

# Ombre parmi les ombres

par Ysabelle Lacamp

## LE LIVRE

En mai 1945, le camp de Terezin est libéré. Leo Radek, dernier enfant survivant du ghetto de Terezin, et le poète Robert Desnos se rencontrent autour d'un air de jazz siffloté. Une amitié bouleversante et inoubliable naît, où la poésie triomphe sur la barbarie, et où l'humour est plus fort que la mort.



←

Parution janvier 2018  
192 pages - 16 euros  
ISBN : 978-23-62291-65-4

Les éditions Bruno Doucey sont diffusées et distribuées par Harmonia Mundi.

## L'AUTEUR

Ysabelle Lacamp est l'auteure de nombreux romans. Quand elle écrit, c'est une vibration tellurique qui la parcourt, la transcende et la brûle. Lorsque cette fièvre s'empare d'elle, elle fait la fête au verbe, rêve puissamment ses personnages, et nous emporte avec eux.

## LA MAISON D'ÉDITION

Nées en 2010 et avec cent trente titres au catalogue à ce jour, les éditions Bruno Doucey comptent sur les poètes pour défendre un rapport au monde engagé et généreux. Le tout servi par des couvertures colorées, des diagonales qui suggèrent la volonté d'agir, des titres qui parcourent la page comme des poèmes.

## CONTACT

Murielle Szac  
Cour d'Alsace-Lorraine  
67 rue de Reuilly  
75012 Paris  
contact@editions-brunodoucey.com

**Leo a décidé de rester à Terezin, afin d'aider à accueillir les rescapés des marches de la mort. Parmi eux se trouve un poète français plein d'humour...**

Tout à mon excitation, je quitte mon poste et sors du bâtiment 4 où j'ai été affecté par l'équipe du docteur Prochatzka, un ancien détenu de la prison. M'accueille un ersatz de soleil qui malgré sa pâleur ridicule réussit à me faire cligner des yeux. Éparpillés entre les touffes d'herbe grise qui ressemblent à de vilaines plaques de lèpre (pourquoi diable l'herbe de Terezin n'est-elle jamais verte ?), un groupe d'étrangers atrocement décharnés tentent de réchauffer le papier mâché qui leur recouvre les os.

Je gonfle les poumons, histoire de chasser la puanteur, la crasse, l'horreur, le confinement de la pièce où je reste des heures à collectionner les poux des prisonniers et, cherchant à me donner une contenance en passant devant ces Français – car oui, j'ai reconnu leur langue –, je ne sais ce qui me prend, je me mets à siffloter.

– Ah, gracieuse Terezin ! Splendeur de tes pimpantes casernes et de ton radieux pavé ! Gloire de la cavalerie de Sa Majesté François-Joseph ! Mais où sont donc passées tes vieilles odeurs de cuir trempé de sueur humaine se mêlant à l'haleine fumante de tes chevaux... ? En revanche, pour ce qui est du fumet de crottin... !

Desnos blague comme à son habitude. Autour de lui, ses compagnons pouffent. Bien sûr que ça sent la merde, les colis de la Croix-Rouge leur ont tous donné une de ces chiasses ! Pensez, s'empiffrer à se faire claquer la sous-ventrière quand pendant des semaines vos entrailles ont crié famine, ça fait des dégâts !

Mais soudain Desnos tend l'oreille, pas possible, qui peut bien siffler cette chanson de Vaughn De Leath ? Cet air de jazz comme un clin d'œil du destin vrillant le cul de l'enfer ? Il n'en croit pas ses oreilles et, tandis que je longe le muret, m'interpelle quand j'arrive à sa hauteur :

– Dis donc, petit... ?

Confus, il s'interrompt : comment comprendrais-je sa langue ? Alors, tout en me désignant du doigt, le voilà qui demande :

– Toi tchèque ?

– Oui monsieur...

Il me dévisage, interloqué, et tout de suite j'adore sa grande bouche et son large sourire aux lèvres pourtant si blanches et gercées.

– Incroyable ! Mais tu parles français !

Il n'en revient pas. Encore moins quand je lui bredouille que le français, pour moi, est la langue des poètes...

Mais, il insiste, connaissais-je au moins l'air que je sifflais ?

Je hausse les épaules :

– *Banana Oil*, bien sûr, pourquoi ?

À son tour d'émettre un sifflement, mais cette fois, d'admiration !

Bien entendu, je ne pouvais deviner que tu avais écrit et défendu bec et ongles cette musique que les nazis qualifiaient de dégénérée et même incité chacun à l'écouter chez soi jusqu'à plus soif en signe de résistance à l'occupant abhorré !

Mais pour l'heure, je reste fasciné par tes yeux qui me fixent comme deux énormes lacs transparents, si clairs, si profonds, si sincères que



j'aimerais me perdre dans leur onde.  
Te raconter qu'ici, dans ce ghetto  
qui vit passer tant d'artistes, de  
musiciens, de peintres, de metteurs  
en scène de théâtre aux côtés de  
scientifiques et d'écrivains de  
renom et où furent composées tant  
d'œuvres musicales et artistiques,  
nous avions même un petit orchestre  
de jazz, les Ghetto Swingers !

Pourtant, la raison pour laquelle  
les boches consentaient à fermer  
les yeux sur ces activités qui nous  
étaient, à nous Juifs, formellement  
interdites, tenait toujours du  
mystère. Du moins, je n'aurais  
eu l'audace d'imaginer que leur  
perversité allait jusqu'à s'esclaffer  
en disant : « Qu'ils dansent les  
youpins, qu'ils fassent donc joujou,  
on verra bien qui rira le dernier ! »

Tu m'as demandé mon nom.

J'ai répondu Radek. Leo Radek.

Tu t'es enquis alors de savoir  
si j'étais juif.

J'ai ri : bien sûr qu'ici, nous  
l'étions tous.

Terezín, vous vous souvenez,  
la ville promise par Hitler à ses sujets  
juifs ! Sauf que pour nous, ceux du  
protectorat de Bohême et de Moravie,  
la destination était obligatoire.

La ville forte se présente  
comme une étoile à six  
branches, l'ignoriez-vous ?

Affecté avec ses compagnons  
dans l'une des cellules infestées  
de poux de la quatrième cour, Desnos  
somnole. Malgré le surnombre et  
l'air qui circule à peine sous la voûte  
entre les paillasses superposées.  
Malgré les démangeaisons  
intolérables et surtout la puanteur  
au-delà de l'imaginable. Crasse,  
pisse, sueur, ô doux cocktail olfactif  
habituel, rien, décidément rien  
en comparaison du bouquet jailli des  
tripes de trois cents pauvres bougres  
qui se vident dans la douleur et font  
déborder l'unique latrine bouchée  
de la chambrée.

Enfin ! Avait-on les moyens  
de se plaindre quand toute dignité  
humaine vous avait déserté ?

Il sursaute. Il y a un mois  
seulement, jamais pareille réflexion  
ne l'aurait traversé. Ne jamais  
abandonner, ne jamais céder. Même  
réduit à l'état d'animal, on se devait  
de résister. Mais aujourd'hui, en  
a-t-il toujours vraiment la force ?

Il admire l'entrain de ce  
petit Tchèque qui trouve celle  
de siffloter un air de jazz dans  
cette Babel du désespoir.

Ce gosse si attachant avec ses  
oreilles en chou-fleur et ses longs cils  
de fille, comment s'appelle-t-il déjà ?

C'est alors que la voix de Vaughn  
De Leath revient voluptueusement  
le hanter... Puis cette rengaine de Lee  
Morse : *If You Want the Rainbow,  
You Must Have the Rain...* Arc-en-ciel,  
mon cul, c'était dans l'autre vie...

N'empêche ! Qu'est-ce qu'il les  
a adorées ces chanteuses ! Ne parlons  
pas de la Fréhel ou de la Sophie  
Tucker, sa chère Red hot Mama  
avec son *Some of These Days...* C'est  
fou ce que ces chansons avaient  
le pouvoir de le rendre de bonne  
humeur. Il se revoit affalé sur son  
divan oriental de l'atelier rue Blomet  
entre ses collections d'art kitsch,  
la lueur de la lampe à pétrole dansant  
sur les murs tapissés des tableaux  
des copains au rythme des silhouettes  
de Kiki, de Man Ray et d'Yvonne  
George s'essayant à la biguine  
– Yvonne, l'Amour, l'Unique, SON  
Étoile de mer dont il était fou  
avant que le visage de l'Amour  
prenne les traits de Youki, la Sirène...  
Mais ces images qui font mal,  
il a l'habitude de les chasser aussi  
vigoureusement qu'un roi nègre  
brandissant son chasse-mouches.

Sans transition donc, cinq ans  
plus tard, (pourquoi ? comment ?),  
chez Foniric, au 22 de la rue  
Bayard. Ah... Les panneaux tabac  
du studio d'enregistrement...  
Salacrou, l'ami d'enfance, l'auteur

à succès de pièces de boulevard (et incidemment le commanditaire des fameuses publicités qu'ils enregistrent), son crâne plus lisse que l'énorme micro derrière lequel ânonne le petit Mouloudji, gesticulant, postillonnant au sujet de la musique qui servirait d'indicatif à leur nouvelle réclame sur ce Bon Vermifuge Lune. Quelle blague !

Tout de même, le pied qu'il avait pris à inventer ces slogans publicitaires ! De l'antisurréalisme pur ! De la syllabe taillée pour faire rugir le tiroir-caisse ! Et que dire de leur plus gros succès qui passait non-stop en boucle sur les ondes : « *L'express s'en va, les lentes restent. Marie Rose, la mort parfumée des poux* »...

Ha, ha ! Parlons-en ! Robert retourne ce corps qui n'est plus que plaies sur le gril de sa couche. Poux, puces, vermine... Folie des circonstances ! Du coup, il se gratte jusqu'au sang. Deux mondes ! Curieux comme à l'époque, cette association tombée du ciel l'aurait fait pisser de rire quand aujourd'hui, la symbolique passerelle grince atrocement.

Preuve que lentement, doucement, se détache de lui sa vie d'antan.

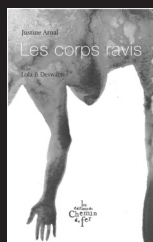
Tout au moins son sens.  
À moins que...

# Les Corps ravis

par Justine Arnal

## LE LIVRE

**Marguerite n'a qu'un désir : un enfant. Une nuit, une chimère vient la visiter en rêve, lui enjoignant de se rendre dans la Forêt Noire où elle trouvera la semence dont elle a besoin. Au terme d'une étrange grossesse, Daisy naît. Mais à mesure que sa fille grandit, Marguerite ne parvient pas à accepter que l'enfant se détache d'elle. Des événements bizarres commencent à survenir.**



Parution mars 2018  
88 pages - 12,50 euros  
ISBN : 978-29-16130-99-6

Les éditions du Chemin de Fer sont  
autodiffusées et autodistribuées.

## L'AUTEUR

Née en 1990 à Metz, Justine Arnal vit et travaille à Paris. Après des études littéraires et un petit tour dans l'édition, elle est diplômée depuis peu de l'UFR d'Études psychanalytiques de Paris 7. *Les Corps ravis* est son premier livre.

## LA MAISON D'ÉDITION

Le catalogue des éditions du Chemin de fer compte près d'une centaine de titres de littérature alliant texte et image, autour de quatre collections faisant la part belle aux auteurs et artistes contemporains, mais aussi à des textes inédits ou méconnus du patrimoine littéraire.

## CONTACT

François Grosso  
Rigny  
58700 Nolay  
francoisgrosso@chemindefer.org

Voici le premier chapitre des *Corps ravis*.

Il y eut d'abord cette phrase, attrapée un soir à la volée par les grands yeux de Marguerite, sur l'un des panneaux lumineux accrochés aux murs des souterrains qu'elle empruntait chaque jour. *Deux amnésies errent en nous : l'origine et l'enfance*. Depuis, le slogan l'obsédait. Certaine de n'en avoir prélevé qu'une partie, elle effectua les jours suivants de nombreuses allées et venues afin de retrouver la publicité. Mais elle avait déjà disparu, et elle en vint à douter. Avait-elle rêvé ? Cette phrase venait-elle d'ailleurs ? D'un livre, peut-être ? Non, elle lisait très peu, se protégeant des mots des autres qui pouvaient, elle le savait, lui nuire. *Deux amnésies errent en nous : l'origine et l'enfance*. Elle ne comprenait vraiment pas quel produit cette affirmation prétendait promouvoir, ayant passé en revue toutes les hypothèses, de la couche Pampers au médicament contre Alzheimer. Quand elle essayait de la rattacher à une image, il lui semblait tantôt revoir un bébé souriant, les gencives nues et écarlates, tantôt un vieillard obèse et joufflu, hilare. Au bout d'une semaine, elle renonça ; puis, saisie d'un doute étrange, elle fit un test de grossesse, oubliant que rien ne s'était frayé un passage jusqu'à sa culotte depuis plusieurs mois. Le résultat n'alla pas à l'encontre de la vraisemblance, ce qui provoqua en elle un chagrin aussi peu familier qu'incontrôlable. Elle ne sortit plus de chez elle, assaillie par un désir de grossesse qui, elle le sentait, aurait sa peau ou sa tête si elle ne l'assouvissait

pas au plus vite. Pendant des semaines, elle perdit le sommeil. Un matin, à l'aube, une chimère à trois têtes lui rendit visite :

– Pourquoi pleures-tu ? Qu'est-ce que tu t'imagines ? Tu n'es pas la première à vouloir faire un enfant toute seule. Sèche tes larmes, stoppe tes cris, ravale ta rage et écoute-moi. La semence dont tu as besoin existe hors de l'homme. Mais il faudra trouver toi-même celle qui te convient. Je me souviens d'une femme pour qui des feuilles de nénuphar macérées dans une décoction d'ail égrugé ont suffi. D'autres ont parfois recours à la complicité des animaux. Il n'y a pas de recette universelle. Les plus hardies la découvrent au bout de quelques lunes, mais certaines ont les cheveux qui blanchissent avant de parvenir à leurs fins. Quel que soit l'ingrédient qui t'attend et que tu dois trouver, tu l'immergeras entre tes cuisses au moment opportun, et ta jouissance devra être totale, pleine et absolue. Cette condition est la plus difficile à satisfaire, mais ne l'oublie surtout pas. La plupart des malheurs qui surviennent dans l'existence ne sont que les fruits prévisibles de ces étreintes médiocres, de ces jouissances sans extase dont les hommes et les femmes se contentent. Quel être humain peut prétendre à une existence digne s'il naît d'un coït insignifiant parmi d'autres ? Personne. Si tu suis mes conseils, la lune t'aidera. Tu ne resteras pas nullipare, elle saura te guider. Chaque continent

a son propre foyer de fertilité.  
En tant qu'Européenne, tu trouveras  
ce qu'il te faut dans la Forêt Noire.  
Une dernière chose : cesse ces  
tests de grossesse, qui ne peuvent  
détecter que les fécondations  
les plus banales. Lorsque tu  
penserai avoir réussi, urine au  
pied d'un chêne, d'un cerisier,  
d'un noisetier ou d'un tilleul. Si  
une truffe pousse à cet endroit, ta  
grossesse est assurée. Mais malgré  
la faim qui te saisira à ce moment-  
là, tu ne devras pas la manger,  
car elle est destinée au premier  
biberon de ton enfant. Quelle que  
soit ta raison de vouloir te tenir  
éloignée des hommes pour faire un  
enfant, je l'accepte. Mais tu dois  
respecter à la lettre mes conditions ;  
ton destin de mère en dépend.

Marguerite se réveilla et fit  
son sac, emportant avec elle autant  
de provisions que son dos pouvait  
en porter, avant de partir en  
quête de la semence propice  
aux appétences solitaires de son  
entrecuisse. Elle délaissa très vite  
les lieux fréquentés de la Forêt  
Noire pour s'enfoncer au hasard des  
sous-bois. Le jour, elle cherchait,  
récoltait ; afin de pouvoir, le soir,  
s'entraîner face à la lune. Élève  
studieuse, Marguerite accomplissait  
entre ses jambes ce qui était devenu  
son devoir quotidien, le menton levé  
vers le ciel. Son fessier rougissait  
tant elle se frottait ; et quand elle  
jouissait, la lune coulait. Marguerite  
ouvrait alors la bouche pour  
recueillir sur sa langue, en guise de  
verdict, les quelques gouttes qui  
lui étaient concédées. Au début,  
elles étaient plutôt acides et froides ;  
puis elles devinrent plus douces, et  
même légèrement tièdes. Marguerite  
savait qu'elle s'améliorait. Elle le  
sentait, aux longues secondes qu'il  
lui fallait pour revenir à elle.  
Elle restait confiante : l'absolu serait

bientôt là, et le corps lunaire se  
répandrait sur elle en abondance,  
en un déluge sucré et bouillonnant.  
Tout entier, le satellite décroché  
du ciel fondrait sous son palais. Sa  
bouche ne serait pas assez large  
ni profonde pour le recueillir.  
En attendant, elle s'exerçait.

Beaucoup de choses étaient  
déjà passées entre ses cuisses.  
Elle suivait davantage son instinct  
depuis qu'une amanite – pourtant  
qualifiée de vaginée – lui avait  
brûlé et rongé l'entrejambe. Il faut  
dire que les premières semaines,  
tout ce qu'elle glanait obtenait  
directement un droit de passage  
en elle. Ses choix s'étaient peu  
à peu affinés, en fonction des  
résultats de ses premiers essais.  
À présent, elle savait qu'aucune  
fleur ne lui était favorable : toutes  
provoquaient en elle des allergies.  
Chaque fois qu'elle avait tenté  
d'y immiscer œillets, pervenches,  
orchis globuleux ou autres glanées  
au gré des pâturages, son vagin  
n'avait cessé de la démanger.

Il lui était déjà arrivé de croiser  
d'autres femmes qui, comme  
elle, étaient en quête. Certaines  
paraissaient être là depuis si  
longtemps qu'elles ne ressemblaient  
plus guère à des êtres humains,  
mais davantage à d'étranges  
créatures hybrides et métissées.  
Ramage ou plumage recouvraient  
peu à peu leurs peaux. « Est-ce  
ainsi que l'on devient quand on ne  
parvient pas à faire un enfant ? »  
se demandait-elle. Les jours où  
Marguerite avait le malheur de  
se retrouver nez à nez avec l'une  
d'entre elles, elle perdait courage  
et renonçait à ses récoltes.  
La perspective de devoir partager  
la lune lui était insupportable.

– Si tu veux que je jouisse  
complètement, comment oses-tu te

consacrer à d'autres que moi ? hurla-  
t-elle un soir à la face blanche et  
ronde de celle qui régnait sur  
la nuit. Tu me fais perdre du temps !  
Tu es avare en encouragements !  
Je passe mes journées à chercher, et  
attendre que tu daignes m'adresser  
un éventuel conseil... Je sais  
désormais pourquoi tu es absente  
certains soirs ! C'est le signe qu'une  
femme est parvenue à ses fins au  
point de te faire disparaître  
du ciel... Et si jamais je trouvais ce  
qui me convient en même temps  
qu'une autre ? Que ferais-tu ?

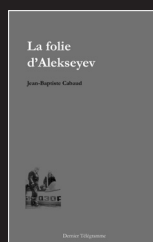
En guise de réponse, la lune  
se voila un instant d'un nuage  
orageux, fuyant ainsi la virulence  
des reproches qui s'évanouirent  
entre les montagnes rondes.

# La Folie d'Alekseyev

par Jean-Baptiste Cabaud

## LE LIVRE

Si le personnage de l'ingénieur soviétique Rostislav Evguénievitch Alekseyev et ses travaux aéronautiques sur les ekranoplanes, ces étranges avions géants volant à ras de terre, sont bien réels, le texte de ce récit-poésie, lui, est de fiction pure. Il place l'ingénieur russe au cœur d'une nuit boréale perpétuelle, dans une cité scientifique du nord de la Sibérie, en 1957.



←

Parution septembre 2017  
80 pages - 12 euros  
ISBN : 979-10-97146-04-7

Les éditions Dernier Télégramme sont diffusées par Gidde et distribuée par Daudin.

## L'AUTEUR

Jean-Baptiste Cabaud est né en 1970 en Savoie. Il vit à Lyon et se consacre entièrement à la poésie, écrite, parlée, dessinée, depuis 2005. Il donne lectures et performances en France et à l'étranger, en voix seule ou au sein de la formation de poésie-électro Saint Octobre avec le musicien David Champey.

## LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Dernier Télégramme publient de la littérature et de la poésie contemporaines depuis 2005. Elles se veulent un lieu possible d'échanges d'où la poésie peut se diffuser et rappeler le vivant au vivant.

## CONTACT

Fabrice Caravaca  
27 rue Aigueperse  
87000 Limoges  
dernier.telegramme@free.fr

**Le narrateur dit la Russie qui a vu grandir le personnage principal et explique son enthousiasme d'ingénieur à inventer de nouveaux avions.**

Tu es né, Alekseyev, en 1916 et deux mondes coulent en toi. Forts et qui te façonnent. Deux mondes qui t'irriguent et te forgent mais dont l'un cependant, je le sais, te reste invisible. De ta vie consciente, tu n'as jamais connu que la Russie soviétique, et de celle-ci, citoyen ingénieur, tu as embrassé les premiers idéaux avec passion. Cette Révolution qui transforma notre pays fut largement langage et dès ton plus jeune âge, tous ces mots nouveaux qui par centaines arrivèrent avec elle, ces mots inlassablement repris dans les journaux, ces mots dans les discours, les universités et les lieux d'instruction, ces mots dans les arts et les livres, ces mots dans les rassemblements de pionniers et du komsomol, dans les usines et les administrations, tous ces mots inculqués comme merveilleuse et nouvelle foi laïque, mots d'avenir entretenus par tes parents mêmes, comme millions à cette époque modestes mais fervents défenseurs des idées de justice sociale bolcheviques, tous ces mots résonnèrent en toi bien plus qu'en un autre. Ils étaient d'un siècle neuf et ton esprit d'enfant les parait du même émerveillement, des mêmes phantasmes magnifiques que les esprits politiques enivrés d'absolu des dirigeants du Parti : futur, progrès, dépassement de l'Histoire, grandeur, humanité, expansion, modernisme, amitié entre les peuples... Tu l'as su, on te l'a appris dès ton plus jeune âge ; du passé, table rase avait été faite et tout était à inventer : maintenant ! Plus qu'une constatation, il s'agissait d'une

exhortation sociale, d'une mission individuelle et collective dévolue à chacun : conquérir demain. À toute force, sans répit, sans délai, conquérir. À tant vouloir pourtant, la Révolution langage finit par s'empêtrer dans sa propre course pour le futur et sans cesse renouvelant les sens, créant par milliers ces mots-sigles, *komintern*, *guépéou*, *emguéou*, *goulag* qui l'inondèrent et la saturèrent, cette langue nouvelle voulue d'avenir ne devint bientôt pour beaucoup que symbole d'enlissement idéologique. Mais toi tu t'étais déjà nourri de cette représentation exaltante du monde apportée par le léninisme primitif, Rostislav Evgueniévitch. Tu avais déjà forgé ton enfance, puis ton adolescence sur cette croyance catégorique en la nouveauté, l'imagination, l'expérimentation, la découverte. Et à tout cela, tu crois encore. Sans la moindre faille.

Puis il existe également un héritage que nous portons irrémédiablement en nous, nous autres Russes de ce siècle de métamorphoses et de bouleversements. Un monde invisible qui plonge ses racines au cœur même de notre mémoire séculaire et dont nous ne savons nous défaire. Notre Église orthodoxe, depuis quarante ans et l'avènement de ce nouveau régime, a été flagellée, tourmentée, persécutée, interdite ou tolérée. Mais surpassant les temps, son corps et son esprit ont durant mille années embrasé notre âme et notre imagination du soleil de ses ors flamboyants et de la sévérité austère de ses noirs



absolus ; entre ces clartés et ces abîmes indépassables notre nation entière navigue encore et tu navigues aussi, Rostislav Evguéniévitch. Pas un d'entre nous, Russes d'aujourd'hui, en 1957 profondément profane ou sans ostentation fidèle en ce règne socialiste athée, ne saurait s'en soustraire. Telle est notre force et notre tragédie. Cette Église... De la lumière, de l'exubérant éclat aux parfums d'encens et aux chants de perfection de sa liturgie, du fou désir de son clergé de contrer la hideur de ce monde temporel par une démesure de magnificences spirituelles et artistiques, en chaque geste, chaque objet, chaque parole, s'est forgée en nous au fil des siècles la certitude d'une beauté ; beauté rituelle, cérémonielle, orchestrée, à forcer, mais beauté possible en ce monde. En nous s'est peu à peu imposée la conviction que l'homme par son acharnement, par la force et l'incorruptibilité de sa volonté pouvait amener ici-bas une majesté, une part de royaume céleste sur la Terre, un paradis concret. Une véritable transformation qui rejaillirait sur tous. Loin de n'être qu'une idée symbolique, ce sentiment sans réserve a marqué notre histoire de multiples fois : les soudaines et violentes réformes de modernisation de Pierre I<sup>er</sup>, d'Alexandre II ou de notre Révolution d'Octobre, menées contre tous vents et s'imposant contre toute opposition sans compter ni la fureur ni le sang n'ont jamais été qu'utopies à suivre, que vœux radicaux de progrès à mettre en œuvre sur un vieux monde à vouloir dépasser. L'incorruptible détermination que les vieux-croyants du Raskol ont eu, dans leur opposition séculaire au Patriarcat de Moscou, à chercher au Nord les terres les plus hostiles, les îles les plus lointaines, les steppes les plus isolées pour vivre loin des hommes avilis,

par leur travail forcené contre des éléments adverses et dans un monde créé à leur image, une paix et une foi véritable, suscite encore respect et révérence parmi le peuple soviétique. Que ces tentatives extrêmes de vie se soient pour la plupart soldées par des échecs ne fait que renforcer la sourde vénération qui leur est encore portée aujourd'hui, eux qui, en souffre-passion, ont vécu avec conviction leur destin jusqu'au bout.

Cette admiration du peuple russe pour ceux qui s'engagent dans les orages de telles entreprises contre le monde n'a jamais cessé. De manière profonde, notre société, et chaque Russe avec elle, a appris à saluer, à aimer et à porter cette volonté perpétuelle de transformation ; notre drame est que nous ignorons tout de la transition. Qu'une utopie naisse et nous l'accompagnerons. Nécessairement. Qu'un seul veuille changer le monde et nous le suivrons, au nom de cet idéal de beauté et d'amélioration dont nous avons la certitude. Ou nous le combattons. De toute notre âme. Mais nous ne pourrions jamais rester neutre. Toute réforme, tout mouvement entamé sur ces terres ne se fera que dans la fièvre et la ferveur des idéaux à venir ou à défaire, et ne connaîtra jamais ni aucun pacte, ni aucune compromission. Chaque idéal tentera toujours de s'imposer de force dans la destruction totale du monde qui le précédait.

Tu connais, Alekseyev, toute la beauté de tes prototypes rugueux. Tu sais tout ce que ton idée a de magique. Enivré, baigné depuis l'enfance par la grandeur des mots d'avenir de la Révolution et par cette certitude d'un autrement possible, tu as travaillé, déformé et agrandi l'espace physique que l'homme connaissait de toute

éternité. Tu as créé de toutes pièces une autre dimension, une nouvelle strate d'univers entre ciel et eau et ce monde-là existe réellement aujourd'hui. Tu imposeras tes machines au monde, citoyen ingénieur Alekseyev. Par tous les moyens ; ce choix-là ne t'appartient même pas. Tu combattras toute contrariété, toute loi physique, toute bureaucratie politique ou militaire. Tu rejetteras au néant les siècles passés de navigation et les années d'aviation de l'humanité mais tu feras s'élever les bateaux hors de l'eau et voler les avions sur les flots. Tu offriras aux hommes tes ekranoplanes qui ne sont ni du sol ni de l'air. Il existe un mot dans notre langue russe qui signifie Volonté mais aussi Liberté. Et celui-là te fait encore vibrer. *воля*. Cette foi absolue est ta beauté, mon ami ; ta terrible beauté de lumière et d'abîme.

# Des ailes au loin

par Jadd Hilal

## LE LIVRE

De 1930 aux années 2000, de Haïfa à Genève, de mère en fille, quatre femmes libano-palestiniennes tenaces, déterminées, attachantes, nous racontent la panique des départs dus à la guerre et leur exigence de liberté. Les palpitations du Moyen-Orient du XX<sup>e</sup> siècle irriguent le récit de leurs vies.



Parution mars 2018  
216 pages - 18,50 euros  
ISBN : 978-99-73581-01-3

Les éditions Elyzad sont diffusées par CEDIF et distribuées par Pollen.

## L'AUTEUR

D'origine libano-palestinienne, Jadd Hilal est né en 1987 près de Genève. Il a suivi des études de lettres et de littérature anglophone en France, puis a vécu en Écosse et en Suisse. Il réside aujourd'hui à Lyon, où il est professeur de lettres, chercheur et chroniqueur pour Radio Nova Lyon.

## LA MAISON D'ÉDITION

Nées à Tunis en 2005, les éditions Elyzad ouvrent un espace de rencontres, de découvertes et d'enrichissement pour un lectorat curieux de textes d'auteurs du Sud. Des livres qui explorent des horizons nouveaux, donnent à entendre des voix autres et à lire le monde pour le penser autrement.

## CONTACT

Elisabeth Daldoul  
4 rue d'Alger  
Tunis, Tunisie  
editionselyzad@gmail.com

**La narratrice revient sur plusieurs épisodes-clés de son enfance, raconte la violence faite aux filles, aux femmes et aux mères.**

Le lendemain, ma mère a cuisiné une grande marmite de chou, avec beaucoup d'épices et de piment. Je l'ai observée, assise sur un tabouret peu solide, quand j'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir et se fermer avec fracas. Mon père revenait du travail. Il a fait valdinguer ses chaussures dans le salon. Ma mère m'a regardée. Droit dans les yeux cette fois-ci. Je me souviens de ce regard. Un courage forcé et une angoisse qui semblait vouloir l'étouffer. C'était comme si elle voulait me rassurer sur quelque chose à venir. Prophétesse incertaine, elle me livrait un message, une émotion réconfortante. J'en ai compris, il y a peu de temps, le but. Elle me remplissait. Elle me remplissait d'espoir. Elle le drainait chez elle et m'en abreuvait par les yeux. Ce jour-là, elle m'a regardée longtemps, asséchant chaque goutte de son optimisme. Pourquoi ? Pour ma survie. La suite, elle le savait, allait me changer, tuer une partie de moi. L'avenir allait me pomper tout cet espoir et le jeter au diable.

Mon père est entré dans la cuisine, il a hurlé « du chou ? » et face à mon air stupide, il a soulevé la casserole brûlante et l'a renversée entièrement sur ma mère.

Mon père était dur. Avec tout le monde.

\*

– Je n'ai jamais oublié ton expression, maman.

On était assises, ma mère et moi, à la terrasse d'un restaurant dans

le centre de Shefa Amr. Une année s'était écoulée depuis la marmite de chou. Son visage en portait toujours les traces.

Les cigales chantaient. J'avais froid.

– Je vais te raconter quelque chose, elle m'a répondu.

Elle regardait le ciel étoilé avec envie, comme si elle était attirée par lui.

– Une histoire que ma mère m'a racontée quand j'étais petite, juste parce que j'avais discuté avec un inconnu dans la rue.

Un nœud dans l'estomac. Il fallait que je lui dise d'arrêter là.

– Nejla, imagine la scène, ma mère m'a dit, un jour un étranger entre dans un village. Il a soif.

Il s'arrête devant une maison où une petite fille joue dans le jardin

et où une femme passe le balai sur la terrasse. Il dit à la femme : « Vous

pourriez me donner de l'eau s'il vous plaît ? » Elle accepte. L'homme boit

et en profite pour se laver le visage avec le restant d'eau. Quelques

heures plus tard, le mari rentre du travail. La fille dit : « Maman a lavé

un étranger. » Le mari est un peu fou : il s'emporte aussitôt. Il bat sa

femme et la quitte. L'histoire grossit. On craint que l'aventure touche

à la réputation de la famille.

Quelqu'un égorge finalement la femme et jette son corps dans

un puits. La fille se retrouve sans famille. Personne ne veut l'aider

à cause du prétendu adultère.

Elle erre pendant des mois. Puis elle meurt, de faim.

Silence.

– Pourquoi tu me racontes ça, maman ?

– J’ai posé la même question à ta grand-mère. Elle m’a dit que c’était pour m’empêcher de parler aux étrangers. Efficace, hein ?

Son regard ne quittait pas le ciel.

– Il y a une autre raison. Je l’ai comprise beaucoup plus tard, celle-là.

Un petit vent. Elle s’est recoiffée et la raie est rapidement revenue au milieu de ses longs cheveux blonds.

– Cette raison, c’est que ma mère voulait me sortir de l’enfance.

Les mots de ma mère, malgré tout le poids éducatif qu’ils devaient contenir pour elle, n’ont fait que rebondir sur moi pour s’écraser sur les dalles froides de la terrasse. J’étais abasourdi par l’image de la femme au fond du puits.

– Ça te fait sourire ?

– Quel rapport avec l’enfance ? j’ai esquivé.

– Le choc.

Le cadavre, celui de la petite fille, à terre, squelettique, oublié. Je me suis réveillée en sursaut.

Neuf heures du matin.

Il fallait se changer les idées.

– Tu viens au terrain ?

J’étais devant la porte de Safia, l’équivalent de mon amie Ahava pour Shefa Amr. On jouait souvent à la marelle, à côté de chez elle. Après quelques minutes seulement, un van s’est arrêté devant nous. Un homme en est descendu, il était grand, il ne me quittait pas des yeux. Le même regard que celui de mon père. Sans la moindre transparence. Puis il a marché, très lentement, le menton relevé, les épaules jetées en arrière. Ses mains étaient plongées dans les poches d’un pantalon en lin gris qui lui remontait quasiment jusqu’au nombril. Cette démarche aussi, c’était la même. Une démarche de pingouin, où le corps ne se désaxait pas, quand la jambe gauche ou droite avançait, l’épaule correspondante suivait.

L’inconnu a marché tranquillement jusqu’à arriver devant moi. Quand il s’est penché pour me parler, une motte de poils a bondi de sa chemise blanche.

– Où est la maison des Abu Salem ? il a demandé.

Sa voix tremblait. Un faux calme lui aussi.

Je lui ai donné, avec une innocence que je regrette aujourd’hui encore, la direction de notre maison. Le soir venu, ma mère m’a appelée du salon. Elle m’a fait asseoir sur le canapé en velours rouge, à côté d’elle.

– Un homme t’a parlé aujourd’hui.

J’ai hoché la tête. Elle me regardait sous les yeux. Mauvais signe.

– Il s’appelle Jahid. Ce sera ton époux. Il a demandé la main de « celle aux yeux verts ». Jahid est mieux que le fils des voisins. Samir, il t’aime bien mais financièrement, il n’est pas au point.

Je n’avais pas la moindre idée de qui était Samir et encore moins de l’inclination qu’il avait pour moi. Ma mère me souriait. Je suis restée abrutie, incapable de donner un sens à ses mots.

J’avais dix ans. Ma mère a eu l’air de le comprendre à ce moment-là.

– On va attendre tes douze ans, à cet âge, tu verras, on sait beaucoup mieux gérer ce genre de choses.

Les deux années se sont écoulées en un clin d’œil. Le temps passe toujours plus vite quand on ne le veut pas.

Les klaxons, les taxis.

On m’a prise, on m’a emmenée chez Jahid qui m’a aussitôt mise dans son lit. J’avais douze ans, il en avait vingt et un. Un cas classique d’inversion numérique. À douze ans donc, j’ai quitté l’enfance. Je suis devenue une femme.

\*

*Look up, I look up at night,  
Planets are moving at the speed  
of light.*  
Coldplay,  
*Speed of Sound.*

Jahid habitait avec son père, sa petite sœur et son frère. Il était chauffeur de bus. Je passais mes journées avec sa famille. On ne sortait jamais. Parfois, des voisins nous rendaient visite. Parfois seulement.

En 1947, la guerre civile a commencé en Palestine. Des Juifs de la *Haganah* ont envahi la ville. Il y avait tout d'abord l'alarme, ce même son que certaines casernes de pompiers font retentir tous les premiers mercredis du mois en France. Des avions lézardaient ensuite le ciel. Je les regardais. Je songeais, naïve, à cet instant qui avait dû exister dans l'histoire du monde, où le vol des oiseaux les protégeait encore des hommes.

Puis mon mari me tirait par le bras et m'emmenait jusqu'à la cave où on se réfugiait pour échapper au bombardement. Il m'est arrivé, une fois, de me retrouver seule quand l'alarme a retenti. Je suis alors restée à ce balcon, cherchant à tout prix les avions au-dessus de ma tête.

Après une dizaine de bombardements, Jahid, comme ma mère avant lui, a opté pour la fuite. C'était un mardi, il était vingt et une heures. L'alarme s'est déclenchée. Aussitôt, il s'est assis en face de moi, de l'autre côté de la table de la cuisine.

– Eh bien ? je lui ai demandé.

Pas de réponse. Il est resté assis une demi-heure, le regard toujours aussi indéchiffrable, jusqu'à ce que l'alarme s'arrête. Il m'a alors prise par le bras et m'a tirée hors de l'appartement.

– Allez allez ! Dépêche-toi, Naïma ! il me criait.

Des gens nous attendaient dans la rue, à une dizaine de mètres de l'immeuble. Quand nous avons quitté le hall et que Jahid les a vus, il a ralenti ses pas d'un seul coup, il a mis les mains dans ses poches et s'est promené jusqu'à eux. Je me suis immobilisée. Lui aussi pouvait changer du tout au tout ? Comme Saïda ? Une fois devant eux, Jahid a tranquillement grimpé dans son bus, qui n'était qu'un van un peu gros, et nous a fait un signe désinvolte pour qu'on le suive. On s'est entassés. Guerre et donc détours et retours en arrière obligent, le trajet de la Palestine au Liban a duré six jours et sept nuits, sept nuits d'un autre monde, sept nuits passées à contempler le ciel chargé d'étoiles, sous les oliviers, au bord des routes.

\*

Ma mère, mon frère et mes sœurs étaient à Shefa Amr, mon père et mon amie Ahava étaient à Haïfa. J'étais seule. Et je n'étais rien. Aucun lieu, aucune identité, aucun choix. À dix-sept ans, j'étais nomade. Je n'avais vécu nulle part – tout au mieux j'avais suivi – et surtout, j'étais trop jeune pour savoir si cette vie me plaisait ou non.

Mais le Liban. Le Liban et surtout : Baalbek. Ce nom à lui seul excusait tout. Il excusait même cette maudite semaine passée dans les odeurs d'aisselles et de sueurs salées du bus. On approchait.

# La Langue de personne

par Sema Kılıçkaya

## LE LIVRE

À l'heure de *Charlie Hebdo*, Fatma rentre des États-Unis où elle est partie il y a vingt ans. Pour ne pas laisser sa famille être entraînée dans l'hystérie qui s'empare du pays, elle joue avec les mots et s'interroge sur le vivre-ensemble. Quelle expérience partager, d'une génération à l'autre, d'une langue à l'autre ?



Parution avril 2018  
192 pages - 15 euros  
ISBN : 978-24-90155-01-9

Les éditions Emmanuelle Collas sont diffusées par Media Diffusion et distribuées par Media Distribution.

## L'AUTEUR

Sema Kılıçkaya est française, née à Antioche, à la frontière turco-syrienne, dans un milieu arabophone. Elle vit à Chaumont. Son roman *Le Royaume sans racines* (In Octavo, 2013) lui a valu le Prix Seligmann contre le racisme en 2014. *La Langue de personne* est son quatrième roman.

## LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Emmanuelle Collas privilégient les histoires, une écriture, un regard sur le monde, de l'audace, un imaginaire – voix françaises et du monde entier, placées sous le signe de l'ouverture et de l'intime. Elles défendent leurs coups de cœur à tout prix et voient la littérature comme une nécessité.

## CONTACT

Emmanuelle Collas  
39 rue des Mathurins  
75008 Paris  
emmanuelle@emmanuelle-collas.fr

**Alors que la narratrice est à table en famille, elle se souvient de ses vacances à Istanbul et de la langue de sa famille.**

Comme ces bateaux à vapeur, Simon et moi allions et venions entre ici et là-bas. Dix mois ici, deux là-bas. Istanbul, la ville de l'été et de la liberté. Nous grimpons sur le toit en terrasse de l'immeuble. À nos yeux s'ouvraient une étendue d'autres terrasses, la mer, les îles. La nuit, ces dernières s'illuminaient de mille petites lumières qui, lorsqu'on les regardait trop fixement, se mettaient à clignoter. Elles répondaient au clignotement des étoiles, à la lune qui changeait sans cesse de forme, de couleur, de dessin. Croissant, pastille, melon. Puis le mouvement à rebours, déclinant, quartier, croissant, ainsi pendant deux lunaisons, et c'était ensuite le temps de repartir, le temps de l'école, les retrouvailles avec notre petit écran sur lequel nous suivions avec le plus grand intérêt les premiers émois d'une jeune orpheline blonde attendant le retour hypothétique d'un prince aperçu sur une colline.

Nous nous gavions de rouleaux de réglisse et de nounours en guimauve en suivant le quotidien d'une famille d'étranges créatures protéiformes. Les enfants avaient-ils besoin d'un lit, la maman aussitôt en prenait la forme, leur offrant en plus de son amour indéfectible le confort douillet de son corps devenu berceau. Leur fallait-il une brouette, le papa ou l'un des fistons se métamorphosait en un clin d'œil. Les personnages de nos dessins animés préférés vivaient des existences fort enviables. Je nous imaginais, Simon et moi, gambadant dans la montagne en compagnie de chèvres et de bouquetins. J'aurais vécu chez un grand-père bougon

mais affectueux... Oui, de toutes nos forces et portés par une hâte à rêver, nous aurions aimé que le petit écran en face de nous fût le miroir de nos vies et pas simplement la convergence de destinées fictives, ardemment désirées.

Il surgissait d'un temps révolu des images oubliées, un détail ici, un fragment là. Mon passé se révélait peu à peu, comme un tableau auquel une restauration rendrait sa fraîcheur, par petites touches qui en effaçaient l'imprécision. Une fois frottée la couche de l'oubli, les contours et les lignes se dégageaient, parfois avec des fulgurances qui me laissaient sans voix : je m'étonnais de me rappeler tant d'aspects de nos vies. La mémoire agit comme une lumière stroboscopique, elle illumine par intermittence le passé, lui prête des reflets et des rutilances qui n'ont peut-être jamais existé.

Dans ce paysage qui se défaisait de l'amnésie, sur la toile tendue de mes souvenirs, nos vies m'apparaissaient comme des pantomimes lumineuses. À les scruter ainsi, je m'aperçois qu'une grande partie de notre enfance avait été simplement contemplative. Que ce fût devant le petit écran à nous nourrir de fictions ou sur la terrasse de l'immeuble chez nos grands-parents à suivre des yeux les mouvements de l'autobus de mer ou encore la danse nonchalante de quelque cerf-volant, nous avons toujours été spectateurs-rêveurs, convoitant des lieux proches ou lointains, rendus désirables par la simple magie de leur nom.



Les toponymes pénétraient mon imaginaire, ils y bourdonnaient comme dans une ruche, pollinisant mes rêves, et j'en récoltais des émerveillements, des aspirations, des interrogations. Les îles des Princes étaient-elles habitées par des princes ? L'archipel comportait neuf îles, me disait-on. Je comprenais le sens de *Büyük Ada*, « la grande île », la plus grande. Mais que signifiait *Heybeli* ? Et *Sedef* ? Et *Burgaz* ? Grand-père, grand-mère, Baba, maman tentaient de m'expliquer. Mais ils ne connaissaient pas les noms dans ma langue à moi, qui était celle d'ici. Leur langue à eux était celle de là-bas. Nous nous trouvions sur des rives différentes sur lesquelles nous avions jeté des ponts qui ne se rejoignaient que rarement. Que comprenais-je des explications des grands à l'époque ? *Heybeli*, un sac que l'on met sur la croupe du cheval ? L'île avait-elle la forme d'une sacoche de selle de cheval ? *Sedef* ? C'est ce que tu trouves à l'intérieur de certains coquillages, m'expliquait Baba. C'est irisé, on l'utilise pour faire des bijoux. C'est quoi, irisé ?

Pas d'Internet pour *googliser* le mot et voir l'image. Ce n'était pas l'époque. Pas de dictionnaire ou d'encyclopédie, le salaire de Baba allait aux produits de première nécessité. Et pas de langue vraiment commune entre nous. Des bouts de langues seulement, des langues brisées.

Ma langue à moi m'avait aussi été arrachée.

« Ma robe ? Où est ma robe ? »  
Penchée sur ma tablette, je ne prêtai pas attention à ma mère qui venait d'entrer dans le salon.

Il m'était soudain venu à l'esprit que je pouvais enfin obtenir les réponses à mes questions.

Elles étaient là, à portée de doigts. Quelques mots saisis

sur le clavier, un clic, et les interrogations qui m'avaient préoccupée enfant cesseraient enfin.

Les îles des Princes. De la terrasse de l'immeuble, on voyait les quatre principales. *Kınalı*, l'île du henné, ainsi appelée en raison de...

« Ma robe ! »

Qu'avais-je imaginé ? Oserai-je l'avouer ? Un lieu peuplé de jeunes filles aux mains décorées de rouge, des amazones aux longs cheveux orangés... Mais ce n'était qu'en raison de la couleur de sa terre due aux mines de fer et de cuivre qu'elle portait ce nom.

Je continuai ma lecture.

*Un général... frère du basileus... enfermé sur l'île et énucléé...*

Ma mère poussa un hurlement et je sursautai. Ma sœur apparut, le visage inquiet. Elle prononça des paroles apaisantes. Maman finit par se calmer et alla s'asseoir près de la fenêtre. Sa bouche tremblait de nouveau. Je détournai les yeux.

« J'attends ton père, marmonna-t-elle. On doit aller au... »

Le mot lui échappait. Élif me foudroya du regard. « Je suis en train de me crever à la cuisine et toi, tu n'es même pas capable de prendre soin de maman ! Non, madame est sur sa tablette ! Tu as toujours eu la belle vie ! »

Je rougis.

Était-ce ma faute si ma sœur consacrait son temps aux corvées domestiques ? Une psychopathe du ménage, voilà ce qu'elle était. Verres alignés comme des légions romaines dans les placards, crochets des cintres tous regardant vers l'intérieur des penderies, draps impeccablement pliés et empilés... Ne pouvant contrôler sa vie, il lui fallait contrôler les objets.

« Je vais t'aider, bien sûr », murmurai-je.

Quelques instants plus tard, je regrettai d'avoir proposé mon assistance : j'étais de corvée

de patates. Et pas n'importe lesquelles, des vitelottes, bio de surcroît, donc non calibrées, mais oblongues, bosselées, et difficiles à éplucher ! Cerise sur le gâteau, Damla, qui venait d'entrer, eut un mouvement d'humeur en voyant les tubercules violets.

« Non ! J'y crois pas ! Pas de la purée avec ces patates. Elles sont dégueu !

– Ça ne change guère des autres, riposta sa mère sur le même ton.

– Les vitelottes étaient les préférées d'Alexandre Dumas », dis-je, placide. Et, devant l'expression hébétée de ma nièce, je me sentis obligée de préciser : « C'est le nom de ces pommes de terre. »

Comme elle continuait de me regarder avec la même expression, j'eus soudain une illumination :

« Alexandre Dumas, l'écrivain.

– Connais pas, rien à battre. Et puis qu'est-ce que tu écris toujours dans ton carnet rouge ? T'es de la CIA ? C'est ça, tu nous espionnes ! »

Je me sentis devenir cramoisie et m'empressai de ranger mon calepin.

« Ce sont des notes personnelles...

– De la CIA ! Genre ! se moqua Ali. Tu délires !

– C'est toi qui es en plein *flagrant délire* !

– Apprends à causer d'abord ! lança son frère.

– Vous me cassez les couilles !

– Tu n'en as pas », murmurai-je.

Vlan ! La porte venait de se refermer avec violence et je n'avais pu m'empêcher de tressaillir. Hors d'elle, Élif se précipita derrière l'adolescente.

« Dis donc, jeune fille ! »

Je souris intérieurement en me disant que ma sœur venait de sortir de ses gonds.

Dans le filet restaient cinq ou six pommes de terre. La barbe ! Un regard à la ronde. Ni vu ni connu. Elles atterrirent dans la poubelle, soigneusement couvertes des pelures

de celles que j'avais peiné à éplucher. Dans l'autre pièce, ma sœur hurlait maintenant sur ma nièce. « Et puis c'est quoi, ces notes en français ? » J'avais aperçu la copie de Damla, une rédaction sur les métiers susceptibles d'attirer les adolescents. J'étais restée quelque peu perplexe devant son introduction : « Comme le dit Chéspire, toubib or not toubib. Mais les ados d'aujourd'hui n'ont plus envie de devenir médecins. *Spontément* je dirais qu'ils préfèrent être rappeurs... »

Élif continuait de vociférer.

« Tu as eu 7 ? C'est quoi la fourchette ?

– Quelle fourchette ?

Pourquoi tu me parles de fourchette ? T'es chelou ! »

# La Lessive et autres histoires de femmes migrantes

par Yudit Kiss

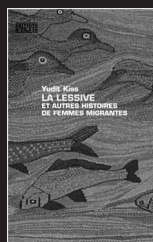
## LE LIVRE

*La Lessive et autres histoires de femmes migrantes* rassemble plusieurs récits recueillis auprès de femmes venues d'ailleurs.

Ce sont des parcours marqués par le mouvement ; des

migrations tantôt volontaires, tantôt forcées par les guerres, les persécutions ou la misère.

Leurs histoires racontent la quête d'une vie meilleure, d'identité, d'amour, de liberté, de solidarité et de justice.



Parution avril 2017  
160 pages - 16 euros  
ISBN : 978-28-29005-47-3

Les éditions d'En Bas sont diffusées par CEDIF et distribuées par Pollen.

## L'AUTEUR

Yudit Kiss est née en 1956 en Hongrie et vit à Genève. Économiste indépendante, elle étudie les transformations économiques et sociales des pays de l'Europe centrale, en particulier dans l'industrie de l'armement. *La Lessive et autres histoires de femmes migrantes* est son premier livre écrit en français.

## LA MAISON D'ÉDITION

Créées en 1976 par Michel Glardon et avec 490 titres au catalogue, les éditions d'En Bas se sont imposées comme une maison au profil affirmé, aspirant à donner la parole aux « exclu-e-s » de tous bords et à porter de nouveaux regards sur la vie politique et sociale contemporaine.

## CONTACT

Jean Richard  
Rue des Côtes-de-Montbenon 30  
1003 Lausanne - Suisse  
contact@enbas.ch

« Madame la solitude » est une nouvelle du recueil.

Madame La Solitude se réveilla tôt le matin, comme toujours. Elle alla aux toilettes, aspergea d'eau son visage, puis retourna dans la chambre. Elle ouvrit les stores et le soleil inonda la pièce. C'était un beau jour de fin d'automne. Elle fit sa toilette, prit un petit café avec une tartine de beurre en écoutant les nouvelles de neuf heures. Elle rangea la chambre, s'affaira encore dans l'appartement, puis s'habilla et sortit. Elle appela l'ascenseur, mais revint sur ses pas pour vérifier si elle avait bien fermé la porte. Devant l'immeuble, le concierge était en train de rentrer les bennes à ordures vides.

– Bonjour, madame, salua-t-il.

– Bonjour, dit-elle. Il fait très beau aujourd'hui.

– Beau jour pour quitter ce bas monde, répondit le concierge.

Il dégageait une odeur d'ail et d'eau-de-vie, comme d'habitude, et, comme d'habitude, Madame La Solitude se demanda s'il était ivre ou s'il philosophait. C'était la première question du jour, donc elle ne trouverait pas de réponse, mais ça n'avait pas d'importance ; le concierge faisait son travail impeccablement et bien qu'il eût un sale caractère, ils s'étaient habitués l'un à l'autre après tant de décennies.

Madame La Solitude fit son petit tour habituel.

Elle commençait par aller à la Migros acheter quelque chose pour le dîner, puis elle s'asseyait à la cafétéria et prenait un renversé, seule ou en compagnie d'une de ses connaissances, en discutant des nouvelles du quartier. Puis, elle faisait un petit tour au bord du lac, enfin elle rentrait. Une fois par

semaine, elle allait à la Poste. Elle n'avait qu'un lointain cousin à qui elle écrivait tous les mois ; les autres fois, elle expédiait des lettres à des personnes imaginaires et à des adresses inventées, mais toujours avec des rues et des codes postaux réels. Ensuite, elle attendait avec plaisir que la Poste lui renvoie ses missives. C'était un des petits jeux que Madame La Solitude se permettait ; elle adorait recevoir des lettres.

Madame La Solitude sursautait chaque fois que le téléphone sonnait. Le téléphone sonnait très rarement dans l'appartement de Madame La Solitude et la sonnerie l'effrayait toujours. Néanmoins, c'étaient des occasions qui lui permettaient de discuter longuement avec des personnes qui voulaient lui vendre des œufs, une assurance de voyage, des appareils électroniques ou des vacances exotiques. Après avoir promis de considérer leurs offres particulièrement avantageuses, elle raccrochait le combiné avec un brin de honte, mais satisfaite.

\*

Quand elle était petite, Madame La Solitude était l'unique enfant à l'école dont le nom était difficile à prononcer et les enfants en rigolaient beaucoup. Au bout de quelques mois ce n'était plus drôle et on commença à lui adresser la parole, mais entre-temps elle était devenue farouche.

Quand elle était petite, Madame La Solitude pensait qu'elle était moche et grosse et que personne ne la trouvait belle, alors elle s'éloignait

des autres, se faisait moche et grosse et passait son temps à en vouloir aux autres.

Quand elle était petite, Madame La Solitude avait toujours peur ; peur des autres, peur des grands, peur des lieux obscurs, peur de la solitude. Elle restait souvent seule dans la cour de récréation. Elle était toujours assise au dernier rang, elle était toujours la dernière à être appelée, et petit à petit, la distance entre elle et le monde était devenue énorme.

Quand elle finit ses études, Madame La Solitude trouva vite un emploi. Elle travaillait très bien, ses chefs étaient contents d'elle et ses collègues l'appréciaient. Après le travail, pour prolonger ses heures passées en compagnie, elle faisait des courses chaque jour, et quand elle rentrait chez elle, elle mettait la radio tout de suite, pour ne pas entendre le silence. Plus tard, après le repas du soir, elle allumait la télévision ; c'est comme ça qu'elle était toujours bien informée des choses du monde, bien que personne ne demandât son avis.

Le matin, quand Madame La Solitude se rendait au travail, elle regardait de la fenêtre du bus les femmes assises derrière leur volant. Elles se maquillaient, elles écoutaient la radio, elles tapotaient sur leur portable ou discutaient avec le petit micro accroché à leur tête ; elles étaient toujours pressées.

– Et si on arrêtait le trafic ? songeait Madame La Solitude. Si on arrêtait le temps, juste un petit peu, pour qu'elles puissent sortir de leurs voitures et se regarder ? Raconter ce qui se passe dans leur tête, ce qu'elles ont pris pour le petit-déjeuner, quelle affaire urgente les préoccupe tant ?

Madame La Solitude regardait les autres femmes derrière leur volant et souhaitait que le temps s'arrêtât un petit peu. Mais le temps ne s'arrêtait pas.

Madame La Solitude avait un travail très intéressant dans une organisation internationale. Elle voyageait beaucoup, elle participait à des projets importants et elle fréquentait beaucoup de monde. Le jour où elle prit sa retraite, soudain elle se retrouva seule, étrangère dans une ville étrangère. Elle fit un voyage dans sa ville natale, mais elle ne la reconnaissait plus tant les années l'avaient transformée. Elle se hâta de revenir à Genève et continua à vivre sa vie d'étrangère dans une ville étrangère.

Madame La Solitude travaillait tout le temps. Elle jonglait avec le travail, le ménage et la famille ; elle nettoyait, cuisinait et faisait la lessive ; elle courait tout le temps, avec mille choses à moitié finies, parce qu'une femme a rarement le temps de finir quoi que ce soit. Il fallait toujours travailler plus et son chef lui disait souvent « Mais oui, le temps c'est de l'argent ». Le jour où Madame La Solitude arrêta de courir, elle regarda autour d'elle : la maison vide, la famille dispersée, les amis oubliés, une vie à moitié faite. Elle regarda autour d'elle et se dit « Mais non, c'est terriblement faux. Le temps ce n'est pas de l'argent ».

Madame La Solitude se maria avec son premier amour, avec son dernier amour, avec un petit amour entre deux grandes amours, avec désamour, avec la pénurie d'amour. Le cœur de Madame La Solitude était un port où reposaient les épaves de ses amours.

Madame La Solitude se maria sans amour, parce qu'elle avait conclu que l'amour dont elle rêvait n'existait que dans les livres. Et elle décida de ne pas gâcher sa vie en l'espérant.

Madame La Solitude ne se maria jamais, même si elle était belle, intelligente et sensuelle, parce que les hommes ont souvent peur des femmes

belles, intelligentes et sensuelles, sauf si, au contraire, c'est ce qu'ils cherchent. Mais cela est rare.

Les enfants de Madame La Solitude grandirent très vite, bientôt ils eurent des enfants et Madame La Solitude s'occupa d'eux comme de ses propres enfants, seulement avec un peu plus d'indulgence. Elle nettoyait, cuisinait, faisait la lessive et quand elle tomba malade et ne put plus sortir de chez elle, ses enfants étaient toujours trop occupés pour lui rendre visite. Mais les petits-enfants venaient de temps en temps.

Le fils de Madame La Solitude lui rendait visite chaque mardi soir. Ils mangeaient ensemble, et le fils racontait les nouvelles de son travail et de sa famille, puis il partait, sans poser de questions. Et Madame La Solitude commençait à attendre le mardi suivant.

Madame La Solitude n'avait pas d'enfants; jamais son corps ne s'était ouvert pour recevoir un autre être humain, ni pour mettre au monde un nouvel être humain; les portes de son corps étaient restées scellées. Jamais personne ne touchait le corps de Madame La Solitude, sauf le docteur quand c'était absolument inévitable. Personne ne savait que le jeune corps de Madame La Solitude était comme un autel d'albâtre, que sa peau était blanche et soyeuse; que c'était un doux secret espérant qu'on le découvre. La peau de Madame La Solitude resta longtemps soyeuse, mais petit à petit elle perdit sa blancheur et devint jaune comme le parchemin sur lequel on avait écrit les actes miraculeux des pharaons. Mais rien n'était écrit sur la peau de Madame La Solitude, sauf le long sonnet invisible de la solitude.

Quand son mari la laissa pour une autre femme, de vingt ans plus jeune qu'elle; quand son mari accepta enfin la séparation à l'amiable; quand elle comprit

que son amant ne quitterait jamais sa famille pour venir vivre avec elle; quand elle se lassa de sa folle course aux amours déchirantes; quand elle se rendit compte que son amoureux ne reviendrait plus de son voyage, Madame La Solitude fit la connaissance de la solitude. Elle apprit le silence de l'appartement quand on rentre seule, les repas devant la télé et la froideur des draps. Elle apprit que dans une maison solitaire chaque crépuscule a le goût de la mort.

# Vapeur girl

par Igor Quézel-Perron

## LE LIVRE

Arpée sirote un jus de baisérias, au goût de fleur. Par la fenêtre de la Mal-Fermée, elle écoute une vieille femme qui lui parle tous les jours de Tam-Tam, son chat-luciole, qui devient fluorescent la nuit. Tout le monde sursaute quand l'explosion retentit. Une fumée noire s'élève au-dessus du Qasr.



←

Parution janvier 2018  
248 pages - 17,50 euros  
ISBN : 978-23-71140-60-8

Les éditions Envolume sont diffusées  
par CEDIF et distribuées par Pollen.

## L'AUTEUR

Descendant de Russes blancs, Igor Quézel-Perron est chasseur de têtes et chasseur de mots. Ses métiers l'ont conduit à parler automobile au Kazakhstan, ingénierie au Brésil, ou recrutement au Mexique. Pour réconcilier tout cela, mettre du sel et un désordre un peu gamin dans la vie, il écrit.

## LA MAISON D'ÉDITION

Née en 2014, Envolume publie des auteurs pour des lecteurs. La magie du livre réside peut-être dans l'opposition entre l'objet, symbole d'un pouvoir culturel, et son contenu, source de désordre dans le rapport personnel qu'on entretient avec le monde.

## CONTACT

François Sirot  
101 rue du Cherche-Midi  
75006 Paris  
[francois.sirot@editionenvolume.com](mailto:francois.sirot@editionenvolume.com)

**Ogir se presse de rejoindre sa place au Conseil des Âges, où sont traitées les affaires courantes du royaume d'Anchise.**

Ogir se hâte pour assister au Conseil des Âges. À vingt-cinq ans, après avoir terminé le Cycle de l'Esprit, il en est le cadet. Certains critiquent sa crédulité. D'autres vantent la candeur de son jugement. Il ne veut pas manquer le procès d'Arkasim, le valet du Qasr.

Le conseil a lieu dans le Théâtre des Veuves, construit après la dernière guerre avec le royaume de Xy.

Les débats ont commencé.

Les rues sont désertes. Il bouscule un passant qui regarde la retransmission dans son hologramme personnel. Le pauvre tape dans ses mains et se plaint d'une image de mauvaise qualité.

Dans le lavoir de la place des Vents Immobiles, Arpée lave ses yeux en préparation d'une longue nuit. La Mal-Fermée n'a pas encore ouvert ses portes. Ogir repense à Paritas, son vieux professeur de virgule, qu'il avait vu s'engouffrer dans l'établissement, caché sous une immense coiffure cache-poux. Depuis, il le hait. Cet homme qui a réussi à transformer la ponctuation en rhétorique, qu'il admirait, l'imaginer toucher la peau d'Arpée... Il ne peut pas. Cette idée lui donne envie de vomir.

À un angle de rue, il tombe sur Nisus, le peintre des morts. Le vieil homme accroche des prières à un squelette de moine en marmonnant. La scène passe probablement en direct sur Religio 2. Nisus est devenu une vraie star de la télé-réalité spirituelle.

Au milieu de la Place Majuscule, immense agora en marbre blanc,

un hémicycle de métal rouge rappelle les glaives arrachés à l'ennemi, et ceinture une scène amovible. Ogir accède aux gradins, et s'assied au dernier rang, place vingt-cinq.

Ils sont soixante-quinze Legatus, âgés de vingt-cinq à quatre-vingt-dix-neuf ans. Chaque année, le plus vieux est remplacé, et un nouveau nommé par tirage au sort. Système simple de l'unique chambre des représentants de la sociocratie d'Anchise.

Les nonagénaires sont au premier rang, ce qui leur permet de mieux entendre. Des ânes se promènent ou sommeillent çà et là. Ogir arrive juste à temps. Le RoiDe, de son trône en peau de tigrine situé au milieu de la scène, dirige les débats. Il pose par moments la main sur sa bedaine. À sa droite, le Fou Sacré. À sa gauche, le Gardien des Ânes et le Grand-Bêlant. Cinquante, le Président de séance, prend un air derrière son perchoir au bas duquel somnole Baguitas.

La Reine E176 leur fait face, fière. Elle est splendide dans sa robe en popeline, enrichie d'une traîne en plumes de paon dont les yeux dessinent un demi-cercle. Sur sa tête, la fameuse tiare des siècles, aux mille diamants majuscules des mines de Bétel, étincelle. Les boucles de ses cheveux mi-blonds mi-cendre couvrent ses épaules. Deux pages en tunique rouge et fuseau de velours noir se tiennent tout raides à ses côtés. La boucle argentée de leurs souliers resplendit. Ogir époussette par réflexe les siens, ce qui fait sourire Vingt-Six.



– Ma Reine, je vous trouve bien maigre serment. J'avais confiance en moi, donc en vous.

– Quelle résolution n'est bâtie sur un monceau de doutes ?

Le RoiDe se renfrogne. Le Fou prend un air intelligent dans un moment d'égarément. Baguitas bâille. Le Gardien des Ânes, attendri, va lui gratter l'oreille.

– Vous avez fauté. La veille du jour où l'on fait l'amour, cela fait désordre dans le peuple.

– Ah, c'est donc cela votre prétexte ? Une affaire de calendrier. Moi qui pensais que votre cœur était touché.

Le jour où l'on fait l'amour est sacré à Anchise. Après un mois d'abstinence obligatoire, c'est un jour solennel, dédié à la jouissance. Au huitième jour, les amants se lavent en public sur la place des Vents Immobiles, près de la Mal-Fermée, en signe de purification.

Murmures dans le conseil. Sonnerie d'un bracelet, un morceau de Xatos très tendance sort Ogir de sa rêverie. Le rang des trentenaires se met à danser. Cinquante, Président de séance, appuie sur une corne de brume d'où sort une fumée bleutée. On entend des « oohh » dans l'assemblée. Baguitas lève la tête.

– J'étais pressée. Avec vous l'attente est longue... Murmures dans le public. Puis, levant les yeux :

– Il sent très fort ce drapeau.

La Reine E176 regarde d'un air dégoûté l'immense drapeau frappé des armoiries d'Anchise, une tête de mouton coupée en deux.

– Nous le laverons le jour des morses.

– Vous allez le décapiter.

– Non, il sera dévoré.

Des « ahhhh ». Ogir se raidit.

Il reçoit un coup de coude de Vingt-Six.

– Toi aussi c'est ta première dévoration ? Ogir acquiesce sans prononcer un mot.

Une femme longiligne avec un grand chignon attend le signal du RoiDe. À son troisième coup de menton, suivi d'une détonation, l'accusé, les mains liées dans le dos, sort du tunnel des condamnés. Comme l'enseignent les livres d'histoire, c'est de ce tunnel qu'est sorti Varkish, le Roi de Xy, dont l'écartèlement mit fin à la Guerre des Veuves. Deux mastards escortent le pauvre Arkasim. Il monte par un escalier en bois situé à gauche de la scène, celui de droite étant réservé aux souverains et aux Ânes de la Cour. Au moment où il se place à côté de la Reine, Quark lui saute dessus et lui taillade le visage. Le RoiDe appelle son matou.

– Quark, allons, ce n'est pas toi qui vas dévorer l'accusé enfin ! Le Fou rit et lance des confettis en l'air. Quark s'installe sur les genoux de son maître en narguant Baguitas.

Le RoiDe s'adresse à Arkasim.

– Alors mon cher ami, on se laisse séduire par la Reine la veille d'un jour sacré ? On ne sait pas se retenir ? Vous savez quelle est notre loi pourtant ! Faire l'amour la veille du jour où l'on fait l'amour dans le Royaume ! Avec la Reine en plus !

Ogir pense au dernier de ces jours. Il aurait tant aimé le passer avec Arpée...

Arkasim cherche le regard de la Reine, impassible.

– Voilà quelqu'un de bien muet... Ma chère Reine, qu'avez-vous donc fait avec sa langue ?

Rires dans l'assemblée.

Une ânesse que cela dérange braie.

– Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

L'échanson regarde à nouveau la Reine. Elle reste immobile,

glaciale. Bizarrement, ses cheveux semblent blanchir. L'accusé regarde ses pieds nus. Le Fou s'approche et colle ostensiblement son oreille à la bouche du condamné.

– Bon, je répète ma question. Sa Majesté peut encore vous gracier si vous lui donnez une raison suffisante.

Arkasim s'apprête à dire quelque chose et regarde une dernière fois la Reine.

– Je n'ai rien à dire. Je ne suis qu'un valet. Un domestique ne séduit pas sa souveraine. Il lui obéit.

Le peuple attend un mot, un geste de la part de la Reine. Il est prêt à l'aimer éperdument si elle dit quelque chose. Si elle montre un peu de pitié.

Le RoiDe hausse les sourcils.

– Vous connaissez les conséquences de votre acte ? Je devrais vous condamner tous les deux, mais j'ai encore un peu de faible pour la Reine.

Le Fou passe derrière la Reine et dessine la courbe de ses fesses avec ses mains.

– Mais enfin, votre RoiDe vous le demande à tous deux une dernière fois, êtes-vous conscients des terribles conséquences ?

– Oui, dit la Reine.

– Et vous ? demande le RoiDe à Arkasim, que dites-vous ?

Arkasim reste muet et cherche une trace de honte sur le visage de la Reine. Ce visage qu'il a couvert de baisers. Dans l'assemblée, il aperçoit le visage en larmes de Mytia, sa fiancée. Il a répandu le mal autour de lui. Il doit mourir.

– Ce n'est pas un étalon, c'est une mule ! Rires dans l'assemblée.

– Amenez la bête.

Le Gardien des Ânes éloigne le troupeau sacré. Quarante-Neuf avait raconté à Ogir une des dernières dévotions, lors de l'affaire des parfums empoisonnés, et le récit l'a parfois réveillé la nuit.

Un rugissement et des bruits sourds retentissent. Dans une plainte de métal, la lourde grille protégeant l'entrée du tunnel est hissée. De la bête, on aperçoit deux yeux jaunes. Puis émerge la tête du Lion Noir. Il fait le double de la taille commune. Deux crocs déforment les babines de sa mâchoire supérieure. La bête est suivie par Nhifé, jeune vierge nue, qui le commande d'une baguette d'amandier. Dans ses yeux, le halo de la vénération que le peuple voue à cette demi-déesse. Le Lion se tourne vers elle en rugissant. Ogir se recroqueville derrière Trente-Trois. La jeune vierge sourit, lève sa baguette, et conduit le Lion Noir redevenu docile jusqu'à l'escalier. Le Lion le gravit lentement. Tout le monde se tait. Arrivé sur la scène, il se tourne vers l'hémicycle en rugissant. Arkasim tombe à genoux, et éclate en sanglots. La bête salive devant un tel repas. Nhifé, debout face au Conseil, prononce les paroles fauves. Elle brandit sa baguette. Le Lion Noir tend ses muscles pour se saisir de la proie. Au moment où il bondit, une lumière intense jaillit d'un des rangs de l'assemblée, et l'aveugle dans son mouvement. Le Lion Noir saute par-dessus le valet, et saisit la tête du RoiDe qui craque sous ses dents.

Un tirage au sort devra désigner le prochain RoiDe.

# La Théo des fleuves

par Jean Marc Turine

## LE LIVRE

**Théodora est une enfant du fleuve. Née Rom, elle a voyagé au gré des vents. Traversant le temps, elle a vécu plusieurs vies. Née à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, elle le traverse tout entier. Temps de guerres, de communisme, d'oppressions répétées, l'histoire des Roms se révèle au fil du roman et se confond avec celle du siècle.**



←

Parution mai 2017  
224 pages - 18 euros  
ISBN : 978-23-59840-76-6

Les éditions Esperluète sont diffusées et distribuées par Les Belles Lettres.

## L'AUTEUR

Jean Marc Turine vit et travaille à Bruxelles. Depuis 1978, il réalise des films, des fictions et des documentaires radio, notamment avec Marguerite Duras et Jean Mascolo. *La Théo des fleuves* est son troisième titre chez Esperluète, après *Foudrol* (2005) et *Liên de Mê Linh* (2014) qui dénonce les souffrances actuelles des victimes de la dioxine au Viêt Nam.

## LA MAISON D'ÉDITION

Esperluète est une maison d'édition placée sous le signe typographique de la rencontre. Depuis plus de vingt ans, ce ð est un lien, entre écrivains et plasticiens, entre le livre et son lecteur. Les collections « Littéraires » font la part belle à l'écriture et à la fiction, alors que les collections « Imagées » donnent carte blanche à des artistes qui sortent des sentiers battus.

## CONTACT

Anne Leloup  
9 rue de Noville  
5310 Noville-sur-Mehaigne - Belgique  
esperluete.editions@skynet.be

L'extrait constitue le début du roman.

Les cieus sont nus et vides de toute éternité nus et vides.

Tel un fleuve traçant et effaçant ce qu'il écrit dans un même écoulement, les mots affleurent et s'évanouissent dans l'âme de la vieille Théodora.

Les a-t-elle entendus ou lus, les a-t-elle inventés ? Peut-elle encore s'en souvenir ? Les années ont consumé sa mémoire devenue particules de poussière. Comme ses yeux, ouverts sur leurs ténèbres secrètes. À l'approche de la mort, la phrase, prière inversée, tressaille à la source tarie de son ventre. Aujourd'hui, elle met fin aux humiliations et aux rires. Elle suspend les larmes. Le feu de son corps s'éteint sans brusquerie, dans le calme étale d'une sagesse sans illusion.

La lumière, comme un monde à son commencement, se dissout dans des larmes de plaisir. La chaleur trouble les couloirs des disciplines et des morales apprises. L'été s'alanguit, paresse et assèche les contours marécageux des fleuves. L'attente s'incruste dans les désirs, creuse la jouissance du déplacement. La lumière, bannière de soie sans poids, se pose sur les corps « La lumière ne sait pas ce qu'elle fait, soupire la vieille Théodora, elle a la fantaisie de l'enfance, l'innocence de la musique, la fulgurance de l'amour, et elle garde la mémoire des crimes inavoués, inavouables, perpétrés au nom de doctrines scélérates, d'intérêts partisans ou d'idéologies hégémonistes. »

Nus et vides, demeurent les cieus dans l'éternité.

Dans le dédale embroussaillé de l'oubli d'un temps toujours en avenir,

la vieille Théodora cherche.

Elle transforme la portée des mots « Les cieus sont des nids et des vues ». À ses côtés, un jeune homme s'empare d'un violon posé sur la table. Il suspend son geste. Il regarde la grand-mère assise dans un fauteuil de fabrication récente emprunté à une voisine. Un fauteuil en plastique blanc rembourré par une mousse sans consistance. La vieille dame s'en accommode. « Puisque je suis ici, tout me convient. Je l'ai voulu. » Un collier en or, un autre fait de perles de corail, une chaîne en argent, à laquelle sont accrochées des pièces de monnaie, ondulent sur sa poitrine au rythme de sa respiration. Elle porte un chemisier rouge groseille et une jupe noire.

Des bagues ornent ses doigts émaciés. Des bracelets en argent ceignent ses poignets à la peau fripée. Les mains posées sur les genoux, la vieille dame ne bouge pas. Elle demande l'heure.

– Il est temps de bouger, de partir. – Pour aller où ? Elle hausse les épaules. Une main sans contrôle froisse le tissu de sa jupe à hauteur des genoux. Elle réfléchit à la demande. Elle se trouble comme prise au piège de sa propre indécision « Ailleurs. Quelque part. Sortir de l'existence pour rencontrer la vie. »

Le jeune garçon ne répond rien. Il ne comprend pas toujours ce que dit la vieille dame. Le jour décline. Bientôt approchera l'heure de la promener dans sa chaise roulante, au long des rues d'un quartier miséreux. Un parcours toujours identique et limité à cause de déchirures dans le bitume et des pavés descellés dans les ruelles recouvertes de terre, de sable, de

cendres et de débris de verre.  
Les secousses lui font mal aux hanches.  
Durant ses promenades, la  
vieille Théodora écoute les enfants,  
les oiseaux. Surtout les oiseaux  
aux messages d'une magistrale liberté.  
Elle caresse les chiens. Se laisse  
embrasser par des femmes.  
Elle répond aux hommes qui la  
saluent. Elle est revenue dans  
sa région natale, chez les siens, dans  
les faubourgs pauvres d'une ville  
portuaire sur les rives du Danube.  
Pour y mourir. Seuls de rares et  
lointains neveux et nièces, eux-mêmes  
âgés, se souvenaient encore  
vaguement de cette vieille femme  
lorsqu'ils l'ont vue descendre  
de l'autocar avec ses bagages.  
Elle a quitté la ville adoptée depuis  
plus de quarante ans. Elle savait  
la pauvreté qui frappe dans les  
nouveaux ghettos, elle savait les  
maladies, l'absence de travail.  
On lui avait expliqué le rejet racial  
persistant, comme celui dont  
elle avait souffert dans sa jeunesse.  
La vieille Théodora souhaitait  
retrouver les atmosphères de son  
enfance et rejoindre Aladin. Seule,  
elle ne pouvait pas faire le voyage, se  
lancer dans une telle aventure.  
À son âge. Elle contourna la difficulté  
en proposant au jeune Tibor de  
lui servir de guide. Elle avait emporté  
avec elle une valise en cuir usé  
contenant quelques vêtements, des  
bijoux, des objets de toilette,  
un cahier d'écolier écorné aux pages  
jaunies par le temps et un livre  
dont elle n'avait pas voulu se séparer,  
malgré son incapacité à le lire.  
Un livre défraîchi à la couverture en  
cuir brun orné de fils dorés. Quand  
on lui demande son âge, elle lève un  
bras en secouant ses bracelets  
« Mille ans, sans doute. Et des  
millions de corps de femmes  
ont traversé mon corps. Quelle  
importance ? » Personne ne  
comprend pourquoi elle est revenue  
pour partager une pauvreté générale,

un chômage qui gangrène toutes les  
familles comme une épidémie. Et le  
mépris, sinon la haine. Lorsqu'une  
femme lui a déclaré en romani,

– Tu ne vois pas ce qui nous  
entoure, et c'est mieux pour toi, mais  
ici, nous vivons dans le trou du cul  
du monde. Un seul point d'eau pour  
trois cents personnes et l'électricité  
est le plus souvent coupée. À trente-  
cinq ans, nos hommes sont déjà  
des vieux, ils sont malades et nous  
n'avons pas l'argent nécessaire pour  
acheter les médicaments. Il n'y a  
rien qui vaille la peine. Les fleurs, les  
légumes ont cessé de pousser, la terre  
elle-même a cessé de croire au soleil  
et les pluies n'apportent que détresse.

– Parce que vous êtes restés  
à croire en nos légendes, parce  
que vous vivez dans le fatalisme  
du subissement et parce que vous  
n'avez pas regardé le fleuve dans sa  
puissance, dans sa détermination  
et dans son exubérance de  
saltimbanque. Vous avez cru, et  
vous le croyez encore, qu'en  
restant entre vous, vous préservez  
notre culture. Vous avez peur des  
rencontres, des brassages. Nos  
légendes, nos contes, crois-moi, je  
les ai connus aussi bien que toi,  
ta mère et ta grand-mère, s'est  
emportée la vieille Théodora.

La femme n'a pas écouté,  
elle a continué sa plainte.

– Tout le monde applaudit  
à la liberté retrouvée après la chute  
du communisme, mais nous, nous  
le regrettons. Aujourd'hui, nous  
vivons de nouveau comme avant la  
Seconde Guerre mondiale. Et  
certains des nôtres se sont enrichis  
au-delà de tout entendement.  
Ils se construisent des palais à côté de  
nos taudis. Ils placent leur or  
dans le béton et probablement dans  
des magouilles et des trafics divers.  
Et la solidarité, rien. Ils renient  
leurs origines. Ils me dégoûtent.  
Mais toi ! Revenir ! Vraiment,  
qu'est-ce qui t'a pris de revenir ?

– Pour y laisser le  
mien, de cul.

La lumière chaude pèse,  
fardeau de plumes, sur les genoux de  
la vieille dame, sur ses mains.  
Sur ses épaules. Dans l'attente de  
son souffle dernier, la vieille  
Théodora dit encore « La lumière  
ressemble à l'accordéon. L'accordéon  
mort de n'être plus pris dans les  
bras, comme mon corps s'en va  
mourir. L'accordéon meurt et ce  
n'est rien. Une arme peut détruire  
un accordéon, mais aucune arme,  
aucune flamme ne peuvent faire taire  
le dévoilement de la musique,  
sa palpitation. Quand tout sera  
fini, naîtra pour elle seule  
une musique nouvelle, elle s'éveillera  
sans témoins, en un monologue  
de pure sonorité dans l'infini  
sans vie. » Le visage aux rides comme  
des sillons se ferme, devient momie.  
Le masque parle avec une extrême  
lenteur et sur le ton de la confiance  
« Ce que j'ai vécu ne se reproduira  
pas, ce que j'ai vécu a disparu  
dans les forêts de mon enfance.  
J'ai vécu une ignorance de moi  
en quittant la forêt, en poursuivant  
les fleuves. Je suis de tous  
les continents, de tous les océans,  
de tous les fleuves. Ce que j'ai vécu  
tout le monde l'a vécu,  
le vit et le vivra. Rien de nouveau  
sous les étoiles qui illuminent  
le ciel et donnent une direction  
aux hommes aventureux,  
sur les mers comme sur le sable  
et la caillasse des déserts ou au cœur  
des montagnes. Ce qui est, ce qui  
a été et ce qui sera n'est qu'un instant  
dans le temps sans temps du silence.  
Les dieux sont crus et vains. »

À ses côtés, assis sur une chaise  
verte à la peinture écaillée, accoudé  
à une table recouverte d'une nappe  
en toile cirée aux couleurs écarlates,  
le jeune homme se tait. Il porte une  
chemise légère bleu outremer, un  
pantalon beige en coton léger. Aux

pieds, des sandales de cuir noir.  
Quand elle en parle, elle dit « Ah !  
Celui-là ! » Elle a tout dit.  
Tellement d'enfants peuplent  
sa vie qu'elle en confond les  
prénoms. Celui-ci s'appelle Tibor.

# Des fleurs dans le vent

par Sonia Ristić

## LE LIVRE

*Des fleurs dans le vent* est une fresque sur l'amitié. En mai 1981, dans un immeuble du boulevard Barbès, Summer, Douma et JC, âgés de trois ans, s'enlacent pour la première fois. Inséparables, ils forment bientôt une drôle de créature à trois têtes.



←

Parution février 2018  
224 pages - 18 euros  
ISBN : 978-23-69560-62-3

Les éditions Intervalles sont diffusées par CEDIF et distribuées par Les Belles Lettres.

## L'AUTEUR

Née en 1972 à Belgrade, Sonia Ristić a grandi entre l'ex-Yougoslavie et l'Afrique, et vit à Paris depuis 1991. Après des études de lettres et de théâtre, elle a travaillé comme comédienne, assistante à la mise en scène et avec plusieurs ONG. Dans les années 2000, elle a fait partie du collectif du Théâtre de Verre et a créé sa compagnie, *Seulement pour les fous*.

## LA MAISON D'ÉDITION

Maison d'édition indépendante, Intervalles se joue des frontières génériques et des frontières en général. Périple géographique, cheminement intérieur ou peinture de notre temps, chaque ouvrage est avant tout une invitation à remettre en cause ses frontières intérieures par une relation de voyage ou par une vision du monde décentrée.

## CONTACT

Armand de Saint-Sauveur  
2 rue Bleue  
75009 Paris  
stsauveur@editionsintervalles.com

**Summer, JC et Alain-Amadou sont trois gamins inséparables qui vont grandir à l'ombre des rues de la Goutte d'Or dans les années 1980.**

Puisqu'il s'agit d'un roman, on dira que notre histoire commence avec cette image-là, la place de la Bastille, cet écran bleu blanc rouge, ce 10 mai 1981, le crâne dégarni de Tonton, ses 51,7 % – l'Histoire en marche – avec le silence qui précède, les klaxons qui suivent. Mais dans la vraie vie avec ses vrais souvenirs, les trois gamins de trois ans attifés de prénoms peut-être pas ridicules, mais en tout cas difficiles à porter, qui à ce moment-là jouaient ou se battaient dans le couloir, lorsqu'ils se rappelleront leur premier souvenir commun, ils ne se souviendront pas vraiment de ces images, ni de ces sons, ou alors seulement de la petite rumba congolaise oubliée dans la cuisine.

C'est l'odeur, bien sûr, qui ouvrira la boîte à mémoire commune, pas le son, pas l'image. L'odeur de la clope d'abord, on fumait encore à cette époque-là, on fumait beaucoup, surtout attroupés devant la télé en attendant les résultats du deuxième tour de l'élection présidentielle. L'odeur de la clope donc, tabac blond et tabac brun, mêlée à celle du poulet yassa, à celle du bœuf bourguignon, à celle de morue salée dessalée.

Le premier souvenir commun des trois gamins est cette odeur, ce drôle, écœurant et tout aussi émouvant mélange d'odeurs de tant de cages d'escalier de tant d'immeubles de la région parisienne, et pour que ce soit encore plus poétiquement odorant, ajoutons-y un peu de Javel, et sans doute des épices de couscous provenant d'un autre étage, et un soupçon âcre de pisse, et des effluves de chou aigre

s'échappant du grand tonneau qui, hiver comme été, trônait devant la porte de M. Raketic au deuxième étage.

Puisqu'on est dans un roman, disons que leur histoire commune commence par le bruit et l'odeur. Et dire qu'ils ont trois ans à ce moment-là, c'est dire qu'ils sont trop petits pour en avoir quelque chose à faire de l'Histoire en marche, mais suffisamment grands pour tisser par la suite, à partir de ce soir-là précisément, leur premier souvenir commun. Qu'ils soient tous trois dotés de prénoms farfelus, leur malédiction de cour de récré partagée, n'est rien d'autre que le fruit du hasard.

Le hasard, rien de plus, même si pendant les années qui suivront, eux trois parleront de destin, pour expliquer leur rencontre et leur lien, malgré tout ce qui devait dès le départ les séparer et qui n'a fait que les lier plus étroitement ensemble.

Le hasard des loyers abordables dans ce petit immeuble qui commençait déjà à se déginguer mais qui gardait encore quelques vestiges de ses anciens fastes haussmanniens, au croisement de la rue Myrha et du boulevard Barbès. Le hasard du loyer 1948 des Gueye et de leur grand salon, où ce soir-là on avait préparé du poulet yassa, et où Véronique avait apporté son infect bœuf bourguignon sans bœuf, et où la mère Da Silva y est allée de sa morue, et où le père Gueye n'avait aucune envie d'aller attendre les résultats à la Bastille ; alors on s'était réuni là, pas vraiment en amis mais plutôt en bons voisins, et les trois plus petits, on les avait



laissés jouer dans le couloir.

Jouer, c'est une façon de parler, car ils se battaient ces trois-là, les dents de l'un profondément plantées dans le mollet de l'autre, des mains agrippant fermement des touffes de cheveux, des ongles laissant des sillons rougeâtres sur des joues. Ces trois-là, dès ce premier souvenir commun, formaient déjà une drôle de créature à trois têtes, six bras et six jambes, mêlés emmêlés.

\*

Faut expliquer cette histoire de prénoms. « Mourir et donner des noms, on ne fait sans doute rien de plus *sincère*, pendant tout le temps où on vit<sup>1</sup>. » Oui, peut-être, sauf qu'il faudrait y penser un peu, au même qu'on affuble d'un prénom pour toute une vie, et qui devra se trimballer et se farcir la maudite étincelle d'originalité parentale.

Commençons par elle, Summer ; même si dans son cas, avec la mère qu'elle a, tout s'explique. Véronique Durand, la mère de Summer donc, est quelque peu restée bloquée – kéblo, comme on dira plus tard – dans les années hippy. Ado, elle avait fui l'ennui petit bourgeois de Limoges pour rejoindre des communautés, militer contre tout, vivre l'amour libre, défendre la condition féminine, porter des ponchos et des sabots, fumer des joints, s'éclater aux acides, bad-triper avec des champignons, vivre la grande époque du Larzac, bannir le soutien-gorge de sa garde-robe, ne pas se raser les jambes ni les aisselles, distribuer des tracts, ne jamais arriver à lire jusqu'au bout le *Petit Livre rouge*, ni *Sur la route* d'ailleurs, ramasser des coquillages sur des plages, en faire des colliers invendables et tout le tintouin, avant de devoir se résoudre à se caser derrière une caisse de supermarché et faire la queue devant

les guichets d'aides sociales pour nourrir les quatre gamines nées de quatre pères différents – mais pareillement inexistantes – qu'avec une certaine suite dans les idées, elle avait prénommées Automne, Hiver, Spring et Summer. Pourquoi était-elle passée du français à l'anglais en cours de route, personne ne sait pour sûr, c'était peut-être parce que le père de Spring se faisait passer pour un Américain – en vrai, il venait de Lorient – mais Summer n'aurait certainement pas été plus gâtée si elle s'était appelée Été.

Son loyer de la rue Myrha n'était pas loi 1948, mais il était dans les moyens de Véronique, deux chambres, une salle à manger, une cuisine et une salle de bains minuscules, des tentures indiennes partout car la mère Durand ne reniait pas sa jeunesse baba cool, et surtout des voisines arabes et africaines qui jetaient un coup d'œil sur les gamines les jours où elle n'arrivait pas à s'arranger question horaires. Ce n'était pas si mal que ça, pensait Véronique sincèrement. Elle se disait même parfois que lorsque les filles seraient un peu plus grandes, elle reprendrait ses études. En revanche, l'amour libre, c'était fini. Avec quatre gamines à la maison et le boulot, elle n'y pensait même pas, elle était crevée.

Personne ne dit que Jean-Charles, c'est ridicule en soi, juste que Jean-Charles Da Silva, ça fait un drôle d'effet, et que s'appeler Jean-Charles à Versailles ou à Rambouillet, ça passe bien mieux que lorsqu'on habite du côté de la Goutte d'Or.

C'est Bernardo, le père, qui en est responsable. Rien que du très banal : les « s » resteront à jamais des « ch », les « o » des « ou », les « r » rouleront, les mains paternelles auront pour toujours l'odeur du ciment et du plâtre, mais cette

génération-là voulait s'intégrer à tout prix, alors quand le premier gamin naît français, Bernardo dit que ce ne sera certainement pas José, sûrement pas Paulo, encore moins Jésus, ce sera Jean-Charles. Aldina, la mère, aurait préféré Jésus, ou alors Paulo comme son père à elle, mais chez les Da Silva, c'est le père qui décide.

Et pour ce qui est d'Alain-Amadou, la faute à la mère. Blanche, la mère des cinq gamins métis. Le père s'en tape un peu d'ailleurs, des enfants métis naissant à la queue leu leu, il se tape du regard des gens, comme de la double culture de sa progéniture exponentielle, tout occupé qu'il est par sa propre culture, ses bouquins, ses brillantes études, sa bourse, sa thèse. Oumar Gueye n'a pas quitté sa brousse – c'est ce qu'on dit de lui, même s'il est né et a grandi à Dakar – pour se prendre la tête avec des questions de descendance, de noms, de fils, d'aïnesse. Il a lu trop de Césaire, trop de Senghor, trop de Fanon, et une fois qu'il a réussi à poser son derrière sur les bancs de la Sorbonne, rien d'autre n'a compté.

Si, un temps, au tout début, elle avait compté, la jolie blonde aux longues jambes qui arrivait en retard en cours, attirait tous les regards, même ceux des profs, mais n'avait d'yeux que pour ce Sénégalais taciturne. Oui, au début elle avait compté, Françoise, c'était même l'amour fou. Au début.

1. Alessandro Baricco, *Cette histoire-là*, Gallimard, 2007.

# Le Cavalier

par Derek Munn

## LE LIVRE

Jean chausse ses bottes de cuir et entame un voyage avec sa jument. *Le Cavalier* est le récit fragmenté d'une vie qui s'accomplit dans l'événement de ce voyage : soixante-quatre tableaux, autant de célébrations du paysage et des émotions où souvenirs et rêves infusent sans cesse la réalité du moment présent.



Parution mars 2018  
296 pages - 19 euros  
ISBN : 979-10-92173-44-4

Les éditions L'ire des Marges sont diffusées et distribuées par Atlantica.

## L'AUTEUR

Né en Angleterre en 1956, Derek Munn s'est installé en France en 1988 et, après de longues hésitations, a commencé à écrire en français. Après *Mon cri de Tarzan* en 2012 et *Un paysage ordinaire* en 2014, il a publié aux éditions L'ire des Marges *Vanité aux fruits* et *L'Ellipse du bois* en 2017.

*Le Cavalier* est son troisième roman.

## LA MAISON D'ÉDITION

Toute création littéraire part d'une marge que constitue la singularité d'une langue, d'une vision du monde. L'ire des Marges est une maison d'édition indépendante qui publie des textes de fiction déclinés en trois collections : « Majuscules » (romans, récits), « Vies minuscules », « Comment la parole » (livres cousus main qui accueillent des textes courts).

## CONTACT

Bérangère Pont  
28 rue Saint-Joseph  
33400 Talence  
contact@liredesmarges.fr

**Jean se marie. Dans cette scène de la soirée de ses noces où Jean prend en quelque sorte la place de son père, plusieurs éléments importants de son histoire s'entrecroisent.**

Jean se rassemble. Maintenant. Il aurait voulu que ce soit plus tard déjà, quinze minutes, une heure, deux, demain. Assurer, avoir assuré, la suite, la continuité, une pensée comme un gué à traverser. Il est tout dans son estomac, il se lève, se stabilise, une main sur la table l'autre sur le dos de la chaise, ce n'est pas nécessaire, il se le dit, c'est un jeu, j'invente, m'invente, son corps ne se délie pas complètement, comme ça on le remarquera moins, on ne le verra pas, seulement la masse qui l'encombre. Les bougies, les lanternes font onduler la nuit, le noir, les boyaux de son regard. Pourquoi fallait-il autant manger ? Manger, boire, faire des noces une noce, heureusement que nous avons dansé. Les tables, les têtes, les clins d'œil, ses yeux balayent la scène, cherchant à voir sans regarder, ou regarder sans voir, je ne sais pas, c'est confus. Oui, il a trop bu, en faisant attention à ne pas trop boire. Tout le monde veillait sur son verre, qui d'ailleurs n'est toujours pas vide, ça va le rafraîchir, car il est temps, maintenant, Caroline est partie il y a un quart d'heure entourée d'amies pour l'assister avec sa robe, pour lui donner leurs mots, leurs conseils, faire corps avec elle. Jean ne veut personne, c'est une habitude, une évidence, il vide son verre, se penche, le repose sur la table, se retourne, marche, s'éloigne sans laisser à ses yeux la possibilité de s'accrocher à quoi que ce soit, comme si c'était son regard qu'il fuyait, se retirant, avançant dans un songe d'anonymat. Mais par où passer, comment manoeuvrer ce corps gonflé par cette journée d'excès, lourd d'un besoin

de pisser, comment contourner les rires, le tilleul, les jambes, les mains en embuscade prêtes à se plaquer sur son dos pour le féliciter, l'encourager, lui témoigner avec plus ou moins de cohérence leur bienveillance. Tant de monde pour border son intimité. Il longe les limites de la lumière, rattrape le mur, mais au lieu de le suivre à droite vers l'arche qui communique avec la cour, il part à gauche, la main droite traînant sur les pierres avec l'impression que cette rugosité le stabilise, le consolide, la sensation dans ses doigts le soustrait au brouhaha des voix, de la musique, la distance pose un voile sur ses oreilles, la chaleur du jour rayonne encore des pierres, une chaleur corporelle qui l'absorbe, comme une destination déjà. J'ai du mal à le faire avancer, je le vois, ses jambes marchent, je sais tout de son parcours mais quelque chose nous empêche, le temps reste statique, l'alcool peut-être, la fatigue, une appréhension, c'est comme s'il rentrait dans le moment, s'y étalant comme une tache d'encre sur un buvard, en même temps il a conscience de faire attendre, son corps le harcèle, se plaint de l'indifférence de son attention alors que c'est la seule chose qui le préoccupe à cet instant, ce corps qu'il conduit comme une bête laborieuse.

Au coin du jardin un souffle d'air plus frais, la musique est atténuée, affinée, chaque note à sa place, précise, cristalline comme les étoiles, elles l'obligent à écouter. Il a la sensation d'être arrivé au bord de quelque chose, à une limite, un pas de plus, il se détachera, un pas de

plus, oui, une fluidité, une logique entrent dans son mouvement, oui, maintenant qu'il est hors de vue il peut continuer. Il oblique, s'éloigne encore de là où il va, mais ce n'est pas une hésitation. Il passe derrière la grange, les étables, dans le dos de son chez-lui, il n'y a que la nuit, les stridulations des grillons remplacent le violon, le cor, le hautbois, le tambour, les crapauds réclament leurs propres notes, les chouettes, le hibou, une cacophonie de vies cachées sur fond d'un silence hypothétique, un monde négatif où le regard s'enfoncé dans un dédale infini de profondeurs élusives, un grenier de pensées pour plus tard peut-être, ou pour l'oubli. Non, tout ça non, c'est simplement une façon de marcher, l'intérieur de la tête dodelinant, profitant de quelques mètres où on lui lâche la bride, personne ne pense tout ça, ce n'est pas réel. Il revient à travers le pré que longe la route, là il y a foule, attentive, attendant, statique. La cour étant réservée ce soir pour la danse, on a laissé la barrière ouverte ici, les invités y ont stationné leurs attelages, leurs montures pour ne pas encombrer la voie, les chevaux, attachés aux branches, aux arbres, en petits groupes, ou bloqués encore entre les brancards de leurs voitures, patientent comme les éléments d'un jardin statuaire qu'on n'a pas encore disposés, la lumière monochrome, spectrale des étoiles brille sur les robes comme une couche de givre. Ils observent son approche avec discrétion, l'écoutent, car il leur parle déjà, l'accueillent avec des souffles, des déplacements de sabots, au hasard d'une proximité il tend une main, flatte un chanfrein, une encolure, échange un regard, partage un silence, respire. Marcher a restauré un peu d'harmonie dans son corps, soulagé le ballonnement, il s'abrite à l'ombre d'un chêne, pisse

sur l'herbe, la terre sèche, un frisson de froid remonte son corps comme une bulle d'air se détachant du fond d'un étang. Il reste là un moment, laisse à ses nerfs, ses muscles, le temps de se convaincre de cet apaisement, il s'étire, rote, pète, puis rejoint le chemin.

À la fontaine il trempe ses mains, se rince plusieurs fois le visage, enlève un masque de sueur, de poussière, la fraîcheur de l'eau le rend plus alerte. À l'entrée de la cour, il se tient en retrait, la musique s'impose de nouveau, le murmure des voix comme une brume sonore, il y a du monde qui danse, des couples invraisemblables, même tante Louise tourne, sautille au bout des bras d'un oncle de Caroline. À travers les corps, au travers de l'arche, il voit les tables dans le pré, les nappes blanches, le vacillement des flammes, une section du tronc du tilleul, ceux qui mangent encore, boivent discutent, il voit la place où il était assis il y a quelques minutes, l'étincellement de son verre vide. Élise sort de la porte de l'arrière-cuisine, deux bouteilles dans chaque main, elle contourne les danseurs en rasant le mur pour atteindre l'arche, sa démarche ronde comme son ventre, pondérée, attentive comme si elle était déjà en train d'apprendre à marcher à l'enfant qui va naître dans quelques semaines, il cherche sa mère, mais elle ne quitte plus ses bacs, ses casseroles depuis le début de la fête, depuis la danse qu'il lui a réclamée, la deuxième, après avoir ouvert le bal avec Caroline. Une valse se termine, les corps se détendent, se séparent mais sans s'éloigner, les musiciens reprennent leur souffle, tout est anticipation. Il attend, dans le calme il aperçoit son père assis sur le banc de pierre contre le mur de la maison, incurvé dans un silence qui semble visible, il s'occupe de sa pipe, ses doigts triturent sa blague à tabac.

Jean ne sait pas s'il devrait lui parler, lui dire bonne nuit, il en ressent l'envie en même temps que le sentiment d'un devoir, un devoir d'enfant qui paraît incongru ce soir, qui le trouble, il hésite, décide de laisser le choix au hasard, si son père le voit, il ira à lui. La musique reprend, avec les premières notes, les premiers pas d'une polka, il passe le portail, va directement au perron, les yeux de son père sont ailleurs, sans doute beaucoup plus loin que les limites de la cour, il monte, quelqu'un l'a sûrement vu, il ne veut pas savoir, ne se retourne pas, c'est déjà le passé.

À l'intérieur l'air est plus frais, il n'ose hésiter, l'escalier, chaque pas, chaque marche, le temps qu'il faut, la durée de chaque instant. Au tournant, il croise les amies de Caroline qui descendent, ses yeux fuient le regard instable de leur amusement. Le couloir, l'angle, pas besoin d'une lumière pour savoir où mettre les pieds, où poser la main, où retrouver le fantôme d'une vieille peur rassurante. Mais le noir est plus dense qu'à l'accoutumée, il s'étonne de se sentir essoufflé, il a un nœud dans le ventre, ses manches sont mouillées, ses poings serrés, le grincement du plancher devant la lingerie sonne comme une alarme. Devrais-je frapper à la porte ?

Caroline sourit tout de suite, Tu as réussi à t'échapper. Sa robe est accrochée à un clou sur le mur à côté de l'armoire, les volets sont fermés, Oui. Les bruits étouffés de la fête consolident le silence, deux bougies éclairent une partie de l'espace, ils se parlent, il entend qu'ils se parlent, tout est normal, tout est nouveau, tout est disparate, le parfum de Caroline, celui de la tapisserie renouvelée, des souvenirs de cette chambre qu'il doit découvrir autrement, la grande chambre que son père a voulu leur céder, chambre des parents dont les dimensions lui échappent,

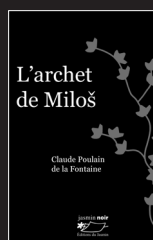
un début, un devoir, la lie des excès au fond de l'estomac, l'apparente assurance de Caroline qui l'intimide, l'impression qu'il a de suivre ses propres mouvements, l'autonomie, la carapace des vêtements posés sur la chaise, les pieds nus sur le plancher. J'éteins. Attends.

# L'Archet de Miloš

par Claude Poulain de la Fontaine

## LE LIVRE

Un matin, la police vient chercher Antón pour l'amener chez Miloš, son ami musicien, qui après avoir donné un concert exceptionnel, vient de se suicider. À leur grande surprise, le commissaire chargé de l'enquête et le jeune critique musical, qui ne se connaissent pas, découvrent qu'ils étaient les deux seuls amis intimes du mort.



Parution janvier 2018  
560 pages - 23 euros  
ISBN : 978-23-52843-02-3

Les éditions du Jasmin sont diffusées  
et distribuées par Idées Livres.

## L'AUTEUR

Agrégée de musicologie, musicienne, Claude Poulain de la Fontaine a travaillé l'art lyrique durant de nombreuses années, se produisant sur scène, notamment lors de récitals. Elle découvre le monde des cordes et de l'orchestre par le prisme de ses enfants et d'amis musiciens. *L'Archet de Miloš* est son premier roman.

## LA MAISON D'ÉDITION

La ligne éditoriale des éditions du Jasmin s'articule autour de la littérature et de la littérature pour la jeunesse, avec une forte dimension multiculturelle. Nées en 1997, elles développent une dizaine de collections et font paraître une quinzaine de titres par an. Leur catalogue compte 250 titres.

## CONTACT

Saad Bouri  
4 rue Valiton  
92110 Clichy  
saad.bouri@wanadoo.fr

**Après leur étrange rencontre autour de leur ami défunt, Jiří Bechnerov et Antón Hopka repartent chacun de leur côté, plongés dans leurs réflexions sur leur ami disparu.**

### Prélude et fugue

*Cimetière Olšany, tombe  
d'Elena Bechnerova.*

Le commissaire se demandait comment il avait pu confier un trésor aussi inestimable à ce godelureau gominé, à ce dissident imberbe qui trafiquait des violons italiens, au nez et à la barbe des services de la brigade financière. C'était Elena qui l'avait dissuadé de le dénoncer.

– Ils le font pour la musique, Jiří, et pour les musiciens. Tu es violoncelliste, tu devrais comprendre !

– La musique, Elena. Tout fut pour elle, toujours.

– Veux-tu que je demande à Miloš un violoncelle pour toi ?

– Mais c'est de la contrebande !

– La musique, Jiří. La musique et l'amour.

Voilà ce que lui répondait inlassablement sa femme chaque fois qu'elle rentrait tard après les concerts, qu'elle répétait avec Paola jusqu'à en avoir les poignets rompus.

Il avait eu son violoncelle italien, finalement. Un instrument magnifique qu'il ne méritait pas, mais qu'il avait beaucoup joué. Quel quatuor ils avaient fait avec Elena, Miloš et Paola ! Des soirées et des nuits entières à faire de la musique, à rire et... à boire. Puis Paola s'était trouvée enceinte. L'on avait moins bu, mais on avait ri tout autant. Jusqu'à ce que...

Bechnerov disposa dans un vase en marbre les fleurs qu'il avait apportées. Déjà, les malheureuses piquaient du nez. Non loin de là, un touriste prenait des photos de l'arbre

au crucifix, avec le même voyeurisme affamé qu'avait témoigné, vingt siècles plus tôt, la foule amassée sous le palais de Ponce Pilate. Bechnerov avait souvent photographié toutes sortes de gens, certains célèbres, d'autres pas. Il avait dans ses dossiers des clichés de Václav Havel et de Milan Kundera, et même certains de Paola Kubelikova. Curieusement, son passage à l'Est avait suscité la plus grande méfiance chez les autorités, et il avait été désigné pour « encadrer » son arrivée. Il n'avait somme toute collecté que des photos de répétitions et de concerts, sur lesquelles sa femme figurait aussi, pour la plupart. Il avait même quelques clichés d'Antón Hopka, pris après la parution d'articles qui avaient déplu en haut lieu. Il en concevait maintenant la plus grande honte.

Pourquoi savoir ce que l'on devrait ignorer ? Quel avait été l'intérêt de connaître l'amour d'Antón Hopka pour la solitude et les rosiers ? Quelle information décisive avait-il collectée en photographiant Milan Kundera en train de cuver ses doutes au Slavia ? L'enquête qu'il avait menée sur Paola, au moins, était justifiée. Il avait mis un bon moment à comprendre les raisons qui avaient poussé cette belle Sicilienne à s'exiler dans ce pays fermé. Somme toute, elle était passée d'une île à une autre. Jiří Bechnerov avait suivi sa fuite pas à pas, car Paola avait bel et bien fui sa Sicile natale, devenue trop dangereuse. Cela n'avait pas suffi, hélas. Elle avait été le premier domino à tomber dans ce jeu de massacre. Les femmes étaient toujours les premières victimes...



En se relevant, il remarqua par terre, juste à côté de son pied gauche, une empreinte de chaussure de femme. Un pied gauche également, mais beaucoup plus petit que le sien. Sans doute celui de Katerina. Sa secrétaire avait toujours beaucoup aimé Elena et avait été leur témoin de mariage. Elle lui rendait visite toutes les semaines depuis vingt ans et avait tout naturellement continué après sa mort. Il était réconfortant de penser que quelqu'un viendrait encore, quand... plus tard.

Quelques tombes plus loin, la femme et l'enfant de Miloš Kubelikov reposaient, que la musique et l'amour avaient vaincues. Et Miloš aussi, maintenant, reposait à la morgue du commissariat, attendant la chaleur de la terre, l'étreinte impossible de ses deux femmes. Jiří Bechnerov aurait encore pour quelque temps la charge de leurs sépultures à tous. Pleurant silencieusement, il sortit une flasque de sa poche. Bientôt, il serait de leur compagnie. Bientôt.

Sous l'arbre au crucifix, le cliquetis de l'appareil photo s'était tu. Le touriste avait terminé son reportage macabre et se tourna vers lui, ravi comme au zoo. Le commissaire devait avoir l'air estampillé « d'origine », car le photographe le prit pour cible, comme s'il avait vu le fantôme de la guerre froide.

Bientôt. Oui, bientôt.

\*

*Na Kampa, vers 18 h.*

La Škoda banalisée de la police déposa Antón devant chez lui. Le commissaire Bechnerov avait mis un agent à sa disposition, puis était parti de son côté avec sa précieuse serviette en cuir, chargée de souvenirs. Antón, lui, avait pris la veste de smoking. S'étaient

enchaînés la paperasse obscène, le choix du corbillard et même les échantillons de bois pour le cercueil. Le directeur des pompes funèbres, une espèce de Tartuffe gélatineux, s'était personnellement occupé de lui.

– Nous avons des dizaines de modèles, acajou, chêne clair, colonnettes classiques, ou poignées à pattes de lion.

Antón s'était contenté de secouer la tête de gauche à droite puis de droite à gauche, sans desserrer les dents, tant ce type vous enlevait toute envie de parler. Il avait fini par désigner un modèle très simple, encore qu'aucun cercueil ne correspondît à l'idée qu'il se faisait de Miloš.

– Je vois que Monsieur préfère quelque chose de sobre. M. Kubelikov était tout de même une personnalité ? Par égard pour sa veuve...

– C'était une personnalité sobre, et sa veuve... Il n'y a pas de veuve ! s'écria Antón, exaspéré. Vous ne lisez donc pas les journaux ?

– Donc, quelque chose d'élégant, mais pas trop « petit-bourgeois », n'est-ce pas...

Cet avatar de Dracula ne se décourageait-il donc jamais ?

Antón avait gardé la veste de smoking contre lui toute la journée, ainsi qu'un reliquaire. Une journée entière à errer parmi les fantômes... Il y avait si peu de temps que Paola était partie et quant à la mort de Miloš, il l'aurait certainement prise pour une hallucination s'il n'avait eu son archet entre les mains. Hélas, les cauchemars qui durent s'avèrent souvent n'être qu'une réalité inacceptable...

Il poussa le portail de son jardin, épuisé. Non loin, le moulin à eau de la Čertovká fouettait l'eau du fleuve tandis qu'une conversation en français s'éloignait vers le Pont. Prague respirait l'été et Miloš ne respirait plus. Dans son petit jardin sur l'île, Antón était à l'abri

des touristes. Il aurait voulu pouvoir protéger aussi bien les obsèques de son ami de cette foule de pleureuses, de voyeurs affamés ; hélas, il savait bien que cela resterait un vœu pieux. Il déposa sur la table du jardin la veste de Miloš, dans laquelle l'archet était douillettement langé. Tandis qu'il cherchait distraitemment ses clefs, un son étrange lui parvint de sa maison par une fenêtre ouverte : un son... de violon !

Le cœur battant, il saisit l'archet emmailloté et se cacha derrière le volet du salon. Une polyphonie grinçante lui parvint. Fausses notes, dissonances, on eût dit un quatuor en train de s'accorder, à moins que... non, un trio. Une mélodie s'éleva, à laquelle une autre répondit en écho : finalement, ils n'étaient que deux – les doubles cordes l'avaient induit en erreur. Leurs mélismes rappelaient les chansons siciliennes que Paola avait enregistrées l'année précédente. La mélodie se répétait, encore et encore, toujours identique, toujours légèrement fautive, jusqu'à ce qu'Antón discernât enfin la légère modification qui différenciait chaque essai : l'archet. Deux violonistes se trouvaient dans son salon et essayaient les archets qu'il avait en sa possession, et même sûrement d'autres, s'il en jugeait le nombre de fois où la mélodie avait résonné. Qui que fussent ces individus, ils étaient déjà à la recherche de l'archet de Miloš.

Antón se dirigea silencieusement vers le portail. À pas feutrés, il longea le mur couvert de grimpanes. Un rosier, deux rosiers... Il y était presque. Soudain, comme il passait devant le bassin, un poisson rouge sauta pour gober un insecte. Seigneur, dire qu'il croyait avoir eu son comptant d'émotions pour toute une vie... Enfin, il atteignit le portillon du jardin. Par bonheur, il avait huilé les gonds la semaine

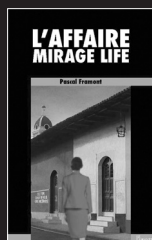
précédente. Alors, serrant contre lui son précieux fardeau, il s'enfuit sans demander son reste.

# L'Affaire Mirage Life

par Pascal Framont

## LE LIVRE

**Voir son mari assassiné devant ses yeux et, à son tour, être victime d'une tentative de meurtre. Enquêter sur les secrets de sa propre famille et sur ceux du régime politique au sein duquel elle mène une brillante carrière. Tel est le destin de Luisa Portero.**



←

Parution juin 2018  
432 pages - 19 euros  
ISBN : 979-10-92271-40-9

Les éditions Le Lamantin sont  
autodiffusées et distribuées par  
Express Editeur.

## L'AUTEUR

Sa carrière dans une entreprise internationale a amené Pascal Framont à vivre en Allemagne, au Mexique ou en Chine. Passionné d'histoire, de thrillers, de politique, il pratique les échecs et les jeux mathématiques en compétition.

## LA MAISON D'ÉDITION

Depuis 2008, Le Lamantin publie des romans noirs et des romans pour adolescents, toujours ancrés dans le réel et porteurs de sens sur notre société. Parallèlement, Le Lamantin publie des recueils issus des ateliers d'écriture qu'il met en place dans des collèges, lycées et auprès d'adultes.

## CONTACT

Delphine Hervo  
83 rue Édouard Vaillant  
92700 Colombes  
delphine@lelamantin.fr

**Quelques jours après l'assassinat de son mari au cours du cambriolage de leur maison, Luisa Portero, conseillère au ministère de l'Économie du Montelagos, retrouve son supérieur hiérarchique.**

Alguin arborait la mine des mauvais jours. Il commença par exprimer sa compassion et par poser quelques questions de politesse, mais Luisa sentit bien qu'il n'écoutait que d'une oreille distraite. Il avait visiblement la tête ailleurs et elle limita donc ses réponses à quelques mots.

Quand tout le stock de phrases convenues fut épuisé, il marqua une pause, inspira profondément et fronça le sourcil.

– Ce que j'ai à vous dire est délicat, car cela vous concerne à la fois personnellement et professionnellement. Depuis que votre mari a été assassiné, deux collaborateurs de Mirage Life sont morts brutalement. Tous les deux faisaient partie de la section des Villes thématiques, comme Gustavo. L'un a été retrouvé avec un mélange détonnant d'alcool et de médicaments dans le ventre et l'autre en train de se balancer au bout d'une corde. Dans le premier cas, la police a conclu à un malheureux accident, alors que la victime n'avait jamais été portée sur la boisson. Le deuxième décès a été qualifié de suicide, même si absolument rien ne laissait présager un tel geste.

– Vous insinuez que Gustavo n'a pas été tué par hasard, murmura Luisa, les yeux écarquillés.

– La direction de Mirage Life pense qu'il s'agit d'une série d'assassinats prémédités, visant à déstabiliser l'entreprise. Or, celle-ci gère les Villes thématiques, dont la construction a été déclarée Projet d'Intérêt prioritaire par le président Damiano. Ce qui veut dire que

quiconque s'y attaque s'attaque à l'État.

– S'attaque à l'État... laissa planer Luisa, abasourdie.

– Tout à fait, et c'est pourquoi Pedro Lutero, le patron de Mirage Life, vient de porter plainte auprès de la Police politique. Il est donc fort probable qu'elle souhaite vous interroger.

Luisa avait accueilli ces informations avec une stupéfaction qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Cela aurait été de toute façon peine perdue, vu l'expressivité de son visage qui traduisait tout ce qu'elle éprouvait, ressentait, pensait, savait ou ignorait. En quelques mots, Alguin avait fait voler en éclats quelques-unes des nombreuses hypothèses qu'elle avait échafaudées sur les causes de l'assassinat de son mari. Non, il n'avait pas été tué parce qu'il était en possession de documents secrets ou parce qu'il s'était opposé au régime. Il l'avait été uniquement parce qu'il était un salarié de Mirage Life. Cette conclusion soulagea Luisa, car elle retirait à Gustavo la moindre once de responsabilité dans son assassinat, donc dans la tristesse et le vide qu'il avait laissés derrière lui. Et cela le faisait entrer tout droit dans le panthéon des maris plus parfaits morts que vivants.

– Il y a autre chose, ajouta le ministre de l'Économie après un court silence.

Luisa sursauta. Elle attendait la suite avec une impatience avide, mais son patron ménagea ses efforts et prit tout son temps pour avaler son thé fumant par petites gorgées bruyantes.

– Saviez-vous que Gustavo avait écrit une autobiographie ? finit-il par articuler en fixant son interlocutrice dans les yeux.

Une autobiographie. En un éclair, Luisa se souvint de ce jour où Gustavo, lors d'une promenade dominicale dans le parc Bellacruz, lui avait annoncé qu'il était en train de rédiger le récit de sa vie. Il lui avait expliqué qu'avec les décès successifs de son père et de son grand-père, il avait éprouvé le besoin de faire vivre, dans sa mémoire et dans celle de ses proches, tous les personnages qui avaient peuplé son existence. Mais il ne voulait donner à lire aucun extrait à quiconque tant que tout le texte n'était pas achevé. Luisa avait alors considéré cette démarche comme sympathique, bien qu'un peu saugrenue. Elle avait gentiment taquiné son mari : ainsi donc, il estimait que sa vie était palpitante au point de justifier l'écriture d'un livre ! Mais comment Alguin pouvait-il être au courant de l'existence de ce texte ?

– Non... enfin oui. Mais quel est le rapport avec toute cette affaire ? bredouilla Luisa.

– Il est bien connu que l'on confie dans une autobiographie des choses que l'on n'a dites à personne, y compris à son conjoint. Et toute source d'information est bonne à prendre pour identifier les responsables de cette tuerie et la stopper au plus vite.

– Je suppose que ces décès n'ont pas été annoncés officiellement.

– Il ne manquerait plus que ça ! Au contraire, nous tentons d'étouffer l'affaire. Mais c'est une question de jours, peut-être d'heures, avant que tout cela ne finisse par filtrer sur la place publique. Je vous laisse imaginer l'état de choc dans lequel sera plongée l'entreprise. Et ce n'est pas à vous que je vais apprendre le rôle décisif qu'elle joue dans le développement économique du pays.

Bref, le temps presse.

– Comment avez-vous été informé de l'existence de cette autobiographie ?

– Votre défunt mari s'est répandu sur le sujet auprès de certains collègues. Ça n'a pas tardé à arriver aux oreilles de la Police politique.

– Je n'ai jamais eu cette autobiographie entre les mains.

– Je suis certain que vous la trouverez très rapidement. Votre entière collaboration sera nécessaire dans la résolution de cette affaire et dans l'identification des responsables, même si cela doit nécessiter de votre part la communication de documents très personnels. Je peux compter sur vous, n'est-ce pas ?

Surprise par cette question impromptue, Luisa n'émit qu'une réponse inarticulée et inaudible que son patron s'empressa d'interpréter positivement.

– Je savais que vous étiez une grande professionnelle. J'imagine bien ce que tout cela représente pour vous en ces instants douloureux que vous traversez.

– Qui peut avoir intérêt à déstabiliser Mirage Life ?

– La Police politique soupçonne fortement la Résistance nationale d'être à l'origine de ces meurtres. Ce qui nuit à Mirage Life nuit au développement économique du Montelagos, donc au régime. Et ce qui nuit au régime bénéficie à la Résistance. Il faut dire que ces abrutis de résistants n'ont qu'une seule chose en tête depuis vingt-cinq ans : détruire le damianisme. Mais sans proposer la moindre alternative pour le pays.

– Pourtant, la Résistance nationale est inactive depuis des années.

– Pas tant que cela : la Police politique combat tous les jours ses initiatives, votre père doit en savoir quelque chose.

– N’empêche que le dernier coup d’éclat des résistants remonte tout de même à huit ans, lorsqu’ils ont assassiné Abraham Ferrero.

– Quel coup ils nous ont infligé ce jour-là ! Rien de tout ce qui se passe aujourd’hui n’aurait été possible s’il était toujours à la tête de la Police politique.

– Jose Maria Armando a pourtant bien pris sa succession et fait plutôt du bon travail.

– Mais enfin, Luisa, comment pouvez-vous comparer ces deux hommes ? s’exclama Alguin en fronçant soudain le sourcil. Armando est un figurant du damianisme alors que Ferrero en était un acteur essentiel. Il était de ceux, comme moi et quelques autres, qui ont bâti le régime autour de Damiano pour redresser le pays. C’est nous qui avons élaboré avec lui le Contrat de Solidarité nationale qu’il a proposé au peuple en arrivant à la tête de l’État : la paix sociale et la prospérité économique pour tous en échange d’un pouvoir sans partage et d’un renoncement provisoire à la démocratie. J’étais chargé de la réalisation de la première partie du contrat, Ferrero était responsable de l’application de la seconde. C’est pour cela qu’il a créé la Police politique. Il l’a façonnée pour les besoins du pays, avec intelligence, de telle sorte que le damianisme devienne un régime éclairé et non une vulgaire dictature bêtement répressive. La Résistance savait à quel point le rôle de Ferrero était stratégique. C’est pour cette raison qu’elle l’a assassiné. Et c’est pour cette raison aussi qu’elle veut à présent abattre Mirage Life, dont l’expansion actuelle contribue à la prospérité du Montelagos, donc à la réussite du régime.

Alguin marqua une pause et baissa les yeux, comme s’il cherchait à retrouver son calme. Luisa, stupéfaite de la tournure prise

par la conversation, opta pour un silence expectatif.

– Cette affaire vous touche donc non seulement dans votre vie privée, mais également sur un plan professionnel, reprit le ministre sur un ton posé, puisque votre mission consiste à assurer le dynamisme économique du pays. Je sais que ce n’est pas simple, mais j’ai besoin de votre collaboration active et je vous en remercie par avance.

Sur ce, il esquissa un petit sourire et se leva, ce que Luisa interpréta comme une invitation à faire de même.

# Comme une grande

par Éliisa Fourniret

## LE LIVRE

À un tournant de sa vie,  
une femme de quarante ans  
chemine dans les rues  
de Paris : Ménilmontant,  
Bastille, Belleville...  
Elle marche, brasse des  
souvenirs et des pensées pour  
faire le point, attraper au  
vol l'énergie de se jeter dans  
de nouvelles aventures.



←

Parution août 2017  
240 pages - 19,50 euros  
ISBN : 979-10-90566-23-1

Les éditions du Mauconduit sont  
diffusées par CED et distribuées par  
Les Belles Lettres.

## L'AUTEUR

Responsable de la maison des auteurs  
SACD, Éliisa Fourniret a auparavant  
exercé deux, trois métiers de qualité,  
de femme de ménage à vendeuse  
de sacs, d'opératrice de plateforme  
téléphonique à animatrice de centres  
de loisirs. Il fallait bien s'essayer à la vraie  
vie, au sortir de l'université, un mémoire  
sur Pier Paolo Pasolini en poche.

## LA MAISON D'ÉDITION

Le Mauconduit s'écrit à la première  
personne du singulier. Un fil conducteur qui  
se tire de l'intérieur à l'aide d'un « Je »  
qui harponne et sollicite le lecteur.  
Un « Je » qui s'inscrit dans un  
environnement social ou un contexte  
politique, donnant ainsi au récit  
intime une dimension universelle.

## CONTACT

Laurence Santantonios  
17 rue de la Fontaine-au-Roi  
75011 Paris  
lsantantonios@mauconduit.com

**Le lendemain de sa nuit avec Vincent, la narratrice se promène rue de la Mare (Paris 20<sup>e</sup>) et s'arrête sous un porche pour s'abriter de la pluie.**

Il fait doux et il pleut. Giboulée de mai. Je me suis arrêtée, rue de la Mare, réfugiée sous un porche d'immeuble, quand l'orage a éclaté. Je ferme les yeux. J'écoute les bruits de la ville, figée, le temps que l'averse, violente, se décide à cesser. Un oiseau pépie dans un arbre tout proche et puis se tait. Je compte. Un, deux, trois, nous irons au bois. Un autre lui répond. Un battement. Une pulsation, dialogue animalier. Un manège, pas près de s'arrêter. Un air de campagne, des rires frais d'enfants. Soleil et pluie. Gris anthracite des toits de zinc et un arc-en-ciel, quelque part, planqué. Non loin, vivent des grenouilles et s'ouvre une forêt. Un avion traverse le ciel. Le son. À droite d'abord puis à gauche. Il s'éloigne, il s'échappe. Je ne lève pas le nez pour le regarder, mais je rêve soudain des parasols là-bas, des feux de camp sur le sable et des robes d'été. Inlassablement, le bruit mouillé des roues de voitures sur l'asphalte trempé, l'écho du tonnerre qui persiste et les cris d'une bande de jeunes qui dévale la rue, sous la pluie. Ils jouent, rient et s'interpellent. Joyeux.

Cette nuit, Vincent s'est assis sur le canapé. Il a allumé une cigarette et il m'a demandé d'enlever ma robe, pour lui. Debout, j'ai obéi. J'aime ça, ce jeu, cette manière ferme qu'il a parfois. Un silence particulier. La tension de son regard sur moi, l'air qui soudain se raréfie. Je fais glisser mes vêtements et je lui souris, les yeux rivés. De la lingerie, sexy, que je choisis pour voir ses yeux changer, vriller, ses pupilles se dilater. Il attend. Il me sourit. Il prend son temps, le crocodile, et je pourrais crier. Alors, doucement, il me tire vers lui par

le poignet. Quand je l'enfourche sur le divan, il attrape mes fesses à pleines mains et l'espace se sature d'électricité. Ça sent brusquement le plaisir. Le sexe, cru, fiévreux, la salive, les doigts, nerveux, qui caressent, cherchent, furètent, frôlent et fouillent. Son souffle s'accélère, mais il tient les rênes. Être attentif et trouver les points, sensibles, là et là. Faire durer, faire gémir. Alors, perdre pied.

Je sors prudemment de mon abri, un peu étourdie, sur la pointe des pieds. De grosses gouttes, tièdes, tombent encore, clapotent dans les flaques, glissent des feuilles d'arbres qui jalonnent l'avenue. Le chant de centaines d'oiseaux, blottis dans le feuillage, devient soudain assourdissant. Du cœur de la cité, filant vers les boulevards extérieurs, puis vers Auvers-sur-Oise, Sète et Tombouctou, ils se passent l'info, ils vont repartir. Ils vont monter dare-dare vers le ciel, redevenu bleu, en un seul battement d'ailes mouillées, en un seul sifflement aigu. Une annonce.

Mes yeux brûlent et je peine à les tenir ouverts. Un pas après l'autre, je me remets en marche, hagarde, hésitante. Je regarde le trottoir, humide, noir et brillant, pour ne pas être éblouie par un rayon de ce soleil, réapparu. J'ai dû dormir un peu, debout, sous ce porche, sans même m'en apercevoir. Femme ordinaire devenue héron. Une de celles-là, celles aux nuits trop courtes, qui cavalent et qui veulent tout. Celles qui ont tellement intégré la moderne injonction de l'auto-réalisation-du-moi-moi-mon-nombril-de-moi : le love et le love et l'enfant et la carrière et les amis



et les diners et danser sur *Diamond* de Rihanna, en soirée, et l'expo de 19 heures à la Maison européenne de la photographie et le dernier Jim Jarmusch à la séance de 18 heures et un théâtre ou deux, pour ne pas décrocher, et puis le thé du dimanche, avec les copines, pour débriefer. Cerise, la *touch* de Kate Moss dans le dernier *Grazia*, en petite veste cintrée.

Agrafés aux sachets de tisane que je fais infuser certains soirs, des messages, et parfois, un, indélébile : « Vous êtes sans limites. » Boire un machin chaud lorsque la nuit tombe. Un rituel pour relâcher, évacuer les tensions de la journée. Essayer d'écrire quelques lignes, malgré la fatigue, le travail, le marathon monoparental de soirée. Devoirs, douche, dîner, vaisselle à faire, lessive à étendre, gîte pas trop cher mais clean à dénicher pour cet été, billets d'avion à réserver pour le mariage des amis le week-end du 1<sup>er</sup> juillet, impôts à déclarer, date butoir ce soir minuit, le cachet de la poste faisant foi, jambes à épiler et vernis, corail mat, à poser. « Vous êtes sans limites. » Petit carré de papier-bouée, auquel s'accrocher.

De la lignée du père, de ceux qui ne s'arrêtent jamais. Quand il avait 45 ans, mon vieux avait relancé les dés. Des gens comme ça, qui veulent toujours plus ou autrement : les insatisfaits, les mal-aimés qui n'en ont jamais assez fini de prouver. Après les années d'usine, il avait fait carrière dans l'informatique, mon père. DSI même, à un moment, qu'il était. Autodidacte pur jus des années 80. Pas un diplôme en poche et l'orgueil immense de coiffer au poteau des fils à papa, frais émoulus de grandes écoles, auxquelles lui n'avait pas eu accès. Rageusement, boîte après boîte, il avait gravi les marches du palais et fait, au fil du temps, pas mal de blé. Et puis, pas de chance, le début de la crise : la mal-nommée, qui n'en a toujours pas fini, aujourd'hui,

de nous miner. Les multinationales qui fusionnent. Des gars qui occupent le même poste dans des boîtes distinctes et qui se retrouvent soudain face à face, à se jauger. Qui sautera cette fois-ci, hein ? Toi ou moi ? Chaises musicales entre travailleurs à la fin de la fin de la queue de comète des Trente Glorieuses, les années 90. Mon vieux avait perdu tous ses cheveux dans la conquête et rendu là, se couvrait de psoriasis. L'ombre du crabe se rapprochait sérieusement de notre foyer, il lui fallait imaginer autre chose, s'égayer, s'il ne voulait pas que le plan de carrière ne l'aspire six pieds sous terre.

Ma mère, de son côté, avait pris goût au Guerlain, aux diners chics à la table de notre luxueux appartement « cube de béton blanc et moquette sable » du 11<sup>e</sup> arrondissement, aux vacances dans les hôtels cinq-étoiles, au sud du Portugal. Comment ne pas comprendre ? Elle en était aussi le rejeton, elle, des pas grand-chose qui fabriquaient l'acier dans les usines du Bassin lorrain, mais côté italien de l'affaire, côté Longhini. Elle en avait soupé de la vie d'inconfort, ma mère, après vingt ans d'ennui, à cinq dans la toute petite maison ouvrière de Longlaville, à la sortie de Longwy, où on se lavait au gant à l'évier de la cuisine et où, pour mettre le feu aux soirées, son père sculptait des christes et des saintes vierges dans des bouts de bois. Silence compact, au coin du poêle à charbon.

Ça s'annonçait pas simple pour mon vieux d'opérer un virage. Ça sentait le crash de niveau de vie, l'adieu à la bourgeoisie, sur laquelle il n'avait jamais cessé de cracher, dont il avait voulu croquer un bout, presque par jeu, pour se prouver qu'il pouvait en être, mais vigilant, soucieux de ne pas se laisser anesthésier, voire, pire, enfermer. Vingt ans de vie commune, deux

grandes gosses presque en partance et plus ou moins dégourdiés, on ne voyait pas bien comment ces deux-là allaient opérer ensemble le retour à la bohème, au camping sauvage et à la toilette de chat du matin, dans le torrent glacé. La décision de mon père d'échapper à la World Company avec un gros chèque en poche et de consacrer le fruit du deal à reprendre la main sur l'accordéon, son instrument de formation, dans une école de jazz, avait eu raison de leur union. Plus les mêmes envies pour les années à venir, l'Anne et le Boris, tout sauf une tragédie. La crispation de la procédure de divorce passée, ils recommencèrent à papoter, de loin en loin, à prendre des nouvelles, à s'appeler. Amis pour la vie, forcément. La même histoire, le même pays, la même énergie de s'en sortir tous les deux, grandis. Parfois, quand je passe devant *Les Deux Palais*, le bistrot en face du tribunal, à Saint-Michel, je crois les voir là, attablés tous les deux, devant un demi. Alors elle est à nouveau avec nous, ma mère, souriante et brune. Inoubliable carré frisé, aujourd'hui envolé.

Pendant deux ans, mon père avait sué sur les bancs de l'école avec son piano à bretelles. À la sortie, personne ne l'attendait. Sur le trottoir de la rue des Frigos, dans le 13<sup>e</sup>, pas l'ombre d'un gros producteur, cigare au bec et contrat en main, prêt à l'embarquer dans la limo' du succès. Alors il avait réattaqué au bas de l'échelle, le gars, comme au bon vieux temps, le métro et les cafés. Je l'accompagnais parfois, pour chanter. On donnait dans les classiques parigots pour enjôler le touriste : *L'Enfant de la misère*, *Padam... Padam...* ou *Mon amant de Saint-Jean*. Ça marchait ce que ça marchait. Et puis, un jour, au zinc des Portes, rue de Charonne, un bar tenu par un gars de Longwy, mon père avait croisé : la Providence !

Un colosse capverdien, timide chronique au débit de Françoise Sagan, qui, sans la moindre notion de solfège, commettait la nuit, dans une chambre à Créteil, de superbes et nostalgiques chansons. Tendre et talentueux Teofilo Chantre, *caboverde da tristeza*. La première bouteille de Givry éclusée, ils furent inséparables, et partirent, entourés de quelques jazzmen enjoués, jouer sur les scènes *world music* du monde entier. Mon daron devint intermittent et concrétisa, chemin faisant, un vieux rêve de gosse, faire l'Olympia avant 50 ans.

Je m'arrête un moment rue Piat, tout en haut du parc de Belleville, pour regarder Paris. L'orage a tout lavé, le ciel est limpide. Ici, rien ne s'oppose à la vue : sommet de colline. Je joue à réciter, comme les enfants leurs tables, les noms des monuments tout en bas. Peut-être que le moulin et les vignes sont encore là, dans mon dos, et que tantôt, je ferai une pause dans une gargote de la rue de Belleville, à *La Carotte filandreuse* ou une autre, pour boire un peu de ce vin pétillant qu'on fabriquait avec le raisin d'ici et qu'on appelait justement la « piquette ». Des traces du temps d'avant, à cet endroit, partout, autour de nous. À dominer Paris comme ça, on pourrait se sentir des envies de bomber le torse, de concevoir des projets sur lesquels, exceptionnellement, on aurait la main. Aujourd'hui, j'ai l'âge de mon père quand il a tout quitté pour devenir musicien, mais, impression de pétrocharde ou réalité, il me semble que la roue a tourné, que le monde s'est tellement durci que je n'ai juste plus les moyens, moi, de tout plaquer, pour essayer différent. Je dois jouer réaliste, composer avec la vraie vie, dans le crew des femmes seules, celles qui assument le taf, le gosse, les charges et le reste, qui ne comptent que sur leurs propres forces, par choix, aussi.

# L'homme qui aimait les livres

par Philippe Lutz

## LE LIVRE

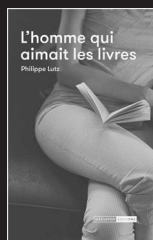
À travers son vécu de lecteur, de prof, de bibliothécaire ou encore d'écrivain, l'auteur raconte les relations que nous entretenons avec les livres.

## L'AUTEUR

Philippe Lutz a d'abord enseigné avant de diriger une médiathèque. Ses livres – essais, recueils photographiques, récits de voyage – mêlent réflexion et récit personnel et abordent diverses thématiques : la marche, l'insularité, la France profonde, le paradis, la campagne, les livres...

## LA MAISON D'ÉDITION

Médiapop fait une apparition remarquée dans le monde de l'édition en 2011, en se lançant dans l'édition de petits livres au graphisme soigné accordant autant d'importance aux images qu'aux textes. En plus des collections « Sublime » et « Ailleurs », Médiapop publie des livres hors collection.



Parution septembre 2018  
160 pages - 12 euros  
ISBN : 978-29-18932-72-7

Les éditions Médiapop sont diffusées  
et distribuées par R-Diffusion.

## CONTACT

Philippe Schweyer  
12 quai d'Isly  
68100 Mulhouse  
ps@mediapop.fr

L'extrait constitue les premières pages de *L'homme qui aimait les livres*.

Je serais bien en peine de dire quel fut mon premier contact avec le livre. Il n'y avait guère de livres dans ma famille. Mes parents n'avaient pas de bibliothèque, mais une sorte d'armoire à vitrine, qu'on ouvrait avec une grande porte vitrée et où deux étagères donnaient à voir des reliures plus que des livres. Le meuble trônait au salon. Il abritait essentiellement des dossiers, factures, actes de vente, relevés de banque, ainsi que quelques bibelots. La porte de l'armoire était si lourde que je ne m'aventurais pas à l'ouvrir, par peur de cogner la table basse qui était dans son axe et d'en casser la vitre.

Les livres, dans leurs austères habits de cuir sombre, étaient difficilement accessibles, protégés par les bibelots qu'il fallait déplacer pour pouvoir sortir un volume. Beaucoup d'entre eux étaient écrits en langue allemande, Goethe, Schiller. Sur leur dos, les lettres gothiques ajoutaient à la difficulté de leur accès. Quant aux rares livres qui étaient écrits en langue française, il s'agissait d'ouvrages d'un écrivain aujourd'hui oublié qui eut son heure de gloire, Henri de Régnier. Les titres étaient intrigants : *La Double Maîtresse*, *La Pécheresse*. J'avais tenté l'une ou l'autre fois, en cachette, lorsque mes parents étaient absents tous les deux – ce qui ne durait jamais bien longtemps – d'en voir le contenu de plus près. Mais les quelques mots que j'attrapais au hasard, les quelques gravures de femmes nues que je découvrais en tournant fébrilement les pages, me laissaient entrevoir à quel point ces livres ne m'étaient pas destinés. Leur érotisme – bien

fleur bleue au regard de ce que l'on connaît aujourd'hui – m'en interdisait clairement la lecture.

Si bien que le coffre-fort des rares livres familiaux m'était quadruplement verrouillé : par le meuble d'abord, à la porte si encombrante, par les bibelots qui m'interdisaient un accès rapide et facile aux ouvrages alignés au fond des étagères, par la langue allemande qui m'était un idiome étranger, et par le sulfureux contenu des quelques autres ouvrages, qui semblait les réserver aux adultes.

Chez ma grand-mère, la situation était encore plus simple : elle n'avait quasiment aucun livre. Pas de bibliothèque, pas d'armoire vitrée non plus. Les quelques rares ouvrages qu'elle possédait étaient remisés dans un petit meuble de bois fermé, où une personne extérieure à la famille n'aurait pu soupçonner leur présence. Les volumes en question étaient bien sûr presque tous rédigés en allemand, et bien sûr en gothique. De surcroît, c'étaient exclusivement des livres pieux : vies de saints, ouvrages de morale chrétienne, almanachs catholiques et autres bréviaires. De sorte que mon envie de lecture, qui me semblait être l'apanage des adultes au monde desquels, enfant unique, j'aspirais à appartenir le plus tôt possible, ne trouvait en rien à s'assouvir dans ma famille.

Sauf erreur de ma mémoire, c'est dans un magasin de jouets qu'on m'acheta mes premiers livres. Le magasin s'appelait Wery. C'est un commerce bien connu de tous les Strasbourgeois, pour qui

il fut une institution pendant des décennies. Le magasin était immense, du moins à mes yeux d'enfant, une « grande surface » du jouet comme l'on dirait aujourd'hui. À ceci près qu'il n'était pas situé en périphérie de la ville mais au cœur du vieux Strasbourg. Son attraction principale consistait en une énorme installation de chemins de fer miniatures, qui couvrait l'équivalent de deux pièces d'un appartement. On y voyait des gares, des passages à niveau, de petites maisons, des arbres, des aiguillages, des personnages, des collines, des prés, des villages, des ponts, des viaducs, des tunnels, surtout des tunnels, dans lesquels, sous nos yeux émerveillés, s'engouffraient les trains miniatures avant qu'ils n'en ressortent à la même imperturbable vitesse, comme auréolés de la gloire de l'aventure et de l'inconnu.

Le spectacle de cet univers de petits trains était pour moi le plus fascinant de toute la ville de Strasbourg. La cathédrale, les places, le cours de l'Ill, les grands boulevards de la Neustadt, rien n'avait à mes yeux une force d'attraction et un charme susceptibles de rivaliser avec ce monde miniature. L'infiniment petit des trains était bien plus fort que l'infiniment grand des monuments de la ville. Jouef et Märklin faisaient largement la pige à Kléber et Broglie.

Il n'était pas question bien sûr que mes parents fassent l'acquisition d'une telle installation. Ils n'en avaient pas les moyens financiers et ne disposaient absolument pas de la place nécessaire. D'ailleurs, je n'eus jamais, tout au long de mon enfance, et malgré mes demandes répétées au Père Noël, la chance d'avoir même un simple train électrique, dont les boîtes pourtant ne devaient pas coûter une fortune. En contrepartie, sans doute à la fois pour me consoler, pour ne pas encombrer l'appartement

qui n'était pas bien grand pour trois personnes, et pour contribuer à mon éducation, on voulait bien, de temps à autre, m'acheter un « petit livre ». Les ouvrages vendus par Wery n'étaient pas bien nombreux. Le magasin de jouets n'était pas une librairie. Mais on y trouvait de minces albums qui firent les délices de ma prime enfance, les albums de *Sylvain et Sylvette*.

Pour qui ne connaîtrait pas *Sylvain et Sylvette*, ces ouvrages avaient une première particularité : leur format, « à l'italienne », c'est-à-dire plus large que haut. Ils appartenaient à l'univers de ce que l'on appelle aujourd'hui « bandes dessinées ». Mais curieusement, je n'ai pas souvenir que c'était ainsi que mes parents les nommaient. Le dessin était simple, et mettait en scène un petit garçon et sa sœur, qui vivent en autarcie au milieu de la forêt. Les codes vestimentaires nous semblent bien étranges aujourd'hui. Sylvain est coiffé d'un bonnet bleu, Sylvette d'un fichu rouge, genre foulard islamique. Tous deux sont chaussés de sabots. Lui est vêtu assez sobrement d'un pantalon brun et d'une impeccable chemise blanche, tandis que sa sœur porte un pittoresque bustier noir ajouré, une jupe bleue et d'in vraisemblables bas rayés rouges et blancs. Une bimbo avant l'heure, bien plus sexy si l'on y songe que Barbie, tant on a envie de lui ôter son bustier et de lui trouser la jupe au-dessus de ses collants, nonobstant son petit air niais et gamin qu'elle partage avec son frère, et qui tient essentiellement à son visage parsemé de taches de rousseur.

Je me délectais de cette lecture, sans parvenir vraiment à définir pourquoi. Plus que les personnages, jeunes adultes déguisés en enfants, c'étaient sans doute leurs aventures qui me plaisaient, et auxquelles

je pouvais m'identifier.  
Dans chaque album, Sylvain et Sylvette sont en effet en proie à une lutte sans cesse renouvelée avec quatre animaux sauvages, les quatre « compères » : un ours, un loup, un renard et un sanglier, qui tentent de s'emparer des biens des deux héros. Chacun des animaux incarne classiquement un type humain. L'ours est un gros balourd, le loup un méfiant pas très drôle, le renard un fin organisateur. Le sanglier est le seul des quatre animaux à marcher à quatre pattes. À chaque fois, leurs tentatives de dépouiller nos deux héros échouent bien sûr lamentablement. Sylvain et Sylvette triomphent. Ils incarnent la suprématie de l'humain sur le sauvage, mais aussi le bonheur de vivre simplement dans la nature. Cet univers de vie à la campagne a été mon premier exotisme. Sylvain et Sylvette m'extrayaient de la ville, m'emmenaient avec eux dans les bois, loin du tram, des voitures, de l'école, des adultes, dans la vie paisible et paradisiaque d'une éternelle enfance.

# Compte petite, et deviens...

par Camille Lysière

## LE LIVRE

Ce recueil rassemble dix histoires d'hommes et de femmes qui s'aiment, se déchirent, se cherchent, et puis tout bascule...

## L'AUTEUR

Camille Lysière a l'art de la chute et une passion, écrire des histoires. En 2017, elle est lauréate du concours de nouvelles Gérard de Nerval avec *Silence dans les dunes*. Enseignante, elle vit près de Pau ; *Compte petite, et deviens...* est son premier livre.

## LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Moires publient des textes inédits d'auteurs d'auteurs contemporains qui éclairent le monde d'aujourd'hui. L'idée est de traverser les époques, découvrir de nouveaux espaces, de nouvelles formes, au sein de quatre collections.



Parution septembre 2017  
150 pages - 16 euros  
ISBN : 979-10-91998-33-8

Les éditions Moires sont  
autodiffusées et autodistribuées.

## CONTACT

Virginie Paultes  
5 rue Dabadie  
33000 Bordeaux  
contact@leseditionsmoires.fr

**Delphine vient d'apprendre le décès de sa tante. Une occasion de repenser à son enfance et à sa sœur Louise.**

*Le jour où Delphine a grandi*

Adolescente, Delphine avait entendu à longueur de repas les échanges interminables entre ses parents au sujet de cette sœur fantasque et énergique qui faisait valser les conventions et n'écoutait que sa propre volonté. Elle, la petite, coincée à table entre papa et maman, n'avait jamais bronché, invisible qu'elle était. Elle était là, calme et posée, elle rassurait les parents quand l'inquiétude prenait le pas sur la confiance. Elle défendait toujours sa sœur avec délicatesse, de sa petite voix lente et calme, un peu fluette même, et sa grâce de danseuse. Louise ignorait-elle ce que faisait Delphine pour elle à longueur de mois, à longueur d'années ? Sans doute non. Ou elle s'en fichait. Oui, plutôt, elle s'en fichait. Elle vivait une vie trépidante pendant que Delphine colmatait en toile de fond, déjà, les manquements de sa grande sœur, si souvent absente physiquement, mais dont le prénom occupait tout l'espace, toujours. Tout l'espace. Toujours.

Abasourdie au fond de son canapé, Delphine laissait aller les pensées confuses et épaisses générées par l'herbe. Elle regardait autour d'elle par à-coups, en tournant la tête comme un suricate, en appréhendant le volume de la pièce par petits morceaux, zoom, mise au point, changement d'angle, zoom, mise au point, et on recommence. Le coup de fil de sa mère était tombé à un mauvais moment. Il aurait fallu qu'elle le gère posément mais elle avait dû s'en extraire pour

répondre, écouter, maquiller sa voix pour cacher sa rage, entrer dans ce costume de jeune fille sage pour jouer le rôle qu'on attendait d'elle.

L'appartement n'était pas très grand, et elle possédait peu de choses, mais elle ressentit brutalement le besoin de faire du vide, du propre, du limpide, de dégager l'espace, de le rendre brillant et net. Tout lui paraissait compliqué et encombré, elle devait absolument mettre ses idées au clair, et son appartement au propre, les deux choses allant souvent de pair. Elle se leva, lentement, et se dirigea vers sa salle de bain. La baignoire était douteuse, elle l'avait remarqué ce matin avant l'arrivée de Louise, et elle s'était dit que ces tiroirs avaient bien besoin d'être vidés, nettoyés, rangés à nouveau.

Asperger la faïence de nettoyant ménager qui sent bon le printemps chimique, frotter, brosser les interstices entre les petits carreaux, les démarrages surnois de moisissure, les traces de calcaire, et ses cheveux dans la bonde, longs et gluants de crasse et de savon, dégueulasses. Elle plissa le nez en les rassemblant, les tint du bout des doigts jusqu'à la petite poubelle, s'en débarrassa difficilement en les collant aux vieux cotons imbibés de démaquillant et de traces noires de mascara. Ah, ça... Louise ne devait pas être emmerdée par ses cheveux, elle, pensa Delphine rageusement. Elle les avait toujours coupés très court. Enfin, elle avait commencé à couper ses cheveux très court dès lors qu'elle avait débuté



sa crise. Premier acte de rébellion tangible, le début de tout. Les deux fillettes avaient été élevées les bras entravés de manches ballon et la nuque alourdie de tresses sages, les socquettes qui grattent et les collants qui piquent, les vernis noirs, la danse classique et la bouche fermée quand on mâche. Un jour, Louise était rentrée à la maison très en retard et avec les cheveux coupés à la sauvage. Les mèches partaient dans tous les sens et leur mère était restée sans voix, plantée au milieu de la cuisine avec son tablier de devant et son torchon à la main. Delphine se souvenait au millimètre de sa réaction : elle avait ouvert la bouche de stupeur et froncé les sourcils de colère, puis elle s'était tournée vers sa cadette et avait très légèrement souri en regardant sa chevelure brillante et bouclée. Rien de plus, un mouvement des yeux et une satisfaction qui lisse le front en quelques secondes.

Delphine, aujourd'hui encore, n'avait pas renoncé à ses mèches longues. L'idée de les couper ne l'avait finalement jamais effleurée et pour l'heure, elle peinait à les ôter de ses brosses, tirait dessus pour en faire des boules légères qu'elle faisait disparaître dans le ventre de son aspirateur. Elle prit un long moment pour tout nettoyer dans les moindres recoins, faire disparaître cheveux et poussières, briquer les joints, les petites traces d'eau, les empreintes de doigts un peu partout, asperger de produit, frotter, rincer, sécher, effacer la crasse, rendre brillant, net, ordonné. Quand tout fut en place, elle se regarda dans le miroir rutilant. Puis elle glissa sa main derrière sa nuque pour toucher ses cheveux. Oui, pourquoi ne pas couper tout ça... Elle ôta sa barrette dans un bruit de métal qui claque, ses boucles glissèrent sur ses épaules. Elle les attrapa, devant, derrière, remontant ici pour voir ses oreilles, desserrant

là l'étreinte pour créer une frange, tournant la tête pour imaginer son profil avec une nouvelle coupe. Pas de doute, c'était le moment : le jour idéal pour basculer. Elle attrapa les ciseaux, des mèches brunes tombèrent sur le sol, jusqu'à libérer ses tempes, dégager sa nuque, alléger son crâne. Elle se découvrit un regard explosif, luisant, presque bestial, qu'elle ne se connaissait pas, et qui la ravit. Elle frota d'une main étonnée sa crinière hirsute, méconnaissable. Elle était absolument transformée. Tante Miel aurait approuvé, c'est sûr. Elle ramassa les longues mèches molles, les rassembla dans la petite poubelle, puis elle posa sur le sol des tapis de bain propres et referma la porte derrière elle.

L'effet du joint commençait à se dissiper, mais elle gardait tout de même encore une sensation de lourdeur sur les paupières, une sécheresse dans la bouche, et une envie de sucre caractéristiques. Elle aurait bien mangé un bout de chocolat, mais il aurait fallu entrer dans la cuisine. Elle se dirigea vers son dressing. Fallait-il encore porter du noir pour des obsèques, de nos jours ? Delphine se demanda si elle avait dans sa garde-robe une tenue qui pourrait faire l'affaire. Elle ouvrit sa penderie, et fit glisser les cintres pour faire le tour de la question. Des robes basiques, des chemisiers unis, des pantalons sobres, rien qui tranche, rien d'épatant ou de remarquable, du vêtement passe-partout sans âge et sans style. La jeune femme avait toujours clamé le désintérêt qu'elle vouait aux modes vestimentaires, aux vêtements en général, d'ailleurs. Elle s'habillait pour ne pas avoir trop froid, ou trop chaud, c'était simple. Évidemment, Louise, elle, avait fait de son corps le porte-drapeau de ses évolutions, les manches ballon avaient valsé en même temps que ses boucles

d'enfant, et ensuite, elle avait joué de son look avec beaucoup de culot et d'habileté. Leur mère disait d'elle qu'elle avait le chic pour assortir des choses a priori totalement incompatibles, et d'être quand même élégante. Le ton se voulait moqueur mais transpirait la fierté, et elle martelait à qui voulait l'entendre que bien sûr, elle n'avait pas toujours approuvé les dégaines de Louise, mais qu'elle se devait d'admettre que sa fille avait du talent pour surprendre. Leur père concluait toujours par la même phrase : « Ah, ça c'est sûr : Louise serait foutue d'avoir de la classe avec une serpillière autour des hanches ! » et il faisait ensuite retentir son ridicule petit rire de pinson.

Delphine prit les cintres et les jeta sur son lit, empilant en vrac robes et jupes, pantalons et chemisiers. Un peu de tri, ce sera bien. Les choses s'entassent, se pressent les unes contre les autres, on ne sait plus ce qu'on a, on oublie ce qui pourtant est là, ça finit par sentir le moisi, et l'inutile. Tiens, cette robe, elle ne l'a plus portée depuis des années. Et ce chemisier est décousu là, chaque fois elle s'en aperçoit au moment de le mettre et le repose en se promettant de le raccommoder plus tard. Elle oubliait toujours de le faire, bien sûr, et le chemisier retournait attendre inutilement dans cette penderie débordante de vieilleries. Elle courut presque chercher un dépoussiérant et un chiffon pour frotter les étagères vidées, jusqu'aux recoins les plus inaccessibles. Elle prit aussi un grand sac poubelle, et entreprit d'y déposer les vêtements qu'elle ne voulait décidément plus porter. Faire de la place, ici aussi, faire du vide, c'était ridicule de garder tout ça, des trucs de quand elle était plus mince, qu'elle ne pouvait plus fermer, des trucs qui

avaient réussi à se démoder malgré leur sobriété, trop courts, trop cintrés, trop étriqués. Elle voudrait ne plus jamais être serrée, empêchée, nouée, ne plus jamais étouffer.

# Terres fauves

par Patrice Gain

## LE LIVRE

**Envoyé en Alaska pour écrire les mémoires d'un sénateur, David McCae est confronté à la violence d'une nature qui a conservé tous ses droits.**



←

Parution août 2018  
224 pages - 19 euros  
ISBN : 978-23-60545-18-6

Les éditions Le Mot et le Reste sont diffusées et distribuées par Harmonia Mundi.

## L'AUTEUR

Patrice Gain est né à Nantes en 1961 et vit en Haute-Savoie. Professionnel de la montagne et ingénieur en environnement, il est attiré depuis toujours par les territoires sauvages et les grands espaces. Aux éditions Le Mot et le Reste il a publié *La Naufragée du lac des Dents Blanches* et *Denali*.

## LA MAISON D'ÉDITION

Créées en 1996 à Marseille par Yves Jolivet, les éditions Le Mot et le Reste publient environ 35 titres par an dans quatre domaines : musique, littérature, critique sociale et arts visuels. Le Mot pour dire le langage et le Reste pour dire l'espace, le monde, le social. Mais c'est aussi le mot que confient les auteurs ; l'éditeur s'applique au reste.

## CONTACT

Yves Jolivet  
109 boulevard de la Libération  
13001 Marseille  
ed.mr.info@orange.fr

**David McCae a rejoint l'alpiniste Dick Carlson et son équipe de chasseurs dans son lodge coupé du monde. Il a regagné sa chambre après le repas.**

J'étais au beau milieu d'une falaise vertigineuse, un mur ocre, lisse et légèrement déversant, debout sur une marche pas plus grosse qu'un carton à chaussures. Le vide était partout autour de moi et je pouvais le sentir me tirer en avant. La situation était terrifiante. J'étais trop effrayé pour tenter quoi que ce soit, comme m'asseoir peut-être. Imaginer devoir faire un mouvement me soulevait le cœur. Je glissais, lentement, inexorablement. Après d'affreuses minutes je basculais dans le vide. Peut-être bien que je m'y jetais. C'était le paroxysme de ma terreur. Une sorte de délivrance aussi. La falaise défilait devant mes yeux. Dessous moi, un trou béant au fond duquel je distinguais de minuscules sapins. J'ai dû crier. Je criais souvent la nuit. Il fallait que quelque chose me sorte de mes cauchemars. D'habitude Louise me réveillait d'un coup de coude dans les côtes. Je tendais un bras et je sentais son corps chaud. Mais là ce fut une voix. Une voix embrumée qui priait, ou qui suppliait peut-être. Des cris, des appels, des râles. Il y avait quelqu'un près de moi que je ne voyais pas. Par instinct de survie plus que par courage je me suis redressé sur mon lit, cherchant à me souvenir de l'endroit où je me trouvais. Je n'aime pas ces moments où la mémoire embrumée de mauvais songes vous plonge dans l'amnésie. J'ai toujours l'angoisse que cet état demeure. J'ai descendu l'escalier avec d'innombrables précautions, cherché la porte à tâtons, avec la peur de poser ma main sur quelqu'un tapi dans la pièce. Quand elle s'est posée sur la poignée je l'ai ouverte. Violemment.

L'haleine froide de la nuit m'a saisi. Se découpant dans l'ombre, j'ai distingué le lodge et le murmure de la mer. Une lumière brillait à l'étage. Comment exprimer ce soulagement ? Derrière moi la voix s'est de nouveau fait entendre. J'ai sursauté, mais j'ai reconnu son timbre. Dick Carlson parlait dans mon dos d'une voix mal assurée. Je m'étais endormi en oubliant d'arrêter l'enregistrement de notre entretien de la veille. Je suis resté un moment immobile sur le pas de la porte jusqu'à ce que des frissons parcourent mon corps. J'étais en nage. J'ai attrapé mon téléphone et je me suis assis dans le lit avec la couverture sur les épaules. Je suis revenu en arrière. On entendait distinctement la respiration saccadée de Dick. Près de deux heures après avoir clos notre entretien, Dick parlait à quelqu'un. Ses propos étaient entrecoupés de longues plaintes inaudibles. Les vapeurs d'alcool semblaient l'avoir amené à visiter de vieux démons : « Laisse-moi, Alex. J'en peux plus. Je n'y arriverai pas. »... « J'ai trop mal, c'est trop tard. Laisse-moi. »... « Pas si vite. Tu vas trop vite... »... « Relève-toi, Dick ! Relève-toi, Dick !... Tu vois bien que je suis au bout du rouleau. Je vais mourir, Alex. Tu diras bien à mon père que je suis allé au sommet, tu n'oublieras pas. »... « Ça fait combien de temps qu'on est dans ce trou, Alex, trois jours ? Une semaine ? »... « On est allés au sommet, hein Alex, on l'a eu ce putain de sommet... » « On l'a bien mérité. On l'a mérité plus que personne. Regarde dans quel état on est. On s'est battus. On a souffert pour ça. On n'était pas loin, deux

cents mètres, peut-être moins. Qu'est-ce qu'on en sait avec cette tempête ? Qu'est-ce que ça change ? Nom de Dieu, dis-moi ce que ça change ? On peut être fiers de nous, Alex. » Il y avait eu un bruit de verres qui s'entrechoquent puis un assez long silence. « Il est encore là ce petit con. Je dirai à Andrew de m'envoyer une danseuse la prochaine fois. » Ça l'avait fait rire. « Je devrais peut-être lui dire la vérité ; que le sénateur Andrew Kearny est comme tous ces politiques véreux qui se planquent derrière leur cravate au moindre coup dur. Que la fois où il a mis le pied dans une bouse d'élan il a failli s'évanouir et y laisser sa chaussure. Ils feraient la paire tous les deux... » « Putain, bébé, pourquoi tu me plantes un couteau dans le dos ? Reviens, s'il te plaît, reviens, je passerai l'éponge. Je ne peux pas avoir quitté Élisabeth pour en arriver là. Je ne le supporterai pas. Tu sais que je ne le supporterai pas. » On entendait ensuite la bouteille rouler sur le sol puis plus rien d'audible. Dick avait eu un sommeil agité.

Je me suis repassé l'enregistrement plusieurs fois. Je n'ai trouvé le sommeil qu'au petit matin. J'étais abasourdi et décontenancé. Quand je me suis levé, j'ai de nouveau écouté les confessions de Carlson. Elles résonnaient différemment dans la lumière du jour. La crainte avait pris la place de la stupeur. Je regardais mon téléphone comme un colis piégé. J'ai rédigé un mot à l'attention de Sydney en lui disant que je quitterais Valdez en fin de journée et que j'abandonnais la rédaction du chapitre sur Dick Carlson. Le simple fait d'écrire que je rentrais m'avait fait un bien fou. Pour toute explication j'avais essayé, sans succès, de joindre l'enregistrement. De toute façon le téléphone me faisait savoir que je n'avais pas de réseau. Je suis allé déjeuner. La plupart des chasseurs étaient déjà sortis de table,

soucieux de ne pas rater les dernières heures de chasse. J'ai cherché des yeux Carlson, mais il n'était pas dans mon champ de vision et j'en avais été soulagé. Je me suis servi plusieurs cafés et j'ai avalé deux pancakes qui baignaient au milieu d'un plat de haricots en sauce et de saucisses grillées. Avant de sortir, je suis allé voir le gars qui s'activait en cuisine. Je lui avais exposé mon problème de communication. Il m'avait passé le téléphone satellite en me disant « pas plus d'une minute » et en me faisant comprendre qu'il me faisait une faveur. J'ai appelé Sydney et je suis tombé sur sa messagerie. Je lui ai dit « écoute un peu ça », puis j'ai collé les téléphones l'un contre l'autre. À la fin de l'enregistrement j'ai ajouté « je laisse tomber ». Je comptais bien prendre le chemin du retour dès que j'aurais posé le pied à Valdez, quitte à rouler toute la nuit s'il le fallait. Les chasseurs sont rentrés vers quatorze heures, excités comme des gamins. Ils avaient extirpé d'un sac un ourson. Une peluche qu'on aimerait prendre dans ses bras si la balle qui avait traversé son corps n'avait pas arraché la moitié de son arrière-train. Il cherchait à lever la tête et regardait ses bourreaux avec de petits yeux lavés. Les types présents n'étaient guère sensibles à son agonie. J'avais croisé le regard d'Ed qui semblait embarrassé par la situation. Je lui en avais voulu, à lui plus qu'aux autres. Je ne sais pas bien pourquoi. Pas autant qu'à moi-même. Je n'avais rien osé dire ; autant chercher à piquer une proie à une meute de hyènes.

Après une rapide collation, tout le monde s'est activé à faire un brin de ménage, à ranger ses affaires et à les entasser sur le ponton des hydravions. Sentant l'effervescence du départ, les chiens hurlaient et gesticulaient en tous sens au milieu des bagages. Vers seize heures trente,

j'ai entendu l'hélicoptère approcher puis se poser devant le lodge. Je me suis avancé avec mon sac dans les bras en affichant l'air le plus détaché que j'avais en répertoire. Dick Carlson et le cuisinot, comme la veille, empilaient des tas de caisses à l'intérieur.

– Ah, te voilà, David. J'espère que ce séjour t'aura été profitable. Je ne vais pas pouvoir te prendre dans l'hélico tout de suite. Tu vas devoir patienter un peu.

Il n'avait rien ajouté. Je suis allé voir Ed. Il m'a dit que leurs hydravions n'allaient pas tarder. J'ai attendu avec l'équipe de chasseurs. L'hélicoptère est passé au-dessus de nos têtes et nous lui avons adressé un signe avec la main. Puis les avions sont arrivés de concert. J'ai regardé les gars hisser les chiens et les bagages à bord. Quand Ed a mis un pied sur le flotteur il s'est retourné vers moi et m'a dit en me tendant sa carte de visite : « Passe me voir à l'occasion. Bon courage. »

J'ai regardé les deux hydravions glisser sur les eaux calmes de la baie et prendre lentement de l'altitude. Quelques minutes après ils avaient disparu. Je me suis assis sur le ponton et j'ai attendu. Une angoisse sourde me serrait déjà le ventre. Je calculais mentalement le temps nécessaire pour faire l'aller-retour à Valdez et décharger le matériel. Je me disais que dans une petite heure l'hélicoptère serait de retour. Je me maudissais de ne pas avoir plus insisté auprès de Carlson. Il aurait parfaitement pu me faire passer avant les cartons du cuisinot. Quelque part dans les arbres, des corbeaux se battaient en poussant des cris déchirants. Puis l'ombre a gagné la rive. Il faisait froid. Quand le soleil est passé derrière les sommets et que les eaux de la baie sont devenues noires, j'ai compris que personne ne reviendrait me chercher. Je suis remonté vers le lodge et j'en ai fait le

tour à la recherche d'une ouverture qui me permettrait d'entrer.

Les portes et les fenêtres avaient été solidement barricadées. La peur me gagnait au fur et à mesure que la lumière déclinait. Quand la nuit fut là, et que la lune s'est posée au sommet d'un épicéa comme un fanal, elle m'avait tétanisé.

# Brown Baby

par Benoît-Marie Lecoin

## LE LIVRE

*Brown Baby* est une ombrageuse romance. Sur le quotidien d'un couple qui vit d'amour et de proies fraîches. S'y plonger, c'est chevaucher une montagne russe qui s'emballa, une nuit glaçante, à Coney Island. C'est suivre les pérégrinations meurtrières de Kessy et Ron dans Gotham, cette ogresse de cité debout.



←

Parution octobre 2018  
250 pages - 20 euros  
ISBN : 978-23-73060-27-0

Les éditions Le Murmure sont diffusées par Hobo Diffusion et distribuées par Makassar.

## L'AUTEUR

Jeune romancier, sédentaire de corps, nomade de la pensée, Benoît-Marie Lecoin est aussi intervieweur, chroniqueur, blogueur. Il a publié dans plusieurs revues et sites internet. Il s'essaye à de nombreux styles, du roman généraliste à la science-fiction...

## LA MAISON D'ÉDITION

Le Murmure a la volonté d'explorer les idées, de s'ouvrir à des cultures, des minorités ou plus simplement d'approcher des auteurs restés dans l'ombre ou oubliés. Des écritures ciselées ou noires rythment le catalogue qui aborde sans l'annoncer les questions du champ social.

## CONTACT

David Demartis  
2 rue Geoffroy Drouet  
44000 Nantes  
info@editions-du-murmure.fr

**Nous sommes à New York dans les années 1970. Kessy, l'héroïne, prend le métro pour rentrer chez elle...**

Trente secondes. Le corps est une machine, le chaos ambiant, la jungle de la ville, New York la sauvage, palpite, noie ses artères, propulse au travers de ses tentacules son sang bileux. Vivre ici est un titanesque combat, une lutte acharnée pour parvenir à la lumière. Trente secondes ! Elle ne se rend compte de rien, trop engloutie par l'ennui, trop habituée à ne pas savoir comment se satisfaire du monde qui l'entoure.

Pour Kessy Johnston ce sont trente secondes de trop, c'est presque l'infini. Elle ne s'en aperçoit pas, elle n'en a pas conscience ; tout bouillonne en elle, l'organisme bûche *ad vitam aeternam* et jusqu'au néant. Trente secondes, ce sont huit inspirations, le cœur qui bat trente-six fois, faisant parcourir à son sang 6,4 kilomètres, la moelle osseuse produit 72 millions de globules rouges. Trente secondes : c'est cligner des yeux sept fois, avoir 25 pensées qui traversent son esprit... Trente secondes : c'est retenir sa respiration, tant les odeurs d'urine, de sueur, du métro, l'asphyxient en posant le pied sur le quai. Trente secondes : c'est le temps nécessaire pour chercher un dérivatif à la morne tristesse qui la submerge, ce sont les portes du wagon qui se referment, faisant naître son reflet dans le verre tailladé de la fenêtre de la rame où elle se trouve.

Kessy meuble, c'est une manière de ne pas avoir de prise avec le monde réel, elle revoit la parade dans Congo Square, la Nouvelle-Orléans apprêtée, toute à la fête ; en lampions et en fanfares. Elle se

souvent, l'image ne fuit pas, elle est persistante, ralentie, précise, chirurgicale. C'est un homme grimé en squelette, il profite de la cohue, de la transe bigarrée du festival. C'est un monstre parmi tant d'autres, un être surgi des abysses de l'enfance. Il tire à lui une gamine, celle-ci est déguisée en papillon. Personne ne voit ce qui est en train de se dérouler, cet homme qui d'un geste assuré, brutal, tire à lui la fillette, le papillon qui est projeté en arrière de quelques pas, en vie, l'instant d'après ; étranglée : morte ! Son visage bleuissant sous la force de l'étranglement. Kessy revoit le squelette, cette âme noire, ce meurtrier aguerrri qui s'efface dans la foule, semblable à une ombre qui disparaît, laissant choir le corps de la fillette à terre ; dans le tumulte, au corps battant des percussions.

La rame de métro est bondée, les usagers sont des bancs de poissons, ils s'agitent en tous sens sur les quais, se suivent par colonies dans ces couloirs dantesques, ne regardant pas autour d'eux, filant, souhaitant que le trajet se termine, ne voulant croiser personne : comme pris dans une lessiveuse. Mendiants, vendeurs à la sauvette, danseurs de popping se répartissent les endroits où la manche est la plus profitable, ils guettent, prêts à s'enfuir au moindre uniforme. Kessy se tient à l'une des poignées du compartiment rivetées au plafond ; elles ont des airs de cordes de pendus : plastique gris, lisse, austère. Elle songe que le plastique est une matière sans vie, froide, insensible : à son image. Les roues sur les rails



crissent lorsque le conducteur freine à l'approche d'une nouvelle station.

Kessy sent soudainement une main qui lui palpe les seins, elle ne réagit pas, elle en éprouve un déplaisir, malgré cela elle n'en montre aucun signe : blasée, usée, désenchantée. Elle sent toujours cette main froide qui se glisse dans son corsage, qui frôle sa peau avant de la caresser. Elle se dit que laisser faire l'inconnu qui la tripote sans éprouver la moindre excitation, rester imperturbable, c'est encore plus déroutant pour le pervers qu'une gifle, qu'un coup ajusté dans les parties. Un instant elle reste perplexe, c'est que physiquement elle est très androgyne, que sa poitrine est richement bombée, presque inexistante ; au point que plus jeune, les cheveux coupés court, elle aurait pu passer pour un garçon. Elle se dit : « Ce type n'a rien d'autre à faire, je suis plate comme raie, il a vraiment que ça à foutre ? » Elle en conclut que c'est un détraqué, peut être un comptable avec un bon syndrome de Lima mal soigné ? Kessy est persuadée que ce ravisseur d'extase forcée tâte les femmes comme à cette seconde ; le type même du minable orgasmiquement honteux. Il est probable qu'il vive seul, ses seuls orgasmes naissant ainsi : dans un lieu bondé, en pelotant des étrangères. Que se passerait-il si Kessy feignait l'orgasme ? Sans doute fuirait-il se réfugier dans le fond du compartiment, terrorisé de lui avoir fait prendre son pied. Ses proies sont généralement plus prudes ; une mercière peu encline à l'onanisme, avec des fantasmes de midinette, façonnés de souvenirs vagues du film *Gone with the wind*, des passionnettes de Scarlett, de son désir impossible, de Rhett Butler, son côté irrésistiblement brutal, sauvage : des baisers hollywoodiens surjoués et marqués ; hygiéniques et, pour cette puritaine engance,

érotique au plus dernier degré. Aux creusets des fantasmes, les leurs sont de ceux que l'on confesse sans difficulté tant ils sont communs, niais, sans surprises : risibles ! Pour elles, le corps est une entrave, elles dansent avec maladresse, marchent un peu lourdement, ne trouvent pas la bonne position pour s'endormir.

Elles n'écartent les cuisses que devant leur médecin de famille. Elles changent de liquette pour l'occasion, sans oser acheter des sous-vêtements en dentelles ; le confort du coton à la griserie de la soie ou de ces matières synthétiques lisses, un peu moirées et tellement plus affriolantes... Une fille épouvantée face à l'engin, qui connaîtra un rentre-dedans à la vavite dans une meule de foin, ou sur un lit parental grinçant avec la sueur détestable d'un amoureux de seconde main et la frayeur du saignement de la première fois. « Les premières fois sont déplorables », songe Kessy tandis que l'inconnu continue à la palper.

Le trajet semble long, le temps est une matière relative, la routine doit faire en sorte que parfois il semble suspendu, à l'arrêt, coincé. On pourrait dépeindre un portrait de ce qui est en train de se dérouler dans la rame. Les regards fuyants, les lecteurs de journaux, de romans, parasités dans leur lecture par le bruit strident de la décélération de la matrice. Du moins sont-ils protégés derrière leurs paravents de papier, le pli en accordéon de leurs livres ? La jaquette de leurs romans ? Une pancarte *do not disturb* retournée devant la porte de chambre de l'hôtel de leurs existences.

C'est un moment commun à tous les usagers, une pause photographique d'un paysage social, du col blanc arborant fièrement à son revers de veste le macaron du Rotary

International, au poing tendu clouté sur un perfecto, porté par un panthéron méconnaissant Tommie Smith, John Carlos, le combat social du Black Panther party dont il porte le symbole sur son cuir.

Regarder ailleurs, oublier les autres, observer un silence gêné. Ce n'est pas un silence comme celui que l'on ponctue dans une conversation, appelant l'autre à converser en écho, c'est un silence mort qui tranche avec le boucan infernal du métro ; le silence que l'on entend dans la nuit, celui garant d'un possible et soudain désordre : celui rompu par ces ombres anonymes qui nourrissent la rame à chaque arrêt. C'est une sorte de soupir qui dure terriblement et paraît ne pas connaître de fin.

Kessy voit l'homme qui la pelotait descendre, sur le quai il la regarde une dernière fois avant de baisser la tête et de rentrer dans le troupeau des usagers. Elle aurait aimé qu'au moins il ait le cran de soutenir son regard, elle se serait dit qu'au moins il possède une once d'un courage assumé. La rame repart, elle passe la main dans ses cheveux, négligemment, c'est un geste empreint de fierté. Elle se félicite d'avoir supporté ce pervers, de s'être comportée comme si rien ne s'était passé. Si elle n'a rien fait, c'était juste parce que cela pimentait le trajet, la sortait de l'ordinaire.

Kessy est une très belle jeune femme, longiligne, grande, aux yeux tirant sur le noir, d'une profondeur assez angoissante qui vous fait souvent vous sentir mal à l'aise en sa présence ; à cause de sa beauté, de son côté inaccessible. La nuit, lorsqu'elle se promène seule, on ne vient pas l'importuner ; de loin, sa taille, ses épaules un peu anguleuses font qu'elle en impose.

Kessy est une Brown Baby, une gosse fruit de la rencontre d'un GI noir et d'une Allemande un peu éméchée dans une chambre avec un papier peint mité, dans une ville dévastée par la guerre. De sa naissance c'est à peu près tout ce qu'on lui a raconté. Sa mère était maquilleuse pour le cinéma d'avant-guerre puis s'était reconvertie dans la coiffure. Il a suffi d'un regard, son père s'est fait raser et ça a fini au plume avec neuf mois plus tard : un cri !

# Emma

par Tess Corsac

## LE LIVRE

**En décimant la population mondiale, le virus Emma a profondément modifié la définition même d'humanité. Dans un monde où la confiance en l'autre a disparu, tous les repères des survivants sont bouleversés. Azur, une survivante, doit à tout prix retrouver son ami d'enfance Basile, diagnostiqué malade deux ans plus tôt.**



←

Parution octobre 2017  
396 pages - 16,50 euros  
ISBN : 979-10-90685-16-1

Les éditions le Muscadier sont diffusées par Geodif et distribuées par la Sodis.

## L'AUTEUR

Tess Corsac a l'âge de toutes les audaces. Notamment celle de casser les codes. Dans *Emma*, elle entraîne ses lecteurs dans un monde allégorique d'une sombre beauté, où l'humanité n'est plus un acquis, mais un privilège vulnérable. Et pose la question : c'est quoi, « être humain », aujourd'hui ?

## LA MAISON D'ÉDITION

Le Muscadier publie de la littérature, des essais et des livres de santé publique. Ses ouvrages s'adressent à celles et à ceux qui croient au vivre-ensemble plutôt qu'à l'individualisme, qui refusent le prémâché quotidien, le prêt-à-penser et tous les types de formatages.

## CONTACT

Bruno Courtet  
48 rue Sarrette  
75685 Paris  
info@muscadier.fr

**De retour d'une difficile mission qui l'a menée dans son village natal, Azur rentre à la base des Furets en compagnie de ses amis Samuel et Ondine.**

– Nous partîmes quarante, et par un prompt effort, nous nous vîmes vingt-six en retournant au port !

– Qu'est-ce que tu nous chantes là, Ondine ? je m'enquiers sans tourner la tête vers le cheval de mon amie qui trotte à ma droite.

– Elle se prend pour Rodrigue, explique Samuel qui se cramponne tant bien que mal à mon dos. Elle a détruit la métrique de l'alexandrin original, mais l'idée est là.

– Je comprends rien à ce que vous me racontez.

– Rodrigue, ça ne te dit rien ? *Le Cid*. Corneille. Le dix-septième siècle. Toujours aucune lumière ?

– Aucune.

– Je ferai passer une lettre au Bureau pour te donner une affectation exclusive à la bibliothèque pendant une semaine, afin que tu rattrapes ces lacunes. En attendant, si tu peux éviter de faire aller notre canasson dans les nids-de-poule, ça soulagera beaucoup mon épaule...

– Désolée. Je fais ce que je peux, je m'excuse en dirigeant le cheval plus au centre sur le sentier.

– Il n'empêche que c'est vrai, fait Ondine. Nous étions quarante affectés à ce fameux Détachement spécial. À quelques têtes près, on rentre amputés de la moitié de notre effectif. Les groupes de base se sont complètement décousus.

– Au moins on est vivants, je remarque.

– Oui. Mais entre les quatre qui sont tombés au combat, ceux qui ont attrapé la dysenterie, Arthur et son tétanos...

– J'ai entendu dire qu'il ne s'en tirerait pas non plus...

– Ah, ça, le tétanos, ça pardonne

pas. Les Gueules-Bleues ont fait exprès de lancer leur dernier assaut de cette manière : ils ont voulu détruire nos réserves de désinfectants et de vivres, siffle Ondine. Ils ont fait comme chez moi. Aucune pitié de leur part.

– On peut pas s'attendre à grand-chose d'autre étant donné que nous-mêmes ne les considérons pas comme des humains.

– Ils cherchaient juste le match nul. Quand on voit l'état de nos troupes et du Village qu'on était censés défendre, je me demande s'ils n'ont pas réussi.

Je n'ai pas longtemps hésité avant de reprendre la route avec les Furets. Je ne me sens plus d'affinités avec mon Village natal. Je l'ai longtemps idéalisé, comme un nid à l'abri du malheur. Je veux désormais suivre une voie qui me semble bonne et juste, un chemin que j'aurai choisi et qu'on ne m'aura pas imposé.

– Azur ? appelle Samuel.

– Oui ?

– Ce qu'on nous a raconté, au premier briefing avant la bataille... sur les Anges, tu étais au courant ? On t'a vu quitter la pièce bien avant la fin de la session...

– Oui. J'étais au courant.

– Pourquoi ne pas nous en avoir parlé ?

– Parce qu'on ne me l'a appris que pendant le trajet de l'aller. C'est ma tante qui me l'a avoué. Je l'ignorais avant ça. Je me suis dit que j'aurais pu commettre des erreurs en vous en parlant à chaud sans avoir eu le temps de laisser le tout décanter.

– Je vois. Qu'est-ce que ça te fait de savoir ?

– De quoi ?

– De savoir que t’auras beau rouler une pelle à une Gueule-Bleue, c’est pas Emma qui te traînera dans la tombe ?

– Rien ne me le garantit...

J’explique à mes deux amis en quoi consistent les hasards de la génétique exploités au Village.

– Une chance sur deux, *grosso modo* ? conclut Samuel. C’est presque encore plus frustrant. Tu vas en faire quoi du coup ? De ces connaissances et de ton *héritage* ?

– Tu veux dire que j’ai un potentiel génétique trop exceptionnel pour simplement servir l’humanité en tant que Furet dans notre petite base de Toulouse ?

– Oui. Tu pourrais rencontrer un Médecin spécialisé qui te ferait des analyses complexes de sang, ou je sais pas de quoi, pour vérifier si tu as cette immunité. Partant de là, tu pourrais être hébergée tous frais payés chez les Anges. Et si tu n’as pas l’immunité, dans le pire des cas, on te renvoie dans ton Village et t’as juste à épouser un immunisé pour que vos rejetons le soient éventuellement aussi. T’as l’opportunité de vivre ta vie sereinement, sans avoir à angoisser au sujet de la propreté de ta nourriture ou de la cuvette de tes toilettes. Pourquoi ne pas la saisir ?

– Je vois pas les choses de cette façon.

– Pourquoi ?

– Parce que j’en ai ma claque des « il faudrait », des « tu dois » des « tu ne peux pas », des « tu as ces responsabilités ». Ma vie, jusque-là, n’a été qu’un morceau de gras qu’on a patiemment mâché avant de me le cracher dans la bouche. Je ne veux plus de « il faut que ». Je ne veux pas que ma naissance détermine la moindre de mes respirations jusqu’à ma mort, tu comprends ?

– Alors que veux-tu concrètement ?

– Je veux retrouver Basile.

J’ai besoin de lui parler pour comprendre où j’en suis dans ma vie.

– Ton ami ? Celui qui... Oh ! je comprends. Tu veux dire qu’il est vivant ?

Je hoche la tête.

– Tu veux t’enfuir de la base ? demande Ondine.

– Si on refuse de me laisser partir, je m’arrangerai pour. Je n’ai pas l’intention de m’enfuir, je veux demander la permission de partir dès qu’on sera rentrés à la maison.

– Le Bureau ne te laissera jamais partir seule. Et nous non plus, avec Samuel, on ne voudra pas que tu partes seule.

– Alors je demanderai qu’un Furet m’escorte jusque là-haut, si vous voulez. Mais si on refuse...

Samuel me lance une bourrade dans le dos de son épaule valide.

– Tu as totalement raison !

\*

Quelques jours plus tard, nous sommes de retour à Toulouse.

Le Bureau nous octroie à tous une semaine de repos, durant laquelle nous passons le plus clair de nos journées à somnoler dans notre dortoir. Nous jouons aux cartes avec Emilio et Myrtille, qui rentrent le soir.

Je n’ai pas encore sérieusement envisagé mon désir de quitter la base. Je me laisse le temps de la réflexion.

L’épaule de Samuel s’est plus ou moins remise en place. D’après les Médecins, la clavicule n’est pas cassée, elle s’est juste déplacée vers l’avant suite au choc. Il a suffi de quelques manipulations et d’une petite rééducation pour qu’elle redevienne fonctionnelle.

Le lundi suivant, nous nous replongeons dans la routine du tableau d’affectations.

– Rebelote ! s’exclame Samuel. Devinez quel trio de jeunes gens je repère dans la même

escouade pour cette semaine ?

– Encore ? Deux fois

de suite ? je m'étonne.

– On ne va pas s'en plaindre.

– SS1-4 (10h), je décrypte au tableau.

– La salle de briefing du premier sous-sol, quatrième porte à dix heures, on connaît la chanson. Visiblement, ce n'est pas une opération de grande ampleur. Quand on voit la pagaille de la dernière expédition, on se dit que c'est pas plus mal.

Nous filons en salle de briefing.

Une petite pièce, moins grande que notre dortoir. Il y a un tableau noir et une table rectangulaire en vieux teck. Quatre adultes se tiennent droits près du bureau. Je reconnais Ulysse et ses longs cheveux rassemblés en un chignon, et Marine, la femme Furet qui a raccompagné Samuel au Village après sa blessure. Je ne connais pas le nom des deux autres adultes.

– Voilà les Furetons, dit Ulysse.

Enfin, les deux Furetones et le brave Samuel. Quand est-ce qu'on te pose ton second tatouage, mon grand ?

– D'ici la fin de l'année normalement. Ou au début de l'année prochaine, quand la période des marques-passeports sera revenue.

– Bien, bien. Asseyez-vous.

Vous connaissez déjà Marine ?

Elle était en mission avec nous à plusieurs reprises. La grande perche près du tableau, c'est Gabriel. Et la jeune femme qui se balance sur sa chaise, c'est Camille. Nous avons été désignés par le Bureau pour encadrer notre petite expédition. Camille ? Je peux avoir la carte, s'il te plaît ?

La jeune femme aux longs cheveux blonds tressés dans son dos étale une carte de France sur la table. Le doigt d'Ulysse glisse sur le papier. Il s'arrête sur un point noir repassé au feutre.

– C'est ici qu'on va.

– Près de la mer ? je dis.

– De l'océan. Oui.

– Tiens donc, fait Samuel.

On dirait que certaines prières ont été entendues.

– Pourquoi ? je demande.

– Parce que la ville que le monsieur nous montre de son index, c'est Bordeaux.

L'excitation me gagne.

– Le nain de jardin a raison, acquiesce Ulysse. Là-bas, c'est Bordeaux. On en a pour une bonne semaine de trajet.

– Qu'est-ce qu'on va y faire ?

– On va livrer en mains

propres aux Anges le compte rendu de ce qu'il s'est passé au Village. On a quelques papiers à remettre et, malheureusement, ça ne peut pas se faire par radio. On règle la paperasse, ils donnent leur aval pour la reconstruction et le renforcement du Village, et on rentre. Normalement c'est une explo' relativement tranquille.

# Entrée libre

par Mélanie Yvon

## LE LIVRE

*Entrée libre* nous amène derrière la façade d'un petit commerce en déclin. Transactions dissimulées, échanges silencieux, décor surchargé, l'auteur saisit les lois d'un sex shop aux marges de la légalité. Le patron, un étranger qui ne parle pas français, est dévoré par un dilemme : comment concilier ses devoirs religieux avec son rôle d'entrepreneur ?



Parution avril 2018  
176 pages - 18 euros  
ISBN: 978-23-71000-59-9

Les éditions Le Nouvel Attila  
sont diffusées et distribuées par  
Média distribution.

## L'AUTEUR

Mélanie Yvon est performeuse, auteure en revues, et issue du master de création littéraire de Paris VIII.

## LA MAISON D'ÉDITION

Littératures étranges et étrangères...  
Le Nouvel Attila cultive les genres inclassables et les mauvaises herbes littéraires, en proposant traductions, rééditions de trésors oubliés, et quelques auteurs français choisis.

## CONTACT

Benoît Virost  
203 bis avenue Daumesnil, c/o Atout Livre  
75012 Paris  
attila@lenouvelattila.fr

**L'auteure dévoile une personnalité stupéfiante, son étrange relation affective avec ses employées, et les mille trafics auxquels le magasin sert de couverture...**

*paperasse* – Il a appris à parler français à son arrivée. *C'est obligé quand tu veux faire business.* Il n'est pas très à l'aise avec cette langue mais il maîtrise ce qui lui est nécessaire pour travailler. Il écrit rarement, ou comme il l'entend et ce n'est pas un problème car cela fait partie des tâches que Milena doit accomplir. Traduire. Retranscrire. Écrire. Écrire et lui tenir compagnie, même s'il ne s'agit pas à la base de sa fonction principale au sein du magasin. Il lui parle de sa vie. Avant. Maintenant. Après. De ses projets, de sa famille, de sa *maman*. Il lui arrive certaines fois devant les clients de dire que c'est elle le *patron*, parfois il dit que c'est son *ouvrier*, parfois il dit que c'est sa *secrétaire*. Parfois il dit que c'est sa *femme*. Il sollicite son aide pour les tâches administratives relatives au magasin. Mais aussi pour l'immobilier, les sociétés, les assurances, les crédits, les courriers de la police. Surtout pour les courriers de la police.

*s.a.r.l bienvenue* – Au numéro 80 siègent de nombreuses sociétés aux activités variées dont une chocolaterie et une librairie. Avant de travailler à la boutique, il était fleuriste. Plus exactement gérant d'un magasin de fleurs. *Je faire buisness et les autres de ouvriers de faire les bouquets.* Le premier, un homme rencontré au hasard d'une soirée qu'il organisait, il a jugé après la première semaine qu'il n'était pas assez qualifié et pas très poli avec les clients. Il s'en est rapidement séparé pour trouver une nouvelle employée. La seconde,

une femme très compétente, le commerce n'était pas assez lucratif, il a dû liquider. Il était en même temps gérant d'un bar où le café était à 3 euros et la bière à 5, pour dissuader les touristes et autres habitants du quartier d'y entrer. Le soir il fermait les rideaux et il organisait des tournois de poker. Un jour il a perdu 23 000 euros, il a sorti son arme et a dit à tout le monde de sortir sinon il tirait.

*l'agora* – C'est ici qu'il a rencontré sa petite amie – Najma. Il n'embauchait que des jolies filles. *Najma c'est mon amour. C'est elle que je suis amoureux. Pas autant qu'avant mais encore un peu. C'est elle de habiter chez moi mais maman elle aime pas. Elle dit c'est pas une fille propre, c'est pas la fille pour moi. Toujours elle laisser ses affaires, ses vêtements par terre. Elle pas ranger, pas nettoyer, pas faire le manger. Et maman, tellement qu'elle pas aimer, elle appeler elle Sophie – Mon ex de femme avec qui j'avais marié. C'est vrai, c'est compliqué comme fille, la nuit elle va les discothèques avec ses amies et le jour elle va dormir ou les boutiques. Je donnais l'argent mais elle a même pas vouloir travailler comme toi ici pour aider moi par exemple. Je encore aimer quand même, un peu, parce que je bien connaître même si c'est trop compliqué comme fille.*

*Vidéo 1* – au salon – Grande maison à étages aux murs beige et bordeaux. Vue sur la mer et la montagne.



(Une femme assise sur un canapé en cuir. Une robe beige et marron et un foulard fleuri sur la tête. Une table basse avec une théière et une assiette de gâteaux. On entend le bruit de la télévision. Dans le fond de la pièce.)

*C'est maman. Regarde comme elle est maman quand elle est sur le canapé. Elle est trop mignon quand elle sourit. Elle m'avait faire trop manquer maman. Toi tu as pas voir de elle parce juste elle venir pour les vacances ou quand elle doit aller de l'hôpital mais elle a pas rentrer ici, elle pas trop aimer parce que beaucoup, beaucoup prier. Elle dit c'est pas très bon musulman cette magasin mais quand même ça va. C'est quand même bon musulman.*

*l'ex-femme – Moi j'avais marié 5 ans de elle, je rencontrer Sophie dans le parc, nous aller boire le café, de discuter, de habiter dans la même appartement. C'était pas loin de le magasin. Moi je bien aimé cette fille mais elle a pas vouloir avoir le bébé. Alors moi je quitter. Je divorcer mais quand même encore elle comme amie. Il a pas comprendre le juge que dans le divorce nous on a quand même ensemble de rigolé, comme amis, on a pas faire fâché. C'est avec cette ex de femme que j'avais eu mon papier. J'avais encore beaucoup le cheveux sur cette photo de ma carte de l'identité.*

*chouchou – Elle le vouvoie et lui, il l'appelle chouchou. Milena s'est présentée à Halil après avoir arpenté différentes boutiques du quartier dans le but d'y obtenir un poste de vendeuse. Une première expérience dans ce domaine qu'elle annonce en toute honnêteté sans qu'on lui demande de justifier de ses compétences. Elle obtient ce poste après plusieurs passages et coups de téléphone jusqu'à être recontactée un matin, où il lui demande de venir immédiatement pour un*

*remplacement. C'est la première fois qu'il travaille avec une fille qu'il ne connaissait pas avant, ce n'est pas dans ses habitudes. Il n'a pas besoin de rechercher de nouvelles employées car il est assez souvent sollicité par son entourage. C'est la première fois qu'il travaille avec une fille comme ça. Une fille comme elle. Une fille comme quoi? Une fille pas comme les autres filles. Une fille comme quoi? Une fille pas comme les autres filles avec qui je déjà travailler Une fille comme quoi? Pas une fille avec qui je. Tu vois chou. Juste une fille avec qui je travailler.*

*assurance – Toi de écrire Dilara sur le papier de la mairie. Tu dire, maman elle conduit mon voiture pour la place de parking. Comme si c'est son voiture. Même si elle a pas de conduire le permis, on va pas faire compliqué, c'est pour donner un autre de nom que moi. Ils ont pas demander le document et mon ami de la comptabilité, il va arranger cette papier.*

*alias – halil? Quelqu'un cherchait halil? C'est vous? Non moi je être Diego chouchou, je pas connaître de Halil. Peut-être mon cousin mais je pas à penser que c'est lui.*

*Lundi – 11 h 39 – Double Delight Strap on – Pipedream – 40 € Cash.  
13 h 30 – Penis Fit Cream – Pour gagner jusqu'à 3 cm ! à utiliser deux fois par jour en massage pendant trois minutes. Résultats visibles au bout d'un mois. – 13 € Cash / Masque de chat – 14 h 19 – Lelo Luna Beads Noir. String rouge – 15 € Cash. Durex Play – 18 € Cash / Sensual Vibrator – 15 € Cash.*

*Mardi – 11 h 58 – DVD c1 – ORAL Officies 2 / Men in Uniform 2 / Wild Jungs – 45 € Cash. 12 h 20 – DVD c2 – Inglorious Guys – 15 €*

Cash. 12 h 30 – *Durex Pleasure Max* – 19 € Cash. 12 h 34 – *Desire love* – 25 € Cash – Coquin mélange aphrodisiaque naturel à base de bois bandé, de gingembre et de ginseng en provenance des forêts tropicales. Selon les persistantes légendes africaines et les études du révérend Père Duss, ce philtre aiguise fortement le désir et multiplie la vitalité. Les bienfaits de la nature et de la science réunis pour voir son appétit sexuel décuplé. Il suffira de quelques gouttes déposées délicatement dans une boisson sucrée pour mettre ses sens en éveil. 12 h 39 – *Rush – Poppers* – 10€ Cash. 17 h 10 – *Special Clever Love Toy* – 18€ Cash. 17 h 32 – *Reds – Poppers* – 10€ Cash.

*Mercredi. 12 h 04 – Virginie jeune secrétaire* – Visionnage *cabine 2* – Partagez le quotidien sulfureux de Virginie Legrand, une secrétaire débutante qui s’y donne à cœur joie pour tester la solidité des bureaux de l’entreprise. Avec ses chemisiers blancs, ses tailleurs échancrés et ses talons hauts, cette secrétaire à lunettes n’a pas fini de vous faire fantasmer. Elle fait tourner la tête de tous les hommes d’affaires de la société. Entre deux réunions, elle s’offre ainsi un peu de bon temps avec Nikita, sa collègue de bureau, celle-ci ne pouvant rien refuser quand on lui offre un café, en attendant que Kelly ne vienne faire son compte rendu oral sous le bureau après une pénurie de papier. Elle répond à la seconde à l’appel du PDG lui demandant de le rejoindre pour une balade en bateau, après s’être offerte à un jeune homme en costume tandis qu’un ouvrier de chantier les épiait par la fenêtre. Elle accueillera dans la foulée massivement tous les membres de la société. Avec Virginie, les rôles sont inversés : la patronne, c’est elle ! Il n’y a qu’à voir de quelle façon elle parvient, à l’aide de jeux de

regards, à faire dériver une banale signature de contrat en une sensationnelle explosion de joie. Elle s’accorde une pause pour rajuster ses bas à la photocopieuse observée par le chef-comptable avant de rejoindre Carolina sa superbe assistante à la poitrine incroyable. Et le spectacle est bien loin d’être terminé : en plus de faire connaissance avec Virginie, vous aurez l’occasion de découvrir que les secrétaires sont vraiment prêtes à tout pour s’offrir des conditions de travail optimales. – 15 € Cash.

# Voir Ithaque

par Julie Toso

## LE LIVRE

*Voir Ithaque* est un recueil de nouvelles qui trouvent leur source dans *L'Odyssée* et d'autres récits des origines. Les protagonistes se mouvant dans la banalité des activités de notre époque vont pourtant apparaître comme des figures mythologiques. Faute de comprendre leurs intentions, ils vont vivre des destinées tragiques, absurdes ou grotesques.



←

Parution février 2018  
138 pages - 16 euros  
ISBN : 978-23-78390-11-2

Les éditions La P'tite Hélène sont  
autodiffusées et autodistribuées.

## L'AUTEUR

Julie Toso est née en 1978 à Nancy. Passionnée par les langues et les littératures étrangères, elle part vivre en Italie où elle étudie le japonais et le portugais à l'université de Florence. Elle a ensuite enseigné l'italien et le français au Japon, avant de s'installer à Paris. Elle a publié un premier roman en 2013, *Parenthèse*, aux éditions L'Harmattan.

## LA MAISON D'ÉDITION

La P'tite Hélène dont la ligne éditoriale est fondée sur le roman ou la nouvelle à l'écriture forte, voire musicale, privilégie la forme sur le fond, parce qu'une histoire se raconte avec la plume de l'auteur bien avant que le synopsis ne soit abouti.

## CONTACT

Luc Eyraud  
53 boulevard Camille Pelletan  
84000 Apt  
[laptitehelene.editions@gmail.com](mailto:laptitehelene.editions@gmail.com)

**La protagoniste de cette nouvelle, une jeune Vénitienne pudique et rêveuse, s'apprête à partir en vacances à Ithaque, accompagnée de sa mère et de sa sœur.**

Elle ne se souvenait pas avoir accepté l'invitation de sa mère et de sa sœur, mais de toute évidence, puisqu'elle se trouvait sur ce bateau en leur compagnie, elle ne l'avait pas refusée. Ou elle l'avait refusée, oui, peut-être, mais sa voix molle et faible s'était écroulée avant d'atteindre le moindre récepteur.

Le bateau semblait un grand oiseau au corps malade dont les ailes se seraient affranchies. Antonella regarda sa ville s'éloigner avec tristesse. Elle n'aimait pas quitter Venise. Elle avait l'impression de quitter une partie d'elle-même. Venise était plus qu'un lieu d'habitation, c'était comme une peau colorée qu'elle portait, une peau qu'elle se représentait parfois sous les traits du lion, le symbole de la ville. Elle se disait que ce lion était son bouclier, contre les autres, contre les hommes surtout, leurs mains, leurs désirs. Car Antonella malgré un air effacé qui la rendait commune avait une particularité : elle avait décidé que personne ne la toucherait et inversement. Il n'y avait dans ce choix aucune motivation d'ordre religieux, ou éthique, elle se fiait simplement à ce qu'elle ressentait, une absence d'envie.

Le bateau avançait vite, l'étrave fendait l'eau avec rudesse. Sa mère avait rejoint la cabine et sa sœur, Veronica, discutait au bar de la piscine parmi un groupe bruyant. On ne voyait d'elle que des dents luisantes à l'orée d'une bouche géante et rouge.

Il fallait 30 heures pour rejoindre Patras. Puis un autre bateau, plus petit, les porterait à destination, Ithaque. Antonella répéta ce nom

plusieurs fois, et c'était comme un murmure, qui résonnait en elle avec douceur. Curieusement la sensation lui rappela ce qu'elle éprouvait devant le lion ailé. Elle passait de longs moments à l'observer, place San Marco, et prenait plaisir à s'imaginer collée à lui, ses hanches drapées dans des ailes immenses. Elle fermait alors les yeux et laissait son souffle battre dans ses veines. Elle visualisait son visage dans celui du lion, mélangé, et sentait alors une force animale échauffer ses joues. Ces rêveries étaient les uniques caresses qu'elle se concédait. Le reste de son temps était consacré à son travail, elle était horlogère et passait des heures à réparer des mouvements de montres dans l'arrière-boutique d'un petit commerçant. Souvent elle s'ennuyait car elle avait l'impression de faire chaque jour les mêmes gestes, même si ces gestes la rassuraient, désassembler, nettoyer, vérifier chaque pièce, puis assembler à nouveau, sans respirer au moment de la pose du balancier, et enfin tester le résultat. Elle attendait alors le soir, le sommeil, elle se disait que les rêves étaient plus beaux que la vie, et que les gens avaient tort, oui tort, de ne penser qu'à la vie alors qu'elle ne valait rien d'autre que la somme des songes qui la parcouraient.

Quand enfin le soleil vint colorer la mer de ses nuances orangées, Antonella alla rejoindre sa cabine, numéro 604, et s'endormit presque aussitôt. Elle se réveilla en pleine nuit, à cause des ronflements de sa mère, de petits sifflements entrecoupés d'expirations bruyantes,

et constata que Veronica n'était toujours pas venue se coucher. Plus tard, elle rêva que sa sœur était un arbre entouré de tentacules de pieuvres. On aurait dit une sève compacte échappée du tronc.

Le jour suivant passa lentement. L'eau s'enroulait sous la coque, libre de toute terre, reine de tous les éléments. Quand le soir tomba on vit quelques côtes, celles de l'Albanie, se profiler au loin. Antonella dina avec sa mère, l'écouta parler, se lamenter surtout, et se contenta de répondre par quelques oui, non, parfois juste des sons, des onomatopées signifiant un quelconque intérêt. Elle réalisa qu'au fond elle n'avait jamais communiqué autrement avec sa mère, et que peut-être celle-ci ne connaissait pas le son de sa voix. Antonella était un petit être discret et au fond personne ne l'écoutait vraiment. Personne, hormis le lion et ses ailes grandes ouvertes aux plaintes. Elle éprouvait peut-être, elle n'en était pas sûre, une forme d'amour à son égard.

Un sentiment mêlé d'espoir, comme le salut du prisonnier à l'oiseau, un élan qui la rassurait et lui faisait penser qu'elle était certainement, elle aussi, dotée d'un cœur mouvant.

Le port de Patras s'ouvrit sous une vague de désordre et de chaleur. Il fallait sortir les bagages, vite, ne rien oublier dans l'étroitesse de la cabine, et se diriger vers le petit bateau qui fort heureusement s'apprêtait à partir. Quelques heures seulement la séparaient d'Ithaque et étrangement le désir d'atteindre l'île devenait plus fort que celui de faire chemin inverse, vers Venise. Et quand le bateau entama la traversée, elle vit dans le ciel – se tenant si bas qu'on aurait cru l'observer au travers d'une courte focale – un groupe de cigognes former une sorte de grande voile, comme pour accélérer le mouvement de l'embarcation. C'était

un signe, oui, sans aucun doute, qu'Ithaque était le lieu à rejoindre, et nul autre à présent. Antonella avait commandé un café frappé au petit bar, mais il tardait à venir. De nombreuses boissons étaient servies, des frappés aussi, mais rien ne s'approchait d'elle. C'était comme si un commandement avait été édicté à son arrivée sur le bateau : tous les passagers devront être servis avant elle, regardez-la bien, mémorisez ce visage, servez-la en dernier ou nous coulerons. Elle attendit. La patience était l'une de ses qualités, et même la plus remarquable de toutes. Cela lui permettait de tenir. Cette aptitude à ne pas considérer le temps comme une réalité susceptible de l'affecter. Le café frappé arriva enfin et elle y trempa ses lèvres avec joie. Il était bien froid et c'était assurément – par les trente degrés qu'affichait déjà le thermomètre à cette heure matinale – une source de plaisir. Sa mère interrompit ce moment par quelques signes lancés depuis le pont, invitant à la rejoindre. Face à la proue, dans un horizon lointain, se dessinaient sans contours les formes montagneuses d'Ithaque. Ithaque. Ainsi c'était elle. Antonella plissa les yeux pour essayer de remédier au flou que créait la distance, sans succès. Elle remarqua la masse verte qui recouvrait presque en totalité la terre et les monts, juxtaposés en une ligne ascendante. Elle eut la sensation que l'île n'était qu'un mouvement de la mer, une humeur verticale visant à rejoindre le ciel, une tentative de fondre tous les bleus.

Enfin on arriva au port de Pisso Ateo. Le débarcadère était minuscule et ne pouvait accueillir qu'un seul bateau à la fois. Veronica fit de grands signes au seul taxi présent. Il donna un prix, assez élevé, et aida à charger les nombreuses valises dans le petit coffre. La voiture démarra et le paysage d'Ithaque se

mit à défilier. Antonella fut saisie par la beauté des cyprès. Elle ne vit qu'eux, malgré l'omniprésence des oliviers, rien n'existait en dehors de ces arbres majestueux qui se dressaient devant elle. Tout en haut les cimes semblaient adresser une prière au ciel, et cette prière, en cet instant, était un peu la sienne. Elle avait l'habitude de diriger ses vœux vers un dieu, et pourtant en ce lieu elle sentait la présence d'une multitude de dieux, un pour chacun des éléments qu'elle observait ou ressentait. Le paysage ne s'en trouvait pas pour autant divisé, il était traversé par un même souffle odorant, dont les effluves puissants pénétraient jusqu'à son derme. Et dans ses veines coulaient doucement le thym, le romarin, la sauge, les bougainvilliers et une terre insulaire gorgée de Méditerranée. La perfection du lieu le rendait irréel. Seule la vitesse lui faisait prendre conscience que ceci n'était pas un songe car ses nuits, toujours, étaient lentes et immobiles.

Le chauffeur posait des questions, dans un anglais impossible, d'où venez-vous, quel âge avez-vous, aimez-vous la Grèce, et Veronica y répondait par de grands éclats de rire. Sa mère, à l'instar d'Antonella, gardait le silence. Antonella en fut un peu contrariée. Ce silence n'était en rien comparable au sien, et pourtant, il y ressemblait. Non, son silence ne pouvait pas avoir la même importance. Antonella en avait toujours voulu à sa mère. Les mauvaises relations entretenues étaient en partie de sa faute, elle le savait. Elle lui reprochait, entre autres maladresses, de lui avoir donné la vie. Parfois elle imaginait avec dégoût l'acte à l'origine de sa naissance, un acte rapide et vulgaire, elle le savait, sa mère le lui avait fait comprendre, avec un homme de passage, d'un seul passage, un homme qui à défaut de plaisir

lui avait donné un enfant. Veronica, elle, avait connu son père, du moins elle l'avait vu une fois, lors de son cinquième anniversaire. Il était arrivé avec une haleine d'alcoolique et un bouquet de roses, qu'il n'avait pas su à qui donner – son ex, sa fille ? – dilemme qu'il avait résolu en posant les fleurs sur la table, d'un geste las. Après quelques verres il était reparti, et n'était jamais reparu.

# Berlin on/off

par Julien Syrac

## LE LIVRE

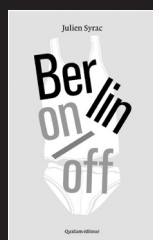
Autoportrait du jeune homme en artiste raté, *Berlin on/off* décline en trois monologues revanchards et baroques une immersion dans des univers canoniques de l'art, à travers l'œil d'un narrateur dont on sait juste qu'il est un jeune Français au « destin d'éponge ».

## L'AUTEUR

Julien Syrac est né en 1989. Après des études à Paris et Lyon, il vit entre la France et Berlin depuis 2013. En 2017, il publie un premier roman remarqué, *La Halle* (La Différence) et un recueil de poèmes, *Bleuésies* (Les Arêtes). Il dessine et peint à ses heures perdues.

## LA MAISON D'ÉDITION

Quidam éditeur se consacre à la littérature contemporaine, française et étrangère, avec une attirance pour l'insolite mais sans exclusive. Son rapport au livre est d'abord celui d'un lecteur qui aime être étonné.



←

Parution avril 2018  
142 pages - 15 euros  
ISBN : 978-23-74910-82-6

Les éditions Quidam sont diffusées et distribuées par Harmonia Mundi.

## CONTACT

Pascal Arnaud  
10 rue d'Arthelon  
92190 Meudon  
quidamediteur@free.fr

**Le narrateur est modèle nu dans un cours de dessin. Il réalise en pleine séance de pose que sa colocataire est parmi les élèves.**

Debout sur le podium, à l'instant où j'enlevais le châle que j'avais noué autour de ma taille, sur la gauche du public j'ai reconnu Julia Müller, ma colocataire. Autant dire que j'étais très gêné : c'était le châle de Julia Müller. Je l'avais pris en partant sur le porte-manteau de la colocation, en me disant que de toute façon, avec tous les châles qu'elle a et étant donné qu'en général le samedi elle ne se lève pas avant 14 heures, il n'y avait aucune chance que Julia Müller remarque que son châle avait disparu, encore moins qu'elle devine que c'était moi qui l'avais pris, et surtout pas que c'était pour m'en faire un cache-sexe pendant le cours de nu du samedi matin du Pr Roland Steinberger à la Volkshochschule de Berlin-Mitte. Mais qu'est-ce qu'elle fout là, cette conne ? Avant de prendre la première pose, j'ai au moins le réflexe de plier le châle de Julia Müller et de le poser sur le tabouret où je m'assois pour les poses longues. « Très bien ! Excellent ! Très martyr de saint Sébastien ! Ne bougez plus ! Cinq minutes ! » Mieux vaut effectivement commencer par une pose debout, car maintenant que Julia Müller a reconnu son châle, en plus de son colocataire tout nu, poser mes fesses et mes couilles dessus après m'être frotté la bite dedans serait une provocation supplémentaire dont, compte tenu de la situation, elle et moi nous passerions très bien. Je lève les yeux vers le néon, mains dans le dos, jambe gauche en appui légèrement fléchie vers l'avant, buste de trois quarts vers la droite, ce qui, saint Sébastien ou pas, m'évite au moins d'avoir à croiser le regard de Julia Müller et

lui cache à peu près ma bite, pour commencer. Oui, le Pr Steinberger a raison d'ouvrir le cours par cinq poses courtes afin que ses élèves se fassent la main et aiguisent leur coup d'œil : le dessin, c'est d'abord l'esquisse. « Ça va mon garçon, vous avez assez chaud ? – Oui, professeur, ça va ! » Il augmente quand même le volume du petit radiateur électrique portable qu'on pose sur le podium en hiver. Au bout d'une heure, je crame des pieds. Oui, Julia Müller ne s'attendait certainement pas à me découvrir tout nu sur un podium à la Volkshochschule de Berlin-Mitte. C'est surtout son châle autour de ma taille qui a dû la choquer. Elle m'en voudra à mort, Julia Müller. C'est de ma faute aussi, plutôt que de mentir en lui disant que les mardis et samedis matin j'allais *travailler à l'atelier*, j'aurais dû dire la vérité, que je suis modèle de nu pour le Pr Steinberger à la Volkshochschule de Berlin-Mitte et dans une école privée de la Zionkirchstraße. Elle se serait choisi un autre cours et on se serait épargné cette situation désagréable. Ai-je honte d'être modèle de nu ? Non, mais si j'avais su que modèle de nu était si mal payé, je n'aurais jamais déposé un CV à la Volkshochschule de Berlin-Mitte. Je m'étais dit qu'étant *dans l'art*, physiquement éprouvant, et doté d'une prime d'exhibitionnisme, modèle devait logiquement être un métier qui rapporte. De fait : 8,50 euros les quarante-cinq minutes. Tout ça c'est à cause de l'Argentine qui posait dans le cours du Pr Dietrich Wolff. Toute maigre, pas de seins,



un mètre quatre-vingts, l'Argentine était très rapide à dessiner, deux traits verticaux pour les jambes, trois points noirs sur le tronc, un plus gros pour le sexe et un gribouillis pour les cheveux, c'était vite fait, mais j'étais amoureux, oui, un peu. Pas de l'avoir vue nue, même si elle était très belle, l'Argentine, beaucoup plus que la plupart des modèles, mais dessiner un corps nu n'a rien d'érotique, c'est de l'architecture comme dit le Pr Steinberger : on se concentre sur des lignes et des proportions, la chair devient un concept abstrait. Non, c'est quand je l'avais revue quelques semaines plus tard, habillée et sur un vélo au Görlitzer Park, que j'étais un peu tombé amoureux de l'Argentine. Est-ce qu'elle m'avait reconnu ? Il me semble qu'elle m'avait souri en tout cas, et en voyant s'éloigner en zigzags sur son vélo dans le soleil couchant le beau modèle de nu argentin, j'avais été pris d'une bouffée de passion pour les corps nus, la jeunesse et la *vie de bohème*, et dans la foulée de cette illumination, j'avais préparé et déposé un CV de modèle de nu à la Volkshochschule de Berlin-Mitte. Je n'avais évidemment aucune expérience comme modèle de nu, ni la moindre idée de ma capacité à rester figé à poil devant un public pendant cinq, quinze, trente minutes de suite, et n'étais foncièrement guidé que par ma curiosité pour l'aventure, alors inconnue, de montrer ma bite au repos devant plusieurs personnes à la fois. J'avais quand même écrit avoir été, *plusieurs années* durant, modèle aux Beaux-Arts de Paris. Ça avait dû décider le Pr Steinberger au moment d'éplucher les tonnes de CV des candidats pour poser nu, quatre-vingt-dix pour cent des étrangers jeunes et désespérés qui, comme moi, sont venus à Berlin finir dans l'exhibitionnisme. Oui, modèle de nu n'est jamais que l'une des interminables ramifications

du grand tunnel de la misère, juste avant l'embranchement vers le bordel et le trottoir, *live* ou *online*. Jamais qu'une des cent mille têtes grimaçantes de l'Hydre des petits salaires, qu'une façon comme une autre de faire l'acrobate sur le gibet des fins de mois, avec néanmoins l'honnêteté d'être effectivement à poil. « Terminé ! Nouvelle pose ! » Je vais leur faire une Caspar David Friedrich, main sur la hanche et regard droit vers l'horizon. Légèrement tourné vers la droite pour retarder le face-à-face avec Julia Müller. « Excellent ! Très Caspar David Friedrich ! » Au début je croyais qu'il fallait impressionner par des poses spectaculaires, type Hercule combattant l'Hydre, mais le Pr Steinberger m'avait prié d'arrêter d'étaler ma science de *modèle aux Beaux-Arts de Paris*, ici on est à Berlin, Volkshochschule de Mitte, public d'amateurs, pas de galipettes. « Du naturel ! Ne posez pas ! N'incarne pas vous-même ! » m'a toujours répété le Pr Steinberger. C'est vrai que je n'ai pas un physique de ballerine, une spécialité, d'après les fantasmes du Pr Steinberger, c'est le métal qui médite sur une poutre d'acier après la journée de labeur (pose assise). Quoi qu'il en soit, et même si le Pr Steinberger a dû comprendre depuis longtemps que je n'avais jamais été modèle aux Beaux-Arts de Paris, être français est toujours un avantage quand de près ou de loin on touche à *l'art* et au *nu*. C'est sans doute aussi ça, *être français*, qui a décidé Julia Müller à me choisir comme colocataire au milieu de toutes les candidatures qu'elle avait reçues par email sur le site *wg-gesucht.de*. Julia Müller, bien sûr, ne parle pas un mot de français, à part, comme tous les Allemands, qu'elle s'obstine à dire « *Salute !* » dès qu'elle trinque. Mais elle est allée en vacances en Provence avec ses parents

et rêve d'apprendre la langue, qu'elle trouve si mélodieuse. Pour notre premier petit déjeuner de colocation, à l'époque où l'on petit-déjeunait encore ensemble dans la cuisine, elle m'avait apporté un croissant de la boulangerie bio, tendre attention qui réunissait sa passion du bio sans gluten et ce qu'elle croyait être ma passion française du croissant au petit déjeuner, comme une promesse de cohabitation harmonieuse. Elle m'avait regardé engloutir d'un œil fasciné le petit croissant fade et aplati en mangeant sa purée d'avoine à l'eau chaude. « Merci, terminé ! Nouvelle pose ! » Ça va être long aujourd'hui. C'est l'inconvénient de poser le samedi matin : la veille, je finis toujours par me laisser entraîner à boire des bières avec un autre étranger désespéré de Berlin. Je le sens à l'heure d'attaquer les poses longues, le corps se pétrifie, les articulations s'ankylosent, puis ces bouffées de bile alcoolisée. Il faudrait boire un litre d'eau avant d'aller au lit. Ou peut-être se mettre au yoga comme Julia Müller, du moins esquisser quelques étirements avant de partir.

# Bavards comme un fjord

par Isabelle Flaten

## LE LIVRE

Dans un petit village de Norvège, Svein, l'un des personnages principaux, s'interroge sur sa relation aux femmes. Une occasion de questionner les relations humaines via l'usage de la parole : quand cette dernière croit délivrer, elle cloître ; et lorsqu'elle semble fermer les portes de l'altérité, elle ouvre en réalité bien des possibilités.



←

Parution août 2017  
144 pages - 15 euros  
ISBN : 979-10-91365-48-2

Les éditions Le Réalgar sont diffusées  
par Arsenic Diffusion et distribuées  
par la Générale du Livre.

## L'AUTEUR

Isabelle Flaten est une auteure de la conscience et du rapport au langage. Si son travail procède de différentes formes d'expression : romans, nouvelles ou micro-fictions, sa réflexion est souvent centrée sur l'ambivalence, les pulsations de la communicabilité, la parole empêchée.

## LA MAISON D'ÉDITION

Le Réalgar est né en 2009 à Saint-Étienne au sein de la galerie d'art contemporain éponyme. Il publie huit à dix titres par an de textes de littérature (poésie, romans, nouvelles et récits) souvent illustrés par des reproductions d'œuvres d'artistes contemporains.

## CONTACT

Daniel Damart  
20 rue Blanqui  
42000 Saint-Étienne  
lerealgar@gmail.com

**Svein, l'homme hésitant, barbote dans un sauna avant de rejoindre sa famille ou la parole, souvent entravée, est un exercice périlleux.**

Une broderie de stalactites emprisonne des étoiles de givre figées sur la baie vitrée, Svein s'y éblouit les yeux. Enfin il l'a fait. L'a dit plutôt. Il n'a même pas vu de quoi ils avaient l'air, de pas grand-chose sans doute. Au loin, la colline semble effondrée sous la neige et se confond avec la rive du fjord. Qui l'eût cru capable d'une telle annonce ? Dommage qu'ils n'y aient pas prêté l'oreille. Mais ils ont parfaitement entendu, Svein le sait. Depuis l'enfance, ses paroles sont perdues d'avance, comme s'il ne faisait pas partie de la famille. Cela ne l'a jamais dérangé, il avait la paix, et l'habitude de se taire. Quand son frère Dag est revenu de la cuisine avec les baies polaires à la crème fouettée, c'est sorti tout seul. Jusqu'alors, il s'était contenté de l'imaginer, il s'agissait d'une petite histoire dont il se berçait pour éloigner le malaise chaque fois qu'il prenait conscience de son inertie. Il était temps qu'il se réveille. Il a ouvert les yeux malgré lui et parlé. Tôt ou tard, ils finiront par s'apercevoir qu'il y a une chaise vide, peut-être même qu'ils le regretteront. Mais ils n'en diront rien. Au moment de passer à table, Gunhild, la mère, lâchera un soupir du bout des lèvres, dépliera sa serviette, puis jettera un œil en coin, à sa place, leur souhaitera la bienvenue à table et en silence, ils empoigneront leurs couverts. Dehors, le soleil s'esquive dessinant de longues lignes d'ombre dans le ciel. Svein consulte sa montre, la nuit balaie la fragile lueur des journées d'hiver. Bientôt, il ne sera plus là. Les baies sont délicieuses, récoltées

l'été dernier par Sigrid, la femme de Dag. Gunhild la félicite, pour la crème aussi, légère et sucrée juste ce qu'il faut. Sigrid sourit. Devant son assiette vide, Dag pose une main sur son ventre, remercie pour le repas. Avant le café il irait bien faire un peu de ski pour digérer. Quelqu'un pour l'accompagner ?

Svein se lève, vérifie que la piste est éclairée et consulte le thermomètre. Moins vingt. Il est partant. Skis aux pieds, les deux frères descendent la rue, contournent l'église de bois et s'engagent l'un derrière l'autre sur l'étroite piste qui contourne la commune. Dag est devant. La neige luit dans la lumière des réverbères. Svein le suit à la trace, ils s'enfoncent dans la montagne. La nuit est aussi profonde que le silence, percé par le seul crissement des spatules. La sensation de pénétrer un autre monde, une échappée qui leur appartient depuis toujours, nés avec la nature pour mère, le berceau bordé de blanc, le sang fouetté par la glace avant de savoir marcher, des enfants de l'immensité neigeuse, toujours partants pour la compétition. Dag surtout, dont les trophées occupaient toute une étagère. Svein participait pour faire plaisir à l'instituteur et ne pas être traité de mauviette. L'été, ils devenaient les gamins de la lande de bruyères, libres de vagabonder où bon leur semblait, gourmands de pêche et de chasse. Fiers de leur butin, riant de voir les vieux recracher les plombs des perdrix qu'ils avaient abattues ou surveillant la cuisson des truites. Cela agaçait

la mère qui devait ensuite en extirper les arêtes. Gunhild râlait, répétant qu'elle préférait la morue salée, c'était moins de travail. Dans la commune, on les surnommait les jumeaux d'escapade, même si Dag était l'aîné. La bande des trois – Oyvind, Sigrid, Ole Peder – les accompagnait pour la pêche. Ils montaient avec leur barda sur la colline, jusqu'au lac, et allumaient un feu. Ils mettaient les saucisses à griller, mais seulement après la première prise : c'était la règle. Un jour, deux ou trois heures s'étaient écoulées sans qu'aucun poisson ne morde. Alors Sigrid avait triché, avait enfilé des guimauves sur un bâton, les avait passées au feu et les avait distribuées en disant que c'était juste de quoi tenir le coup. Puis elle avait repris sa ligne et aussitôt le flotteur avait frémi, un énorme brochet. Dès lors la règle avait changé : ils attaquaient la guimauve en premier.

Dans la descente, en plein virage, Svein coupe la trajectoire et file en tête. Son frère tente de le rejoindre. Il ralentit pour faire de cette balade un bon souvenir. Plus loin, il s'arrête et d'une poche sort une flasque d'aquavit qu'il tend à Dag : une petite goutte ?

– Faut pas compter sur toi pour oublier ce qui est important, pas vrai ?

– Ben non. On en a besoin, c'est gelé.

– On en a toujours besoin pour une raison ou une autre.

– C'est juste, ça.

– Et puis d'après ce que tu as dit, il y a de grandes chances pour que ça ne se refasse pas avant un moment.

– Je reviendrai pour Noël.

– C'est bon de le savoir, à la tienne !

– À la tienne !

Svein frotte ses sourcils gelés, ils repartent. Sous les bonnets la sueur perle. Arrivés chez Gunhild, ils dégoulinent. Ils suspendent leurs tenues de ski, glissent gants, bonnets et chaussures sur le radiateur puis rejoignent les autres installés devant une tasse de café. Sigrid demande s'ils sont satisfaits de leur promenade. Oui, ils ont même croisé un élan aux abords du lac, répond Dag. Svein n'a rien vu mais il sourit, c'est mieux ainsi. Il est presque six heures, bientôt il pourra s'en aller. L'atmosphère est à l'assoupissement, les paupières de Gunhild oscillent, Sigrid a le nez plongé dans un magazine et Dag tisonne les braises d'une main molle. Il est agréable d'avoir du feu, dit-il. La mère, soudain réveillée, voudrait savoir s'il y aura une cheminée là où va Svein. Il ne sait pas et ni où il va.

Puis rien. Sauf le regard de la mère. Le regard sans nom. Des pupilles sombres qui ne le lâcheront pas avant qu'il baisse les yeux ou qu'il fuie. Parfois il le soutient mais c'est douloureux, une morsure. Il prend un magazine et s'y plonge, les pensées à l'abri du mauvais regard, tournées vers demain. Où il ne sera plus seul. Ce serait mieux de le dire, plus honnête. Sigrid annonce qu'elle doit y aller maintenant. Elle a promis à sa sœur de l'aider à coudre des rideaux et elle en a pour une bonne heure de route. Avant de partir, elle rappelle à son mari de ne pas oublier d'appeler leur fille Stina pour connaître le jour de son arrivée et de sortir les côtelettes du congélateur. Dag fera de son mieux pour se souvenir de tout cela. Sigrid remercie tout le monde pour ce moment et invite Svein à passer boire un café.

Dag allume la télévision. Svein pense qu'il faut le dire là,

maintenant. Alma lui demandera sans doute, comme à chaque fois, s'il l'a dit. Cette fois elle pourra dire qu'il a bien fait. On ne peut pas partir comme des voleurs quand personne ne vous veut du mal. Il pense à Alma, qui la plupart du temps sait ce qu'il faut faire. À ce soir aussi, quand elle dénouera ses longs cheveux raides et noirs. Ils reprendront alors la discussion en cours, qui ne les mène nulle part, sinon à réitérer leur envie d'aller ensemble ailleurs. Leurs affaires sont en ordre, Alma a prévenu la maison médicale qu'elle se mettrait bientôt en disponibilité. Lui a officiellement trouvé un remplaçant pour son poste de kinésithérapeute, un jeune gars du Nord voulant voir du pays. A priori ils devraient trouver du travail, autour de la capitale ça recrute dans les professions de santé. Mais l'autre jour, Alma lui a confié qu'elle n'aimait pas la ville, la vie n'y était pas meilleure qu'ici, elle ne voulait pas courir après le temps, ni même après les bus tout le temps, comme eux là-bas. Ce jour-là, ils avaient décidé de ne pas se précipiter et d'aller voir pour être sûrs de choisir un endroit qui leur plairait. Pour l'heure, ils avaient prévu de s'offrir un mois de vacances dans les montagnes, des vacances en douce, avait commenté Alma. Svein semble un peu perdu, le magazine tombé des mains et la pensée vagabonde. Dag, les yeux rivés à l'écran, marmonne que c'est toujours pareil avec les ministres, ils se croient plus importants que les autres. Ce qui est sûr, répond la mère, c'est que pour en arriver là, ce ne sont pas des gens comme les autres. La météo annonce une tempête de neige et des vents violents pour cette nuit. Dag éteint le poste, se lève, il est temps pour lui de partir. Svein fait mine de le suivre puis se rassied et glisse qu'il a quelque

chose à ajouter : en effet, il a oublié de dire qu'il ne partait pas seul, quelqu'un sera du voyage.

# Des histoires pour cent ans

par Grégory Nicolas

## LE LIVRE

Comment dépasser la légende familiale ? Sous l'Occupation, Pierre, Perrine, Marthe et Marcel suivent un chemin semé d'embûches. Deux générations plus tard, leurs petits-enfants sont à leur tour confrontés à des situations qui les dépassent. Il leur faudra se montrer à la hauteur de leurs grands-parents héroïques.



←

Parution mars 2018  
288 pages - 19 euros  
ISBN : 978-29-18804-56-7

Les éditions Rue des promenades  
sont diffusées par CEDIF et  
distribuées par Pollen.

## L'AUTEUR

Né en Bretagne, Grégory Nicolas réside désormais à Paris où il est enseignant. Après *Là où leurs mains se tiennent*, *La Part de l'orage* et *Mathilde est revenue*, *Des histoires pour cent ans* est son quatrième texte publié chez Rue des Promenades.

## LA MAISON D'ÉDITION

Rue des Promenades publie des textes contemporains et des voix d'aujourd'hui.

## CONTACT

Viviane du Guiny  
2 bis rue des Cascades  
75020 Paris  
ruedespromenades@laposte.net

**Perrine raconte son histoire à Ève, sa petite-fille, qui devra alors porter et se libérer de cet héritage tantôt oppressant, tantôt héroïque.**

Elle était d'une beauté. La plus belle du village. On parlait d'elle jusqu'à Brest. Ses longues jambes, ses fesses rondes, son port de tête digne d'une danseuse parisienne, ses seins lourds et doux. Des seins de femme. Et toujours le chic pour s'habiller juste. Elle en a fait tourner des têtes. Et pas que des ouvriers agricoles ou des matelots, mais des capitaines et des patrons, même un rentier qui a menacé de se suicider si elle continuait à se refuser à lui. Elle n'allait quand même pas le laisser se pendre. On peut avoir un corps de diablesse et un cœur d'ange.

« Non, ce n'est pas vrai, ma chérie, non, ma chérie, j'avais un corps de diablesse et le cœur qui allait avec », qu'elle dit. « À la Libération, les comme moi on les tondait et on les battait, ma chérie », qu'elle dit.

Perrine parle beaucoup. Perrine en garde pour elle cependant, tout le monde n'a pas besoin de savoir et elle ne saurait pas comment dire.

Perrine descend le bourg en faisant tourner les têtes, fait regretter le mariage aux anciens, l'espérer aux plus jeunes et honte à son père, celui qu'elle appelle le salaud. C'est sa plus grande fierté : la honte que peut éprouver le salaud.

Avait-il honte, lui, quand il lui faisait des choses ? Avait-il honte quand il lui disait de se taire et revenait le lendemain, l'haleine dégueulasse, les mains entaillées par les lignes de pêche, les doigts où il ne faut pas ? Elle rêve de sa fin, au salaud, elle voudrait lui mettre les glandes à en crever de déshonneur et de chagrin. Pour qu'il se pendre, lui, plutôt que le malheureux rentier.

Perrine remonte le bourg et elle fait tourner la tête aux Allemands. Ce sont des garçons, ils réagissent comme des garçons. La faute à qui ? À Perrine ? Certainement pas. La faute à la nature qui l'a si bien faite et à la folie des hommes, bons qu'à se mettre sur la figure pour un oui, pour un non.

Le seul qui aurait pu la faire devenir sage c'était un goémonier, mort dans les premiers jours de la guerre. Aujourd'hui elle a oublié son prénom. Elle revoit son allure sur la grève, et encore, c'est flou. Sa voix aussi, elle l'a oubliée, comme celle de son salaud de père, mais ça elle ne s'en plaint pas.

À l'usine de sardines, elle n'a pas d'amie. Elle est entourée de jalouses et d'envieuses, que voulez-vous, et les hommes ont interdiction par maman de lui parler. Perrine met la poiscaille en boîte plus vite que les autres puisqu'elle ne perd pas de temps en discussions inutiles.

Un jour qu'elle remonte le bourg, un Allemand ose lui parler du pays, lui donne du « mademoiselle » avec son accent boche. Il lui demande comment elle s'appelle et si elle veut quelque chose à manger. Perrine accepte.

L'Allemand a la mèche sur le côté. Il a les jambes tordues par trop d'équitation ou bien par une perfidie de l'hérédité. C'est un petit chef, il est plus ou moins planqué. Il a quatre petits Frisés et une femme à la maison d'après ce qu'il dit avec ses huit mots de français et ses gesticulations de macaque. Perrine imagine la grosse dondon, la poitrine partout en dehors du corsage, un ruban



immense dans les cheveux, le tablier au-dessus de la jupe, des chopes de bière à la main, et qui attend son nazi de mari bien sagement pendant qu'il se fait pomper le dard en faisant mine de surveiller l'Atlantique.

Le nazi de mari n'est pas particulièrement bon. Il n'est pas méchant non plus. Il est insignifiant. Même la nourriture qu'il donne est insignifiante. Perrine a toujours eu un appétit d'oiseau. Que ferait-elle des tickets en plus ? Les donner au salaud et retarder qu'il crève ? Aucun danger. Les jalouses n'auront rien non plus. Perrine garde les tickets dans une petite boîte en fer, cadeau du fiancé d'une pipelette de l'usine à qui elle s'est refusée pour épargner à la pauvre fille d'être cocufiée avant la noce.

L'Allemand s'en va un jour. Il promet d'écrire et Perrine lui répond que c'est ça, qu'il ne faut surtout pas qu'il oublie car elle aurait du chagrin. Le Boche est content. Pour lui faire comprendre que c'est elle qui mène la danse, elle l'encourage à transmettre ses amitiés à sa femme et à lui envoyer des photos de ses enfants.

D'autres remplacent le Boche, d'autres encore, et son père qui ne crève toujours pas, malgré une colère noire qui ne le quitte pas et qui déforme son visage. Il va falloir que toute la Wehrmacht passe sur Perrine ? C'est à se demander.

Un soir, le salaud cogne Perrine du dessus de la main. Il la traite de salope. Elle lui répond qu'elle va aller en toucher deux mots à ses copains soldats. Il prend peur, lui fait promettre de ne rien dire. Perrine accepte à condition qu'il ne s'approche plus d'elle, plus jamais, qu'elle n'entende plus sa voix, qu'il ne monte plus à l'étage de la maison. Il jure tous ses grands dieux qu'il fera ce qu'elle veut pourvu qu'elle ne se plaigne pas aux Allemands.

Perrine a les yeux dans le vague. Perrine a les doigts dans le poisson. Perrine pense au moment où le salaud est devenu ce qu'il est. Pour en être arrivé là, il a dû commencer tôt. Perrine ne croit pas qu'il soit né mauvais. Elle a trop d'affection pour les bébés. Une fois, quelqu'un a cru malin de lui demander si elle aurait assassiné Hitler à la naissance. Elle avait répondu du tac au tac, comme une évidence, que non elle aurait été gentille avec lui. Elle l'aurait élevé bien comme il faut. Elle lui aurait fait des bisous. Perrine prévient toujours les soldats de faire attention car elle sait que jamais elle ne trouvera la force de faire passer un enfant. Le salaud en gentil bébé, avec des bouclettes ensuite, dommage que Perrine ne l'ait pas connu à l'époque. Elle lui aurait fait des bisous. Elle l'aurait élevé bien comme il faut.

Il a dû se passer quelque chose entre le temps de son enfance à lui et celui de ses dix ans à elle. Ça laisse une vingtaine d'années. C'était peut-être au régiment ou pendant la guerre de 14 ? Les fusils et la dynamite n'ont jamais rendu qui que ce soit meilleur. Ce qui étonne Perrine c'est que sa mère n'ait pas vu qu'il était comme ça. Pourquoi se serait-elle mariée avec lui, sinon ? Il a peut-être changé après le mariage ?

Perrine se souvient de sa mère qui agaçait les braises au matin, très tôt, pour réveiller la chaleur endormie du poêle. Elle l'entend encore qui supplie le salaud de ne pas monter dans la chambre « de la petite », et l'autre qui l'insultait. Elle a supplié, la mère, mais elle n'a rien fait de plus. Ça lui aurait arraché la gueule d'aller trouver les gendarmes. Son Jésus l'a rappelée bien vite. Ça a dû l'arranger de ne plus avoir à tenir sa langue.

Le salaud, du jour où il est monté dans la chambre, a tout pris

à Perrine. L'insouciance, la légèreté, l'espoir et des sentiments dont elle n'imagine pas l'existence. Même la mélancolie, il lui a volée. Comment pourrait-elle penser au joli temps d'avant, puisqu'il n'a jamais eu lieu ?

Enfin, Perrine décide d'arrêter son petit manège avec les Allemands puisque ce n'est pas suffisant pour le faire crever. C'est le jour de ses vingt ans. Le 22 octobre 1942.

Le temps passe, monotone.

C'est comme un jour de bruine qui durerait un an ou même dix, des jours qui ne servent à rien. Le salaud respecte son engagement. Il se tient le plus loin possible de Perrine et n'ose même plus lui réclamer sa pension.

Peut-être qu'en Perrine, en ce qu'il reste d'elle, dans les débris de son « âme », ce mot dont elle ne connaît même pas la traduction en breton, elle trouvera une sortie. Il faudrait qu'elle puisse creuser un long tunnel dans son cœur ou dans sa tête pour s'évader, pour voir le jour.

Perrine n'en peut plus de le sentir pas loin, tout près, à une portée de pas de ses doigts entaillés par les filets. Elle doit trouver un moyen pour le faire crever à coup sûr. Faut-il qu'elle le tue de ses propres mains ?

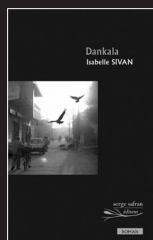
Est-ce qu'elle pourrait l'empoisonner ? Mais où trouver du poison ? À la vérité, elle ne sait pas si elle en aura le courage. C'est une chose d'être résolue, c'en est une autre de passer à l'acte.

# Dankala

par Isabelle Sivan

## LE LIVRE

**Dankala est un petit pays d'Afrique noire écrasé par le soleil, où les ressortissants français essaient de tuer le temps chacun à leur façon. Une exploration magistrale du milieu des expatriés blancs en Afrique noire à l'occasion d'une série de mystérieux meurtres sauvages.**



Parution janvier 2018  
272 pages - 19,90 euros  
ISBN : 979-10-97594-00-8

Les éditions Serge Safran sont diffusées par Volumen et distribuées par Interforum.

## L'AUTEUR

Isabelle Sivan, née à Marseille, a passé plusieurs années de son enfance en Afrique. Elle est aujourd'hui avocate en propriété intellectuelle. Elle a signé sous le nom de Lisa Belvent le scénario de la bande dessinée *Le Voyage d'Abel* (Les Amaranthes, 2014). *Dankala* est son premier roman.

## LA MAISON D'ÉDITION

Créée et animée par Serge Safran, écrivain et co-fondateur des éditions Zulma, la maison d'édition propose une dizaine de titres par an de littérature contemporaine, française ou étrangère. À savoir un choix personnel guidé par l'originalité du sujet, la force d'émotivité et le dérangement des codes établis, qu'ils soient moraux, littéraires ou esthétiques.

## CONTACT

Serge Safran Éditeur  
86 rue du Cherche-Midi  
75006 Paris  
contact@sergesafraneditteur.fr

**Le consul Richemont veut en savoir plus sur les meurtres auprès du mendiant Achille.**

Le soleil roulait sur l'horizon, en équilibre, prêt à tomber de l'autre côté de la Terre. Les hommes l'ont oublié. Au crépuscule, ils portent la peur de la nuit, la tristesse du jour qui vient de finir. Les animaux eux s'en souviennent. Sur toute la ville, le cri angoissé des oiseaux alourdisait les arbres. À cette heure où les ombres marquent le sol d'empreintes de géant, Achille, enfoncé dans l'une d'elles, était à peine visible. Jean Richemont apparut dans l'angle de son regard. Aussitôt, le vieil Africain réajusta le pan de tissu qui barrait son torse. Les fins de journée commençaient à être fraîches. Le consul se plaça devant lui. Sans le regarder, il lui tendit un billet de cinq cents francs plié en quatre. Le vieux mendiant s'en empara avec la même dextérité qu'une langue de caméléon.

– Des nouvelles ?  
demanda Jean Richemont en tournant le dos à Achille.

Le mendiant avait mené son enquête. Un de ses sbires, celui qui vendait des samossas dans le hall de l'hôpital Arthur-Rimbaud, l'avait informé de la visite du consul à la morgue. Jusqu'à présent, la presse était restée laconique sur ces Blancs ramassés dans le quartier de Belbali. Juste un encart en petites lettres au-dessus des rubriques de la météo que personne ne lisait. On n'aimait pas à Dankala parler des dommages causés aux Européens. Telle était l'expression employée. Ce n'était pas bon pour le commerce, les bars et les bordels. La moindre alerte risquait de faire fuir les rares touristes qui s'égarèrent dans le pays. Toute la ville en parlait pourtant. Du moins,

une partie de la ville. Celle des expatriés dans leur bulle climatisée.

Achille étira la patience de Richemont. Ce jeu s'était établi entre eux sans qu'ils en aient jamais convenu des règles. Il se frappa la joue du plat de la main et pinça un insecte entre ses ongles.

– Rien que personne ne sache déjà, répondit-il.

Comme chaque soir, une petite foule arpentaient les arcades des anciennes maisons coloniales, sans but, pour le plaisir de sentir s'épuiser le soleil, de siroter un verre sous la treille des cafés et de guigner au passage, du coin de l'œil, les femmes et les couples naissants. Achille n'était pas de ce monde souple, habillé pour la parade. Il compta les enfants en guenille, mats de poussière, qui s'enroulaient autour des passants. Trois, sous les arcades, portaient en bandoulière des caissettes de bois taillées pour leur petit gabarit, pleines de cartes postales, briquets, enveloppes et lunettes de soleil qu'ils vendaient aux passants. Deux, près de l'acacia, surveillaient les voitures, aidaient à garer avec de grands gestes inutiles et patientaient en nettoyant les pare-brise. Deux autres encore circulaient entre les tables du *Palmier oublié*. Les genoux pliés, comme de petites grenouilles prêtes à bondir, ils ciraient les chaussures des militaires assis sous la treille en bambou. Enfin, il y avait le lépreux qui déboulait dans les pieds des promeneurs sur sa planche à roulettes et ses fers à repasser, juste à l'entrée de la maison de la presse. Avec ses moignons et son sourire

sans dents, il faisait le plus gros chiffre d'affaires. Les touristes étaient prêts à lui donner n'importe quelle somme pourvu qu'il déguerpisse au plus vite.

Un bus à la suspension affaissée souleva avec la poussière des sacs de plastique bleu qui jonchaient les trottoirs. Achille fourragea dans un carton. Il tendit au consul une carte postale écornée dont les couleurs avaient viré au rose. On y voyait une plage en arc de cercle avec une femme blanche, allongée au soleil dans un maillot une-pièce jaune. Elle fixait l'objectif, souriante, semblant inviter le destinataire de la carte à venir s'asseoir à côté d'elle. En arrière-plan, ceux qui fréquentaient la ville auraient reconnu les premières baraques en tôle ondulée qui à l'époque commençaient seulement à pousser dans le quartier de Belbali. La photo datait d'une dizaine d'années. Depuis, les taudis avaient gangrené le bord de mer. Et plus personne ne venait se baigner sur cette plage couverte d'excréments, de canettes de bière et de culs de bouteille. Richemont jeta un œil sur la carte. Il sourit en reconnaissant le quartier.

– Ça a bien changé ce coin-là, dit-il.

– Oh oui, patron.

– Tu sais quelque chose sur Belbali ?

– Trois morts. C'est tout.

– Tu en penses quoi ?

– Pas grand-chose.

Le consul se gratta la bedaine au niveau du nombril.

Il attrapa la carte postale qu'il regarda attentivement. Achille noua de nouveau les mains autour de ses genoux.

– Certains racontent que ce sont les opposants au Président, précisa le consul avec le même flegme qu'un prédicateur annonçant Noël en décembre.

Achille claqua de la langue tout en faisant non de la tête.

– Rien vu de ce côté-là.

– Ou les corneilles...

– Les corneilles ?

Le vieil Africain ouvrit de grands yeux que l'on ne voyait jamais. Son rire aigu comme autant de « i » alignés à qui on distribuerait des points à la volée s'élança dans le ciel. Richemont baissa les yeux sur la mousse orange qui tapissait le haut du crâne de l'Africain. À son tour, il ne put retenir un éclat de rire. Il fallait toujours un moment de répit pour réaliser que cette voix claire et sonore à peine trop grave pour convenir à une chanteuse alto était la sienne. Quant aux tressautements de son visage, ils pouvaient générer chez celui qui les observait cette crainte qui habite les vendeurs de porcelaine lors d'un tremblement de terre.

Les deux hommes poussèrent un même soupir avant de reprendre leur sérieux. Le consul caressa au fond de sa poche la clef de son tiroir à carnets. Il la sentit chargée des lignes qu'il mourait d'envie d'écrire depuis qu'il avait quitté la morgue. Il tira un nouveau billet froissé qu'il tendit au mendiant. De la souche poussiéreuse qu'était l'homme noir surgit une branche qui s'empara prestement du billet.

– Je compte sur toi pour m'en dire un peu plus la prochaine fois, précisa le consul en voyant disparaître sa monnaie.

– Bien patron.

Le vieil Africain s'essuya une larme du revers de la main.

– Les corneilles... Il y a bien longtemps que mes vieilles oreilles n'avaient pas entendu pareilles âneries.

Richemont jeta un coup d'œil satisfait sur la carte postale de Belbali. Sans un mot, il abandonna le mendiant pour rejoindre sa voiture.

Au même moment, le soleil quitta l'hémisphère, Dankala retourna à son oubli. Dans l'obscurité, sans un rayon de lumière, personne n'aurait pu dire où se trouvait ce minuscule pays. Seuls les faibles lampadaires étaient là pour donner l'illusion à ceux qui y vivaient d'exister encore. L'ombre d'Achille se déploya alors au-dessus de la place telles ces immenses chauves-souris qui se décrochent des arbres et traversent le ciel des villes. Son bâton pointa les étoiles, lorsqu'un sifflement déchira la nuit. Les yeux des enfants en guenille s'éteignirent un à un. Leurs silhouettes se fondirent dans l'ombre du vieil homme. Il n'y eut aucun bruit. Juste le silence des détritits charriés par le vent.

# Retour à Buenos Aires

par Daniel Fohr

## LE LIVRE

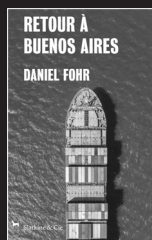
**Un bibliothécaire qui voyage avec une urne sur un porte-conteneurs doit avoir une bonne raison de le faire. Et si cette raison était une histoire d'amour dont la clé se trouvait à Buenos Aires ?**

## L'AUTEUR

Après un long voyage en cargo, Daniel Fohr décide de s'adonner complètement à la littérature. Un pari risqué ? Rien n'est moins sûr, au vu de la qualité de *Retour à Buenos Aires*, un roman aussi drôle qu'émouvant qui transporte le lecteur jusqu'aux confins de l'Amérique latine.

## LA MAISON D'ÉDITION

Ouvertement généraliste et tournée vers le grand public des lecteurs, Slatkine & Cie explore sans exclusive tous les champs éditoriaux mais choisit de ne publier qu'une dizaine de titres par an, pour le plaisir qu'ils donnent, le temps qu'ils dérobent et la douceur qu'ils prodiguent.



←

Parution mars 2018  
224 pages - 18 euros  
ISBN : 978-2-88944-079-5

Les éditions Slatkine & Cie sont diffusées par Volumen et distribuées par Interforum.

## CONTACT

Louise Bovet  
3 rue Corneille  
75006 Paris  
lbovet@slatkine.com

Il s'agit des deux premiers chapitres du livre, qui ouvrent l'histoire.

J'ai regagné ma cabine. Dans le couloir, deux paires de chaussures attendaient sur deux paillassons devant leur cabine. Je me suis déchaussé et j'ai laissé les miennes à l'extérieur, moi aussi. Chez l'homme comme chez l'animal, l'imitation est un mécanisme essentiel de l'apprentissage.

J'ai vidé une partie de la valise dans l'armoire et les tiroirs. J'emportais un certain nombre de choses utiles dans un endroit où il n'y a pas de médecin, pour les différents maux qui pourraient affecter les différentes parties de mon corps, et que la visite médicale pré-embarquement n'aurait pas anticipés. J'avais aussi deux bouteilles de désinfectant buvable de 15 ans d'âge, avec une flasque en métal, offerte en promotion, à défaut de produits illicites. J'étais content de ne pas avoir oublié mes jumelles.

Je me suis habillé pour dîner au mess des officiers, privilège des passagers, pantalon sombre et chemise blanche. À dix-sept heures trente, j'étais dans l'ascenseur, et à dix-sept heures trente-deux, je pénétrai dans le carré, plus élégant que je ne l'avais jamais été – au-delà, il aurait fallu que ce soit le jour de mon mariage. C'était une grande pièce dont la moquette évoquait un ciel d'hiver jonché de confettis décolorés par la pluie, avec deux grandes tables rondes fixées au sol et des couverts pour quatre disposés sur chacune. Trois grands hublots carrés, équipés de stores déroulants en tissu beige, donnaient sur un mur de conteneurs. Sur une desserte, des assiettes

recouvertes de film transparent, avec du salami, du jambon, du fromage, une grande salade de tomates, deux jattes avec des fruits, un micro-ondes et un toasteur.

Personne. J'ai vérifié l'heure, dix-sept heures trente-trois, et j'en ai conclu que la ponctualité n'était pas une qualité de marin, Christophe Colomb l'avait très bien illustré en arrivant en retard à un endroit qui n'était pas le bon.

La porte de la cuisine était ouverte. Si on avait été en mer, j'aurais trouvé l'endroit vide et les casseroles encore sur le feu. La suite de l'inspection m'aurait révélé la passerelle désertée, une salle des machines abandonnée où une cigarette fumante achèverait de se consumer dans un cendrier, un de ces mystères maritimes avec disparition de l'équipage, comme pour *La Rosalie*, le *Seabird* ou le *Holchu*, mais là, on était à quai et rien d'étrange n'arrivait jamais à quai.

J'ai passé la tête par la porte. Un homme d'une cinquantaine d'années, moulé dans un T-shirt bleu marine, qui ressemblait à Charles Bronson à l'époque des *Sept mercenaires*, remuait l'intérieur d'une cocotte. Il arborait sur l'avant-bras un tatouage de la vierge qui ressemblait à une pin-up de foire, dessinée avec un clou. Lorsqu'il m'a vu, il a appelé, et un gars plus jeune dans une chemise à fleurs à manches courtes est apparu de derrière un frigo, avec un torchon. Il s'est essuyé les mains sur le torchon qu'il a posé sur un plan de travail, et il est venu vers moi. Il s'est présenté après une légère inclinaison du buste. Il venait de Manille,



comme le chef, et il a tourné la tête en direction de Bronson. Il s'appelait Djancarlo, comme le prénom italien, mais en un seul mot, Djancarlo Montana. Il officiait comme aide cuisinier et steward, et si j'avais besoin de quelque chose, c'était à lui qu'il fallait que je m'adresse. J'ai dit que c'était un nom de cinéma, Djancarlo Montana, et il m'a dit qu'il savait, on le lui avait déjà dit, son père avait hésité à l'appeler Tony, comme dans *Scarface*. Ensuite il a montré un tableau en plastique fixé à la paroi au-dessus de la desserte, avec le plat du jour écrit au feutre effaçable, poulet et pâtes aux légumes et riz. J'ai dit « très bien » et j'ai senti que ça lui faisait plaisir que je prenne le poulet avec les pâtes, les légumes et le riz, même s'il n'y avait que ça.

Un garçon d'une trentaine d'années est arrivé, en bermuda de surfer, des tongs aux pieds. Il portait un T-shirt à l'effigie d'un groupe de métal sur un torse surdéveloppé, mais le point le plus remarquable de sa physionomie était son incroyable neutralité expressive. Il avait deux yeux, un nez et une bouche, ni grands, ni petits, ni vicieux, ni tristes ni rien, des cheveux sans couleur définie, un visage flottant, neutre. À le regarder, on comprenait combien l'absence d'originalité est rare, et combien la banalité constitue une exception.

Il s'est assis à l'autre table et juste après, un gros homme est arrivé, énorme et rouge comme peuvent l'être les gens du Nord sans maquillage, avec une barbe de hérisson, des poils qui partaient à la perpendiculaire de la mâchoire et pas mal d'espace entre chaque poil. Il portait des sandales en caoutchouc imitation cuir, avec des chaussettes, et un polo lie-de-vin décoloré. Il marchait sans plier les jambes, en faisant reposer alternativement le poids du corps sur l'une et sur l'autre,

comme un pingouin. Il s'est attablé en face du garçon banal au torse étonnant, et il a marmonné un vague « *Good evening* » général, sans regarder personne. Le jeune homme a ajouté « *Good evening* » aussi, le nez dans son assiette, comme si ça lui rappelait qu'il ne l'avait pas dit en entrant dans la salle.

Djancarlo est revenu avec mon plat et il a dit à voix basse, « C'est le Capitaine », en indiquant le gros du regard. J'ai essayé de masquer ma déception, car tous les capitaines de navires que j'avais pu voir avaient une certaine prestance, même dans les films où le bateau coulait.

Un grand type avec un crâne pointu et luisant, fraîchement hydraté, est arrivé à son tour et s'est assis à ma table. Je n'avais plus l'air de quelqu'un que son rendez-vous a oublié. Il portait un T-shirt de Bruce Lee et un pantalon large en toile kaki, coupé par quelqu'un qui était plus habitué à confectionner des pyjamas ou des uniformes de prisonniers que des smokings, à mon avis, et des tongs aussi. Il a dit « *Good evening* » et s'est assis.

On était quatre à dîner sans rien dire et je me suis demandé ce que je faisais dans ma chemise blanche, si personne ne faisait l'effort de s'habiller en officier. J'en ai déduit que le protocole était suspendu tant qu'on était à quai. L'équipage avait des choses plus importantes à penser, on oubliait les formes, l'étiquette. Pendant les opérations de chargement-déchargement, c'était comme être à terre, ça ne comptait pas, ce n'était pas un vrai dîner. Il fallait voir ça comme les coulisses, les acteurs démaquillés et en peignoir.

Captain Hérisson et le type plus jeune se sont fait servir et ils ont commencé à manger, sans échanger une parole, en regardant leur assiette, et l'homme au crâne luisant

et moi, on les a imités. Personne ne s'est intéressé à moi. Il n'y a pas eu de question sur mon métier, ma situation familiale, ou les raisons que j'avais de faire ce genre de voyage plutôt que de prendre l'avion.

– Y a des pattes de poulet ?  
a demandé le Crâne pointu à Djancarlo.

Djancarlo est parti en cuisine, et il est réapparu dans l'embrasure de la porte en faisant un signe de tête de haut en bas, et Crâne pointu a confirmé sa commande en hochant la tête à son tour. C'est comme ça que j'ai compris qu'il existait une carte parallèle de plats philippins, servis de l'autre côté de la cuisine, au mess de l'équipage.

Au dessert, j'ai pris un yaourt nature et j'ai réintégré mes appartements. J'ai laissé mes chaussures sur le paillason et j'ai salué l'urne comme si j'étais Hamlet avec le crâne de Yorick.

– C'est moi, j'ai dit. T'as rien raté.

Et je me suis laissé tomber sur la banquette. J'étais dans mon château, sans princesse, démuni, en partance pour le sud.

# Une immense sensation de calme

par Laurine Roux

## LE LIVRE

Alors qu'elle vient d'enterrer sa grand-mère, une jeune fille rencontre Igor. Cet être sauvage et magnétique livre du poisson séché à de vieilles femmes isolées dans la montagne, ultimes témoins d'une guerre qui, cinquante ans plus tôt, ne laissa aucun homme debout, hormis les « Invisibles », parias d'un monde que traversent les plus curieuses légendes.



Parution mars 2018  
128 pages - 15 euros  
ISBN : 978-2-37385-076-5

Les éditions du Sonneur sont diffusées par Volumen et distribuées par Interforum.

## L'AUTEUR

Née en 1978, Laurine Roux vit dans les Hautes-Alpes où elle est professeur de lettres modernes. *Une immense sensation de calme* est son premier roman.

## LA MAISON D'ÉDITION

Depuis 2005, les éditions du Sonneur partagent leur goût du livre et de la littérature, avec trois objectifs : publier des textes inédits et des textes oubliés ou méconnus, éditer peu de titres, mais les accompagner assez longtemps pour qu'ils trouvent leurs lecteurs, et ajouter au plaisir de découvrir des textes celui de lire des livres fabriqués avec soin.

## CONTACT

Valérie Millet  
5 rue Saint-Romain  
75006 Paris  
contact@editionsdusonneur.com

## La jeune fille suit Igor jusque chez Tochko, un Invisible.

Cet après-midi-là, je le suis jusqu'à la cabane de la vieille Grisha. Elle attend Igor sur le seuil, en silence, comme on attend le passage des saisons. Quand elle l'aperçoit, elle retourne à l'intérieur pour en rapporter une hache. Je m'assois sur un rondin à côté de l'entrée et regarde. Ils ne parlent pas, chacun de leurs gestes se cale en métronome. Tendre la hache. La saisir. Abattre la hache. Hocher la tête. Les coups ressemblent à des secondes enrayées. Et le temps, pareil à la vie de la vieille Grisha, s'arrête. Le ballet est en coton et rigoureux. Le pacte ancien. Il n'y a plus de place pour la parole. Il suffit de veiller à ne pas avoir trop froid.

La vieille Grisha ressemble à toutes les babas qui n'ont pas quitté la forêt. Il y a longtemps, la guerre a ravagé le pays et elles sont restées veuves. Igor va de cabane en cabane; les aide à couper du bois, en échange de quoi elles lui donnent un billet. C'est mécanique, leur cœur a séché depuis trop longtemps et elles ont oublié ce que cela signifie d'être aidée par un homme. Parfois, quand le souvenir remonte dans la gorge des plus fragiles, elles essaient de pleurer. En vain. Avec les années, tout est devenu trop sec. Alors Igor reste sur sa chaise. Il continue à boire son tcha et laisse la douleur au bord de leur bouche. Le souffle du samovar berce la pièce et les sanglots avortés. Toujours le silence épaissit le temps.

Igor a fini de couper les bûches. La vieille lui glisse un billet dans la main, il lui tapote l'épaule. D'un geste vague il m'indique la direction de la falaise; nous nous remettons en route. Il faut rejoindre une cabane

dans la vire du troisième kern. Depuis la maison de la vieille Grisha, trois heures de marche mènent à ce trou de vie creusé par l'effort et poli par la solitude. Sur le chemin, j'ai peur. La crête marneuse est raide. Mais elle seule permet de quitter la forêt et de gagner le pied de la paroi. Mes semelles s'enfoncent dans cette chair de pierre molle. À chaque pas je manque de dérapier. Igor avance en équilibre sur la faite et je glisse mes pieds dans ses pas, cesse de peser, presque d'exister. Mon ombre se confond à son ombre. J'ai souvent cette impression d'être aspirée jusqu'à m'évaporer dans son sillage. Cela ne me paraît pas insensé. Ce n'est pas sage non plus. C'est ainsi.

Un jour, juste avant de quitter l'école, une femme était venue de l'hôpital de Varatcha pour donner les conseils qu'il fallait aux filles qui grandissaient. Elle avait parlé de médicaments et de précautions. Dans sa bouche, les hommes devenaient des monstres. Elle nous avait fait peur en décrivant des créatures au pantalon prêt à exploser, sur le point de nous gober. J'en avais parlé à Baba, qui m'avait rassurée. Il suffisait d'observer la Lune et le Soleil. Les réponses aux questions des femmes se trouvaient là-haut. La Lune commandait notre sang. Elle était notre mère. Plus petite et moins forte que le Soleil, elle était plus douce et légère. Comme elle, les femmes pouvaient se creuser jusqu'à devenir miettes. Pourtant, au plus fort de l'obscurité, la lune nouvelle continuait à diffuser

son paisible halo. Chaque soir, la même histoire se répétait : le Soleil allumait ici ou là quelques brandons de colère, furieux de devoir quitter le monde, mais déjà la nuit mollissait l'incendie de ses vapeurs mauves, lénifiait sa violence pour laisser place au coassement gris du crapaud. Alors la Lune faisait apparaître son front, festonnant de lumière le contour des arbres, modeste dentelle, et, timide, s'élevait dans le ciel, si simple et ronde qu'on pouvait l'observer à l'œil nu car elle n'avait aucun artifice à cacher, aucune blessure à taire, laissant voir à qui voulait s'en moquer les cratères poussiéreux maculer son corps blanc. Ainsi en avait-il été depuis des lustres et en serait-il tant que l'homme serait homme et la femme, femme.

Il fallait donc que je cesse de m'inquiéter. Baba avait remonté la couverture sous mon menton, m'avait caressé les cheveux et demandé de ne jamais oublier les clairs de lune. Ses paroles m'avaient calmée et s'étaient mêlées à mes petits ronflements.

C'est en m'engouffrant dans les pas d'Igor que le souvenir de Baba a germé dans ma tête. Baba fait partie des morts qui ne me quittent jamais. Je suis Igor jusqu'à ce qu'on arrive au premier kern. En tombant dans la vallée, la nuit a rendu la marne aussi gluante que du goudron. Nous reprenons la route en silence. De temps en temps la sente disparaît contre la roche et il faut marcher au-dessus du vide pour retrouver un plat plus loin. Je repousse la peur, me presse contre Igor. Derrière lui, sur ce chemin de montagne, mon corps se réveille. Je deviens renard. Agile et intrépide. Mes jambes fléchissent à l'appui et s'allongent en bond, je renifle les baies et je halète. Je deviens femelle.

Baba, c'est certain, nous suit du regard.

\*

Enfin nous arrivons. Tochko nous attend sur le seuil de la cabane. Immobile depuis des heures ou une minute, personne ne saurait le dire. Il tapote l'épaule d'Igor comme on tâte un matelas. Tochko lui palpe ensuite le bras, la main, et passe la sienne sur son visage. Puis il dit *C'est bien*, et nous rentrons.

À la lueur de la résine qui brûle dans les coupes, je vois les billes blanches dans ses yeux. Tochko est un Invisible. C'est la première fois que j'en rencontre un. Les aînés disent qu'il s'agit d'hommes sans âge qui chassent à main nue. Souvent, au coin de la cheminée, les enfants racontent à leur propos des histoires effrayantes, peuplées d'hivers rudes qui pèlent les arbres. Ils racontent que lorsque les branches sont plus sèches que couenne de jambon, lorsque les animaux sont rencognés dans leur nid, alors les Invisibles descendent dans la vallée. Avec un peu de chance ils ne volent qu'une chèvre ou une brebis. Mais si les bêtes ne sont pas assez grasses, ils emportent le plus jeune des enfants. À ces mots, les mères font taire les petits pour empêcher le mauvais sort. Tout le monde va se coucher en priant pour que l'histoire reste une histoire et que le lendemain le benjamin se réveille sain et sauf. À force d'entendre ces récits, on ne sait plus quelle en est la part de légende : on sait seulement qu'il vaut mieux éviter de rencontrer un Invisible. Eux seuls portent au poignet les couleurs interdites – une torsade de fils qu'on devine rouge et blanche derrière la crasse. Les vieilles, elles, défendent de prononcer jusqu'à leur nom.

Quelques jours avant de rejoindre le monde du Grand-Sommeil, Baba m'avait révélé un secret à leur sujet. Puisqu'elle m'avait fait promettre de le taire, j'avais presque réussi à l'endormir

dans ma tête. Pourtant un frisson  
de crainte et de tristesse subsiste  
lorsque j'entends parler d'eux.

Or, voilà qu'Igor m'a conduite  
dans la cabane de l'un d'entre  
eux. Il semble connaître l'endroit.  
Prend les verres sur l'étagère,  
met les bûches dans le foyer. Ces  
gestes de grand-mère me rassurent  
mais je ne parviens pas à détourner  
la tête du regard blanc de Tochko.  
Il s'est assis dans un fauteuil à  
bascule et semble m'observer depuis  
le linceul de ses yeux. Il me fait  
signe d'avancer. Comme cela se  
passera toujours dans les situations  
délicates, Igor me rassure en restant  
absorbé dans des tâches simples.  
Continuer à s'occuper du feu.  
Préparer du tcha. Ce calme répand  
autour de lui un périmètre ouaté  
dans lequel les battements de mon  
cœur s'assouplissent, où la peur  
devient une pâte de plus en plus  
molle, jusqu'à disparaître. C'est ainsi  
qu'Igor toujours m'apaisera. C'est  
ainsi que je m'approche de Tochko.

# Le Dernier Cri

par Pierre Terzian

## LE LIVRE

*Le Dernier Cri* retrace le parcours de deux artistes, en inadéquation avec leur époque et leur milieu, perdus, à la recherche de sens, et qui vont se raccrocher au réel pour tenter de se sauver.

## L'AUTEUR

Pierre Terzian est né en 1979. Écrivain et metteur en scène, il vit à Montréal depuis 2012. Il publie son premier roman, *Crevasse*, en 2012. En octobre de la même année, il est l'un des trois auteurs mis à l'honneur par le numéro 1 de la revue hybride texte/graphisme *Le Chant du Monstre*.

## LA MAISON D'ÉDITION

Créé en 2014, Sun/Sun est un label de création éditoriale sensible à l'hybridation des objets éditoriaux : il suit une ligne éditoriale « en étoile » ouverte, questionnant la notion de récit et de territoire – poétique ou géographique.



Parution septembre 2017  
200 pages - 19 euros  
ISBN : 979-10-95233-07-7

Les éditions Sun/Sun sont diffusées et distribuées par Les Belles Lettres.

## CONTACT

Angélique Joyau  
130 avenue Parmentier  
75011 Paris  
angeljoyau@gmail.com

**Le personnage principal, Klaus, a rendez-vous à la Galerie Blanche, où il doit exposer sa prochaine œuvre.**

La réunion démarrait. Tout le monde regardait l'Igloo, disponible et concentré, sauf Klaus, qui contemplait le lent défilement des nuages sur le gratte-ciel d'en face, une mosaïque de ciel mobile, qui donnait à croire que la Galerie Blanche entamait un long voyage.

– Plus personne ne s'intéresse à nous, trancha l'Igloo. La bulle a éclaté. Les gens se contentent de fourrer de l'abstrait aux Saoudiens. Il prenait des poses d'orateur aguerri, tourmenté. Control Freak trottnait telle une geisha pour pointer du doigt des diagrammes rose pâle sur un écran plat, ou servir le café aux hommes attentifs assis à table, comme on passe un billet secret à un chef d'État. Minimal Feelings était assis entre le sculpteur Simon De Klees et le publicitaire François Weltzer. Il lançait quelques regards à Klaus, comme pour se raccrocher à lui. Il avait l'air d'un jeune astronaute qui regarde sa terre natale pour la dernière fois.

– Nous avons perdu gros, cette année. Plimpton, Razedski, Diane Entière, Yourgos, de Klees : ça ne suffit plus. Messieurs, accrochez bien vos ceintures. Nous allons peut-être encore perdre de l'argent, mais c'est le minimum de respect que nous devons aux artistes.

Rires réguliers. Torsions des visages. Applaudissements. Klaus imprimait des traces de main sur la surface de la table et les regardait s'effacer. La lumière du jour faiblissait. De l'autre côté du vide, les façades de verre opaque avaient disparu. On voyait désormais des intérieurs illuminés, d'autres réunions solennelles, d'où l'on

observait peut-être celle de la Galerie Blanche. Sous les spots du plafond, les mains qui tapotaient la table ou patientaient, imbriquées l'une dans l'autre, étaient orange, et comme détachées des corps. L'Igloo, illuminé par une nébuleuse d'ampoules distinctives, avait maintenant la peau lustrée comme celle d'un cadavre exposé à des funérailles.

– L'éparpillement international est démodé, enchérit-il, de plus en plus combatif. Il faut se concentrer sur la France. Notre chère vieille France, c'est quoi ? La haine de la réussite. Du premier degré. L'aigreur léthargique. Le complexe des vieilles nations qui ne dominent plus. Certes. Mais derrière ? Ne sentez-vous pas la brutalité inédite ? La fracture ? Le retournement possible ? L'ironie de l'Histoire ? Ce sera, à terme, le plus gros de mes paris : la France d'aujourd'hui. Je veux des jeunes pousses françaises.

L'excitation était palpable. Une certaine idée du danger. Investir. Encaisser. Se planter. Rebondir. Les hommes corrigeaient leur position sur les chaises. Chuchotaient dramatiquement. Des funambules. Des pionniers. Des Pompadour. L'Igloo touchait au but. Au cœur. Caressant. Renouelant les destins. Imprévisible coryphée. Il s'apprêtait à porter l'estocade.

\*

C'était Minimal, l'estocade. Il fut présenté comme une « jeune pousse française ». Et les hommes applaudirent, pleins d'espoir. On entendit une main écraser une bouteille de plastique.



Deux hommes se levèrent, de joie.  
Quelque chose de frénétique.  
Le masque de Control Freak  
sourit, prêt à craquer.  
Le silence se fit, immense.  
Prometteur. Minimal se leva.  
Rouge comme un écolier.  
Il compila quelques mots étranges  
à propos de son projet d'exposition,  
Planète fixe. Il parla de cocon,  
d'animal, de terre, de boue,  
de paille. Puis se rassit, hésitant.  
Après quelques secondes de  
flottement, l'Igloo arbora son rictus  
de satisfaction. Un rictus connu  
du Monde de l'Art, qui faisait  
office de laissez-passer. Il tomba  
souplement dans son fauteuil  
de cuir et ajusta ses boutons de  
manchette. Simon de Klees hocha  
la tête en direction de Minimal,  
comme pour l'aider à revenir  
sur terre. L'aider à comprendre  
qu'il n'était pas mort. Alexandre  
Maroul, qui pesait 15 % des parts  
de la galerie, gardait la bouche  
ouverte, comme un chien satisfait.

L'Igloo grinça des dents et  
décida de relancer la machine à  
rêves. Il présenta Klaus comme le  
« GTC de la maison », et tous les  
hommes se mirent à rire. « Good Till  
Cancelled » – un terme financier  
signifiant qu'un ordre est maintenu  
jusqu'à ce qu'il soit annulé par le  
client. « Jeune pousse ou mauvaise  
herbe ? C'est à lui de nous le  
dire. » Les hommes approuvèrent  
la formule. Control Freak tendit  
le bras vers Klaus et tous les  
visages se tournèrent vers lui.

\*

– Messieurs, que diriez-vous ?  
Regardez-moi. Que voyez-vous ?

Ils s'amusèrent. Impatients.  
Silencieux. Il restait encore un peu de  
connivence dans leur regard. Klaus  
était un énergumène accessible,  
qui entamait un genre de stand-up  
sympathique, à la lisière du navrant.

– Je suis un pauvre type,  
poursuivit-il. Je ne suis plus dans  
le monde. Je ne sais pas ce que vivent  
les gens. La colère. Le dégoût des  
gens. Et c'est pour ça que je n'ai  
pas la moindre idée de ce que  
je vais faire. J'entends du bruit.  
J'ai peur. Je n'ai rien d'autre que ça.  
La peur. Le bruit s'amplifie.  
Quelque chose nous attend. Quelque  
chose de monstrueux. Et vous  
aussi vous avez peur. Vous allez  
sombrier sous une vague de réalité.  
Un truc jamais vu. Vous allez  
devoir vous regarder en face et  
vous demander : qu'est-ce que  
j'ai apporté à ce monde ? Qu'est-  
ce que j'ai fait ? Les sourires  
avaient disparu. Il ne restait que  
du mépris. Les torses reculèrent  
doucement. Les poings sur la table  
se refermèrent. Le larsen de Klaus  
lui transperça un instant le crâne.

– Moi je n'avais jamais vraiment  
réfléchi. À la valeur de ma vie.  
Pourquoi faire de l'Art ? Pour qui ?  
Ce que je faisais et que j'appelais  
« Art » était censé m'épargner toute  
la merde que vivent les gens.  
Les normaux. Autour de moi. Les gens  
faibles. La masse. Les transparents.  
Or, je me trouve aujourd'hui à la  
pointe de l'étron. Je suis la merde  
la plus fraîche, la plus sophistiquée,  
la plus hypocrite de l'intestin malade.  
J'ai participé. J'ai réinventé. J'ai  
tout donné à l'intestin malade.  
Et, perché fièrement tout au bout de  
la merde, je ne vois rien de ce qui  
se trame derrière moi. Je n'entends  
rien. L'ironie m'a exclu du réel et je  
n'ai plus aucune émotion valable.  
Rien à dire. Rien à partager.

Les hommes se regardaient.  
Stupéfaits. Ils essayaient de  
s'entraider, par télépathie. Ils ne  
comprenaient pas. Ne déchiffraient  
pas la nature de l'instant. Klaus  
se leva. Control Freak s'approcha  
de lui, lentement, les doigts tendus,  
comme pour s'assurer qu'il n'allait  
pas renverser les verres d'eau.

Péter une lampe. Sortir une arme.

– Toutes ces années, j'ai joué le jeu. Faussement méchant. Faussement surpris. Je voulais me creuser un trou. Vendre quelque chose. Lire quelques lignes sur mon travail. Vous faire enfin sourire. J'étais comme un zombie en incubation. J'attendais le cri de ralliement de l'un des miens pour me révéler enfin à eux. Mais le cri n'est jamais venu. Dieu soit loué. Je ne vous appartiens pas. Je veux retourner dans le monde. Me compromettre. Me prendre la vague de plein fouet.

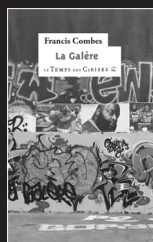
Klaus empoigna sa veste et replaça sa chaise. Tous les corps étaient figés. D'une pâleur de résine. Plus personne ne le regardait, à part l'Igloo. Plus violent que jamais. Un mac dont la prostituée vient de lui annoncer qu'elle s'en va. Klaus se dirigea vers la porte. Il tremblait. Toutes les fréquences possibles déflagraient en lui.

# La Galère

par Francis Combes

## LE LIVRE

**Les tribulations picaresques d'un jeune de banlieue au temps de la précarité généralisée. *La Galère* est un roman délirant et réaliste, dramatique mais surtout pas triste.**



←

Parution août 2018  
300 pages - 22 euros  
ISBN : 978-23-70711-52-6

Les éditions Le Temps des Cerises  
sont diffusées et distribuées par  
Harmonia Mundi.

## L'AUTEUR

Homme d'engagement, Francis Combes mène également une importante activité en tant que poète. Il a publié une quinzaine de recueils, dont *La Fabrique du bonheur*, *Cause commune*, *Le Cahier bleu de Chine* ou *La Clef du monde est dans l'entrée à gauche*. Ses poèmes sont traduits en plusieurs langues et il est invité dans des festivals internationaux.

## LA MAISON D'ÉDITION

Les éditions Le Temps des Cerises ont été créées à l'initiative de 33 écrivains qui voulaient ouvrir un espace d'expression hors des sentiers battus de la pensée dominante.

## CONTACT

Juliette Combes-Latour  
77 boulevard Chanzy  
93100 Montreuil  
[juliette@letempsdescerises.net](mailto:juliette@letempsdescerises.net)

**Jean-Pierre Moineau décide d'inviter ses parents, divorcés, au restaurant où il a enfin trouvé un emploi.**

Après cette digression sur le temps qui nous a fait perdre un peu de temps, essayons de retrouver notre héros. Celui-ci est dans son lit... en même temps qu'au restaurant de *La Poterne*, à Montmartre. Il repense à ce dîner avec ses parents. Deux jours à peine après avoir commencé, il avait invité sa mère et son père à se retrouver pour venir manger ensemble dans son restaurant car il voulait leur faire découvrir l'établissement, sa cuisine, son chef et ses collègues. Séparés depuis près de trois ans, son père et sa mère étaient restés en contact et entretenaient des relations plutôt bonnes. Sa mère avait toujours trouvé que son père, bien que membre des forces de l'ordre, était exceptionnellement désordonné, car il est connu que le désordre est toujours le fait des autres. Quant à lui, il ne supportait pas le côté « jugulaire, jugulaire » de son épouse. Des deux, le plus soixante-huitard n'était pas celui qu'on aurait pu croire. Finalement, ils s'étaient séparés pour des histoires de brosses à dents. Et aussi un peu à cause de leurs désaccords sur l'éducation des enfants. Après seize ans de vie commune, ils ne pouvaient plus se voir qu'en peinture... en photo ou en vidéo. Mais depuis qu'ils n'étaient plus ensemble, ils avaient plaisir à se retrouver. Ils ne se firent donc pas prier quand Pierrot leur proposa ce repas en amoureux dans « son » restaurant.

Il tenait à leur faire découvrir la recette du bœuf à la mode que son chef lui avait apprise. Prenez quelques morceaux de bœuf, taillés dans le tendre ou dans la tranche,

le gîte, la noix ou le paleron. Munissez-vous d'une braisière ou d'une cocotte que vous foncez avec des couennes et des bardes de lard. Mettez-y à revenir oignons et carottes découpés en rondelles. Puis la viande, piquée de lardons, que vous mettez à rissoler saupoudrée d'une pincée de farine avant d'y ajouter un pied de veau et d'y verser un bouillon chaud, à base de fond de veau et de vin blanc. Sel, poivre, bouquet garni... Pour faire un vrai bœuf à la mode, soit vous utilisez une braisière pouvant supporter sur le couvercle des braises rouges, soit vous mettez la cocotte au four, car il faut que la chaleur entoure complètement la pièce de viande. Laissez mijoter quatre heures, en veillant à bien arroser toutes les dix minutes environ au cours de la première heure. Vous pouvez aussi vous simplifier la vie en faisant ça dans un faitout, sur le feu, vous laissez cuire une heure et demie ; ajoutez les carottes et laissez encore cuire à petit feu pendant deux heures... Dans ce cas, cela s'appelle un bœuf à la casserole.

– Quand on fait la cuisine, c'est toujours un acte d'amour, lui avait dit Raymond. C'est un cadeau qu'on fait aux autres... même si ici on les fait payer, et bonbon. Mais ça c'est autre chose. L'idéal, ce serait de faire à manger gratuitement et à tous ceux qu'on aime. Et quand tu es aux fourneaux, tu dois aimer tout le monde. Un cuisinier est forcément un philanthrope. Un bienfaiteur de l'humanité.

C'est ce qui avait convaincu Pierrot d'essayer de faire venir ses parents à *La Poterne*.

Mais quand il a parlé à Raymond du bœuf à la mode, celui-ci lui a rétorqué :

– T'es fou ! Ça, c'est un plat qu'on peut se faire pour nous. C'est pas pour les clients ; ça prend trop de temps. On le met pas à la carte. Et puis, avec les nouveaux règlements européens, on n'a plus le droit de se servir des fonds de veau... Tu vas leur proposer plutôt du confit de canard avec des pommes à la sarladaise. Ça ira plus vite, on a les boîtes... et je vais t'apprendre à préparer les pommes... Si tu restes avec moi, tu apprendras au moins trente-trois façons différentes de cuisiner les pommes de terre. Plus d'une par journée que compte un mois.

Pour les pommes de terre à la sarladaise, je suis la recette du grand Bocuse lui-même. « Éplucher les pommes de terre, les couper en très fines rondelles, les laver, les sécher très soigneusement. Préchauffer une grande poêle en fonte à feu vif, lorsqu'elle est bien chaude, ajouter la graisse d'oie, la laisser chauffer. Y jeter les rondelles de pommes de terre. Les remuer de temps en temps et les laisser cuire environ 10 minutes. Effeuille et hacher le persil. Éplucher et découper finement l'ail. Mélanger ce hachis au persil. En fin de cuisson, saler et poivrer les pommes de terre. Les saupoudrer du hachis d'ail et de persil. Servir immédiatement avec le confit. On peut, au lieu de hacher l'ail et de le servir cru, faire cuire les gousses d'ail entières non épluchées, avec les pommes de terre qu'elles parfumeront ainsi. »

Quand tu mets des gousses d'ail entières, lui dit Raymond, l'ail se transforme en purée. On appelle ça de l'ail en chemise... Comme Sarlat est une ville du Sud-Ouest connue pour son marché aux truffes, certains grands cuisiniers rajoutent des truffes...

Mais ça ne figure pas dans la recette traditionnelle et moi, je suis pour la tradition.

(Car, bien qu'anarchiste, Raymond le Chinois était un fervent défenseur de la cuisine du terroir.)

Quand Pierrot, en serveur stylé, un torchon blanc soigneusement plié sur l'avant-bras, apporta leurs assiettes à ses parents assis dans la salle près des toilettes (car c'était la seule place qui restait), bien qu'un peu gêné, il se sentit rempli d'une fierté profonde.

– Ah ! ben... ça fait plaisir de te voir faire le service, lui dit sa mère. Tu devrais le faire aussi, de temps en temps, à la maison. Ça me changerait... Et tu pourrais même me faire la cuisine, je serais pas contre...

Mais Pierrot, très professionnel, ne répondit pas. Il ne voulait pas engager la conversation avec les clients et ne tenait pas à se faire « cramer » auprès de ses collègues... Un plat brûlé, ce n'est pas bon pour la réputation de l'établissement. Mais un apprenti carbonisé, non plus...

– Elles sont succulentes, ces pommes de terre... dit son père. Le confit est un peu salé, mais les pommes de terre sont excellentes...

– Oui, c'est très calorique, ajouta la mère. Pas très bon pour mon régime...

Ce qu'ils se dirent d'autre, nous ne le savons pas parce que Pierrot était retourné en cuisine pour le service. De temps en temps, il passait leur demander si tout allait bien. Et tout semblait aller bien, au moins jusqu'au dessert où il leur servit une « glace touillée à la prune de Souillac » qu'ils n'eurent pas l'air de mépriser.

Ce fut après avoir avalé sa première gorgée de café que sa mère commença à se sentir mal. Le cœur chaviré, elle se leva précipitamment et fila vers les toilettes.

Quand elle revint, elle était pâle comme un linge qui sort de l'essoreuse. Un vrai chiffon.

– J'ai vomi, confia-t-elle à son ex-mari.

– T'es enceinte ?

– Idiot !

– J'ai bien vu que tu t'étais un peu arrondie... Si t'es enceinte, il faut me le dire ; ça me regarde, tout de même...

– Idiot et jaloux, par-dessus le marché... Décidément, t'as pas changé ! voulut-elle ajouter, mais elle n'en eut pas le temps car un deuxième coup de roulis provoqua un ressac au fond de son estomac et un flot de pommes de terre en bouillie à la sarladaise vint s'échouer sur le sable de la nappe.

Confuse, la mère se leva et retourna vers les toilettes pour essayer de se débarbouiller et de nettoyer sa robe couverte de vomi. Pendant ce temps, une serveuse s'activait à débarrasser la nappe et à faire disparaître les traces du naufrage, en répétant à son père « Ce n'est pas grave... dans son état, ce sont des choses qui arrivent... »

Puis le faux couple régla la note et s'en alla, après avoir fait la bise au serveur, un peu décontenancé par la tournure des événements.

Pierrot avait espéré que ce repas rapprocherait les points de vue et peut-être même, qui sait, que son père et sa mère allaient se réconcilier sur l'autel de ses pommes de terre à la graisse d'oie. Las... il n'en avait rien été. Les pommes de terre devaient être trop grasses. Ou bien sa mère avait le foie fragile. En tout cas, ses premiers pas dans l'art culinaire s'étaient soldés par un fiasco.

– La prochaine fois, évite d'inviter tes parents, lui avait dit Raymond qui ce jour-là n'avait pas fait montre de beaucoup de compréhension.

# Si j'ai le cœur étroit, à quoi sert que le monde soit si vaste

par Michel Paulet

## LE LIVRE

Venise au printemps 1978.  
Un petit voyou visite la ville  
et, sous l'influence d'un  
Socrate alcoolique et d'une  
jeune comtesse aussi  
séduisante qu'imprévisible,  
se voit servir à son insu  
les Brigades Rouges.



←

Parution janvier 2018  
360 pages - 21 euros  
ISBN : 978-23-62801-98-3

Les éditions Thierry Marchaïsse  
sont diffusées et distribuées par  
Harmonia Mundi.

## L'AUTEUR

Michel Paulet est né en 1953. De la mise en lumière à la scénographie, en passant par l'écriture de pièces de théâtre, il a fait à peu près tous les métiers du spectacle. *Si j'ai le cœur étroit, à quoi sert que le monde soit si vaste* est son premier roman.

## LA MAISON D'ÉDITION

La maison d'édition, indépendante et généraliste, fondée par Thierry Marchaïsse en 2011 avec la collaboration d'Isabelle Simatos, publie 6 à 8 titres par an. Son catalogue est ouvert à tous les genres, fiction comme non-fiction.

## CONTACT

Thierry Marchaïsse  
221 rue Diderot  
94300 Vincennes  
tmarchaïsse@editions-marchaïsse.com

## EXTRAIT

**Le narrateur revient sur la manière dont s'est constitué le trio qu'il forme à Venise avec deux des principaux protagonistes.**

Au tout début de cette histoire, il y a L.J. qui avait, depuis longtemps, le projet d'écrire sur Venise, de tirer au clair sa relation avec cette ville.

Nous étions au *Tel est pris...*, un bar qui n'existe plus, près de l'ancien palais de justice. La veillée (c'est ainsi qu'il nommait ses cours) s'annonçait variée et nourrissante. Ce soir-là, il volait de sujet en sujet, vidait les verres de vin avec désinvolture, il était en pleine forme. J'étais emporté par son discours, pourtant déjà bien émoussé par l'alcool.

– Venise ! Ville troublante, si vieille et mystérieuse, si belle que je n'ai jamais pu m'y rendre sans sentir poindre un doute quant à son existence même, et par conséquent quant à la mienne. Ville trop construite pour être vraie, trop apprêtée, trop théâtrale, trop dessinée. Venise, là-bas je touche l'essence du monde, c'est-à-dire le mensonge et la représentation. Où sont les hommes ?

Autour de nous, une petite troupe de poivrots en fin de vie faisait cercle. Il se retourna alors dans ma direction.

– Nous devons aller à Venise. Connais-tu la ville dont je te parle ? Connais-tu ses trésors et sa misère ? Il faut la parcourir au sein d'un groupe d'Américains, croiser les milliardaires italiens, les boutiques de luxe, sentir le sol s'enfoncer sous le poids de ces corps trop nourris. Il faut traverser la place en diagonale, revoir la cathédrale, le matin après une nuit blanche et désespérée. Il faut frôler ses fantômes, et à Venise ils sont nombreux et se laissent caresser.

Il vida son verre et fit signe qu'on le remplisse avant de reprendre :

– Je t'ai déjà parlé de la comtesse Livia ? Sa mère fut mon élève, mais il semble que ce soit la fille qui ait le mieux assimilé mon enseignement. Elle m'a fait un téléphonage, comme disait l'autre, elle m'a parlé de Venise ce matin. C'est le signe que j'attendais. Il faut marcher dans Venise comme Rousseau dans la campagne. C'est à Venise que la pensée passive s'épanouit, bien mieux que dans la nature débilitante. Je sais de quoi je parle.

Je pris l'initiative de poser une question idiote :

– C'est qui cette comtesse Sylvia qui parle de téléphonage ?

Il se figea, déçu et abasourdi par ma remarque.

– Tu n'as pas lu Proust ?

Long silence de part et d'autre, pour moi chargé de gêne et pour lui d'incrédulité.

Il but une longue rasade de rouge ordinaire et reprit :

– Je t'ai dit son nom.

Elle s'appelle Livia, tu en sauras bientôt plus. Bon, du projet à l'exécution, le chemin est plus long que de la terre aux étoiles. Elle passe ici dans deux jours, et nous prendrons le train avec elle. Nous devons être prêts.

Il me prit ensuite à part, pour me donner les informations qui lui semblaient utiles concernant la comtesse. Une authentique comtesse, sa mère l'était et bien d'autres avant elle. Contrairement à moi, elle ne s'intéressait plus tellement à la philosophie, c'était son seul défaut et par conséquent, elle n'aurait



jamais dû se joindre à nous pour partir en voyage, mais... Mais il la fréquentait depuis qu'elle était une petite fille, il était pour elle un des visiteurs du soir que sa mère recevait de temps à autre. Visiteur occasionnel qui parfois restait toute la nuit, longtemps après que les sujets de réflexion avaient été approfondis, les penseurs épuisés et les verres de cognac vidés.

Il continua de développer un récit improbable, dont j'avais l'impression qu'il l'inventait au fur et à mesure qu'il me le révélait : une des relations de la jeune comtesse travaillait à Venise sur un projet mêlant l'art et la diplomatie internationale. Cet homme occupait un poste de prestige et portait les espérances d'une famille de la diaspora riche, illustre et riche. Elle estimait qu'il avait une dette envers elle, comme d'ailleurs beaucoup d'hommes et de femmes.

Elle avait donc contacté mon ami, car elle savait sa passion pour Venise, sa grande culture et ses connexions dans la cité. Elle souhaitait qu'il l'accompagnât, elle avait des affaires importantes à y régler, elle avait besoin de son aide, il ne pouvait pas refuser.

Sur le moment, j'estimai qu'il exagérerait, qu'il se donnait le beau rôle, qu'il élargissait son importance et ses relations. À l'arrivée, je dus reconnaître que tout était vrai, sauf en ce qui concerne le luxe que nous étions censés goûter, puisqu'il nous fit loger dans une pension dramatiquement médiocre.

Ensuite il revint aux préparatifs du voyage, qu'il comparait à la campagne de Russie, sans toutefois se prendre pour Napoléon. Il me fit comprendre que j'étais chargé de l'intendance et qu'il me confiait la responsabilité importante d'assurer l'aspect matériel de ce périple. Il m'exhorta à la mise en œuvre (d'abord continuer,

la pensée ne peut pas diriger une action qui n'est pas déjà en cours ; ensuite commencer, s'y mettre tout de suite, sans tarder). Et pour finir, il me poussa vers la sortie.

– Au revoir, reviens vite avec des solutions.

Je n'avais que deux jours pour ramasser un peu de blé et appliquai à la lettre, résolument, la doctrine de l'action qu'il m'avait délivrée. À cette époque, ma peine et mes connexions à moi tournaient autour des vêtements de marque, des accessoires luxueux, que je chargeais et livrais en ville du matin au soir. Je choisis donc de continuer mon activité, mais en y exerçant une inflexion particulière, je poursuivis mes livraisons pendant la nuit, d'une façon plus discrète et moins légitime. Je n'étais plus confronté à la circulation démente et travaillais pour mon compte, au détriment de mes employeurs trop confiants et aux réactions trop lentes. En deux nuits, je vendis la totalité du chargement à diverses relations du quartier de mon enfance. Pour achever l'opération, j'eus la chance qu'un étranger « qui devait passer la frontière dans la nuit » me propose d'acheter la fourgonnette, que j'allai déclarer volée au commissariat. On enregistra ma plainte et je pus ressortir avec la satisfaction du travail bien fait.

Lorsque je revins vers lui, L.J. se réjouit du résultat, mais critiqua ma fierté mal placée.

– En ce qui concerne la survie, la philosophie est impuissante. Spinoza polissait des verres de lunette, d'autres ont mendié ou prostitué leurs filles. Prends garde que ta réussite (modeste) ne t'entraîne à négliger l'essence pour l'illusion, c'est la puissance de la pensée qui l'emporte sur l'argent facile et non l'inverse.

J'avais fait récemment l'expérience douloureuse

et carcérale des affaires qui paraissent évidentes et pourtant se terminent mal, aussi fus-je moins réceptif que d'habitude à ses conseils.

– L.J., tu m'expliqueras tout ça dans le train. On ne doit pas traîner ici.

– Doucement, mon garçon, auparavant il faut que je te présente à quelqu'un, avec qui nous avons rendez-vous.

La comtesse Livia était assise au fond du bar, devant un verre d'eau minérale, elle regardait droit devant elle en souriant légèrement, et ne daigna tourner la tête vers moi que lorsque mon ami me présenta en quatre mots précis. Ensuite seulement, elle me tendit la main.

– Bonsoir, je suis enchantée de faire votre connaissance.

Personne n'avait jamais été enchanté de faire ma connaissance. Je ne connaissais rien aux titres de noblesse. Je n'avais que dix-neuf ans.

Elle n'était pas beaucoup plus âgée que moi, mais resplendissait de maturité, de beauté et d'élégance. Son regard lisait en moi et me laissait lire en elle ce que j'avais envie d'y voir, mais qui n'avait aucun rapport avec ce qu'elle pensait réellement, comme j'en fis l'expérience plus tard.

Moi aussi je fus enchanté de la rencontre, victime d'un enchantement plus exactement. Je n'en étais pas moins pressé de quitter le secteur, où ma réputation et des indiscretions diverses pouvaient sensibiliser la police à mon égard. Il n'y a rien de plus difficile que l'argent facile, surtout dans mon cas. « Imprudent, impulsif et d'extraction négligeable », c'est ainsi que mon ami m'avait présenté à la comtesse Livia.

La comtesse exigea que l'on commande un taxi et, quelques heures plus tard, nous étions dans un train qui, via la Suisse, nous conduisit à Venise le lendemain matin.

# Le Sillon

par Valérie Manteau

## LE LIVRE

Une jeune femme rejoint son amant à Istanbul. Elle y découvre les contrastes d'une ville nourrie de contradictions, la violence d'État et, au hasard des rencontres et de ses propres errances, l'histoire de Hrant Dink, journaliste turc assassiné pour avoir défendu une certaine idée de la vérité.



Parution août 2018  
200 pages - 17 euros  
ISBN : 978-23-70551-67-2

Les éditions Le Tripode sont diffusées par Volumen et distribuées par Interforum.

## L'AUTEUR

Née en 1986, Valérie Manteau a été responsable de Les Échappés, les éditions du journal *Charlie Hebdo*, où elle a officié en tant que chroniqueuse de 2008 à 2013. Elle travaille aujourd'hui au Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille. Elle est l'auteure d'une autofiction, *Calme et tranquille*, parue en 2016 chez Le Tripode.

## LA MAISON D'ÉDITION

Depuis sa création à l'automne 2012, Le Tripode est au service d'auteurs dont il admire la seule liberté possible : préférer la sensibilité aux doctrines, privilégier le cheminement dissident de l'imaginaire à l'immédiateté du discours, sortir de la marche ordinaire du monde.

## CONTACT

Frédéric Martin  
16 rue Charlemagne  
75004 Paris  
info@le-tripode.net

**En échangeant avec des amis sur la question de la liberté d'expression, la narratrice est mise sur la piste de Hrant Dink, un journaliste turc assassiné.**

Tu as signé la pétition pour la fille d'Adana ? Je t'envoie. Aussitôt dit, je vois le mail arriver. Un slogan avec point d'exclamation « Il faut libérer Çilem ! », et en dessous en lettres capitales une phrase en turc que je n'arrive pas bien à comprendre, déjà plus de 100 000 signataires. Regarde ce visage. Les cheveux décolorés, les sourcils très noirs et immenses, arqués, l'expression complètement fermée, la tête haute et une saisissante dureté, un défi. Encadrée par deux policiers, les menottes aux poignets. Un t-shirt sur lequel est écrit en anglais *Dear past, thanks for all the lessons*. Je déchiffre laborieusement l'argumentaire en turc en même temps que Sara m'explique : neuf ans de violences conjugales, elle a tenté en vain d'obtenir une protection de la part de la police, et finalement elle a utilisé le pistolet qui la menaçait pour abattre son mari. À un micro qui lui demandait si elle regrettait, elle a simplement répondu, « Pourquoi faut-il toujours que ce soient les femmes qui meurent ? Les hommes peuvent mourir un peu aussi. » Épatante proposition. Sara se marre, tu devrais faire comme elle, tu te fais un t-shirt slogan, ça pose un peu l'ambiance. Je ne comprends pas le rapport avec moi, tu penses que je vais tuer quelqu'un bientôt ? Elle dit juste que ce pays rend les gens fous. Être préalablement altérée ne préjuge de rien, tu peux très bien t'en sortir mieux que d'autres, dans le contexte. Mais on n'est jamais à l'abri d'un feu d'artifice. En tout cas, l'idée du t-shirt m'est sympathique. Et porté comme Çilem avec l'implacable

fierté qui signe le désespoir consommé, le passage à l'acte. En plus petit en dessous, on lit quand même : *Dear future, I am ready*.

J'ai une question – je le dérange sur son lieu de travail, il ne répond pas mais se tourne vers moi, comme toujours, la porte est ouverte pour mes lubies jour et nuit malgré une légère, à peine perceptible impatience, début de lassitude, un air qui demande si c'est bien le moment, je le sens mais comme je ne sais pas m'arrêter quand il faudrait, je m'installe au comptoir. Il continue ce qu'il était en train de faire, trier des factures ou quelque chose dans le genre pendant qu'Anna attrape une tasse si je veux un café, je fais oui de la tête – à ton avis, si tu devais donner juste une raison, intuitivement, de pourquoi *Charlie*, tu dirais laquelle ? Pourquoi ça concernait tout le monde ? Oui. Liberté d'expression. C'est n'importe quoi je dis, il y a eu dix cas précédents qui auraient dû être beaucoup plus fédérateurs. Par exemple ? Hrant Dink. Qui ? Je n'arrive même pas à prononcer correctement son nom. Hrant Dink, le créateur du premier journal bilingue turc-arménien *Agos*, charismatique et infatigable promoteur de la paix, assassiné par un nationaliste en pleine rue à Istanbul en 2007. Tout le monde connaît Hrant ici, on l'appelle simplement par ce prénom qui m'est si difficilement articulable. Il aurait pu devenir un symbole universel, non ? Pourquoi à ce moment-là, le monde entier ne s'est-il pas levé pour la liberté d'expression ? Ça aurait eu plus de poids que de manifester contre Daech ; Erdogan au

moins, jusqu'à preuve du contraire, on peut lui parler. Il hésite, me remercie du regard, ironique, d'avoir la bonne idée de venir discuter des mérites comparés de *Charlie* et de Hrant Dink, de Daech et d'Erdogan, en pleine heure de pointe au comptoir. Et si, tente-t-il subtilement, tu parlais de tout ça avec Georgi. Il a fait quelque chose à la mémoire de Hrant il me semble. Au lieu de me traîner dans les pattes.

Georgi est artiste. Je ne connais pas vraiment son travail, à part la toile qui trône au-dessus de notre lit, une peinture à l'huile et collage de journaux représentant Staline qui joue du violon avec une faucille. J'aime moyennement ce truc, mais personne ne me demande mon avis concernant la décoration de l'appartement. Georgi est bulgare, parle un peu français, bien anglais, idéologiquement russe et parfaitement turc en plus de sa langue maternelle. Autant que je sache, il s'en sort bien, très bien même si j'en crois le temps qu'il consacre à prendre le petit-déjeuner aux terrasses de Cihangir. Il faut dire que le petit-déjeuner turc est une institution. Particulièrement réputé quand il est agrémenté des fromages de Van, une ville de l'est, dernière étape en territoire turc de la route de la soie. Je suis curieuse de cette œuvre faite pour Hrant Dink. Il est à sa table habituelle, en tête à tête avec une jeune femme que je ne lui connais pas. Georgi est un incorrigible séducteur. Sachant se mettre à la merci de toutes sans aucun complexe et rien à perdre. Ne cachant jamais être par ailleurs fou amoureux de sa femme. Pourquoi le cacher de toute manière, les filles s'en fichent. Au contraire, certaines le voient comme un défi, d'autres comme une marque d'honnêteté – je t'assure, il n'y a pas une fille sur dix qui trouve rédhibitoire que je sois marié. Georgi me fait asseoir

en même temps qu'il commande un verre de thé, il pose devant moi les coupelles de fromages et de confitures, un peu de concombre aussi. Je dis que je me suis trouvé une nouvelle occupation, j'ai décidé de m'intéresser au cas de Hrant Dink. Évidemment il me fait répéter H-rant-Din-k lui aussi, je me demande si ce n'est pas pour cette bête raison de H expiré suivi d'un r imprononçable que son nom n'a pas fait le tour du monde. Pardonne-moi de te dire, ma chère, qu'il y a des noms qui font le tour du monde sans passer par Paris. Non, il ne l'a pas connu, vu à la télé bien sûr, l'homme qu'on aurait tous aimé avoir comme ami, comme grand frère, comme président. Il voit de quelle œuvre à sa mémoire je parle, mais ce n'est pas lui qui l'a conçue c'est Erdag Aksel. La fille en face sait qui est Erdag Aksel. Un des signataires de l'Appel au pardon pour la « grande catastrophe » arménienne, demandant la fin du négationnisme d'État en 2008. Un geste symbolique inédit, qui a suivi l'assassinat de Hrant et fait sortir du bois nombre d'intellectuels, d'auteurs, d'universitaires turcs pour tenter de briser ce tabou qui venait encore de tuer, près de cent ans après le million et demi de morts du génocide arménien.

Georgi explique à sa compagne que j'ai déjà commis un livre, une sorte d'inventaire des manières de se suicider, très drôle – la fille a l'air un peu perplexe – et me dit, réjoui, tu vas faire pareil alors avec nous ? Une grande galerie des assassinats politiques ! T'en as un qui a explosé dans sa voiture piégée en 1993, tu te souviens, il demande à la fille qui fait oui de la tête mais ne dit plus rien, Ugur Mumcu. Un kémaliste. Il y a une plaque à Besiktas. Et celui qui est mort en bas de chez toi, comment s'appelait-il ? Celui qui est mort pour une boule de neige. Georgi claque des doigts, agacé de ne pas retrouver

le nom, il n'y a que le nom du sculpteur qui a fait le mémorial qui revient. La fille connaît le sculpteur, si je comprends bien la cage à oiseaux qui est au coin de ma rue est donc un mémorial. Le type était journaliste et militant, il était à Gezi d'ailleurs. Il faisait une bataille de boules de neige dans la rue, il a cassé une vitrine, tout le monde s'est énervé et il a été poignardé. Il est mort en disant : Faites que ce soit un rêve. Nuh Köklü ! Voilà son nom. Je note au cas où mais je reviens à Hrant, à cette œuvre d'Erdag Aksel. Erdag Aksel a dessiné la sculpture qui est remise tous les ans, comme récompense, par la fondation Dink pour honorer des militants qui se sont distingués dans la défense des droits de l'homme, la liberté d'expression, le dialogue entre les peuples. Je m'étonne qu'il existe une fondation ayant pignon sur rue et Georgi dit mais heureusement que ce pays est capable d'avoir un peu de mémoire sinon on serait quoi, la boîte de nuit du Proche-Orient et c'est tout ? J'acquiesce comme si c'était évident, mais je pense à la phrase de l'écrivain Murat Uyukulak, « Si nous n'avions pas de mémoire, comment la peur se perpétuerait-elle ? ». Georgi m'emprunte mon carnet et sort un feutre de sa poche, une grande poche à crayons dans son pantalon militaire, il trace un H à empattements, le bas de la lettre est plus large que le haut, comme si la lettre était couchée, il demande si je connais cette photo de Hrant, celle prise juste après son assassinat, le corps au sol sous un drap blanc, seules les chaussures dépassent et on voit qu'il y a un trou dans la semelle droite. Pas besoin de préciser que le H qu'il dessine reprend la forme de ce corps à terre, les pieds en dedans. Le H est une pièce de métal faite sur mesure explique-t-il, incrustée dans un rectangle de bois fendu à la hache. Il tient la pièce de bois

ensemble mais il laisse passer la lumière à travers la faille. Georgi me tend le croquis et il y a un blanc. Je crois que j'ai un peu plombé l'ambiance du petit-déjeuner.

# Anonyme

par Luc Fivet

## LE LIVRE

Lorsque le héros rentre chez lui, un homme en survêtement se trouve devant sa porte et lui demande de lui donner un euro, sans quoi, il ne le laissera pas passer la porte de son propre appartement. Le héros paie. Débute alors pour lui une véritable descente aux enfers...



Parution mars 2018  
160 pages - 18 euros  
ISBN : 979-10-92364-30-9

Les éditions Le Ver à soie sont diffusées et distribuées par Le Mûrier blanc.

## L'AUTEUR

Luc Fivet est né en Belgique il y a une quarantaine d'années. Après des études de sciences politiques et d'innombrables petits boulots, il a été simultanément auteur-compositeur-interprète de chansons, auteur dramatique, auteur de sketches pour la télévision et romancier.

## LA MAISON D'ÉDITION

Le Ver à soie organise son catalogue autour des expressions littéraires du mouvement (le voyage ou l'exil), sans restriction de langues ou de territoires. Son catalogue se compose actuellement d'une vingtaine de titres, dont deux prix de littérature de l'Union européenne.

## CONTACT

Virginie Symaniec  
63 rue de Paris  
94220 Charenton-le-Pont  
[virginie.symaniec@leverasoie.com](mailto:virginie.symaniec@leverasoie.com)

**Le héros rentre chez lui et rencontre pour la première fois l'homme au survêtement.**

L'homme était là, les mains au fond des poches de son survêtement. La quarantaine, taille moyenne, visage mou. Une amorce de ventre, des cheveux châains qui se clairsemaient au sommet du crâne. Il se tenait sur le seuil de la maison, impassible. Il attendait tout simplement mon arrivée.

Un léger sourire flotta sur ses lèvres lorsqu'il me vit sortir les clés de mon pardessus. Je me dirigeai droit vers la porte d'entrée. Il ne fit pas mine de s'écarter. Il hocha juste la tête en guise de salut. L'espace de quelques secondes, nous nous fimes face. Il se dandinait d'un pied sur l'autre comme s'il hésitait à me demander quelque chose. J'en aurais conclu à une forme d'embarras de sa part, voire de timidité, si son regard n'avait été aussi assuré.

Je me décidai à briser le silence.

– Je peux vous aider ?

– Je ne sais pas.

– Nous nous connaissons ?

– Pas vraiment.

– Dans ce cas, pouvez-

vous m'expliquer ce que vous faites devant chez moi ?

– Je vous attendais.

– Je le vois bien. Au

risque de me répéter, en quoi puis-je vous être utile ?

– En fait, c'est moi qui

suis venu vous aider.

– Je ne me souviens pas d'avoir

fait appel à qui que ce soit.

– Pourtant, je suis là.

– Eh bien, je vous en

remercie. Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais regagner mon domicile.

– J'allais vous le proposer.

L'homme ne bougea pas

d'un millimètre. Il continuait de bloquer le passage. Je le dévisageai sans un mot. Il me dit, sur le ton de l'évidence : « C'est un euro. » Je pensai avoir mal entendu.

– Je vous demande pardon ?

– Pour rentrer chez

vous, c'est un euro.

Son attitude, les mains au fond des poches et les deux pieds bien campés sur le sol, témoignait d'une ferme résolution. Son visage était affable, on ne lisait aucune agressivité dans ses yeux noisette, mais il me priaït de prendre acte de ce constat irréfutable : je devais m'acquitter d'un euro pour rentrer chez moi.

Je haussai les épaules : les clochards étaient chaque jour plus nombreux en cette période de crise. Je retournai mes poches et j'en extirpai un peu de monnaie. De bonne grâce, je lui tendis une pièce d'un euro. Il l'empocha et fit un pas de côté. J'introduisis ma clé dans la serrure.

– Je vous souhaite

une bonne soirée.

Il ne répondit pas. Il se contenta de me suivre dans le vestibule.

Je me retournai, stupéfait.

– Que faites-vous ?

– Je vous l'ai dit : je

suis venu vous aider.

– Mais je n'ai pas besoin d'aide.

– Tout le monde a besoin

d'aide. Les temps sont durs.

– Veuillez sortir de chez moi.

Il se contenta de refermer la porte et de stationner sur le paillason, les mains dans les poches.

– Vous n'ôtez pas

votre pardessus ?

– Je ne comprends pas.



– Ma foi, vous êtes chez vous, mettez-vous à l'aise. La journée a sûrement été dure, vous avez le droit de vous détendre un peu.

Il fit quelques pas dans le vestibule en jetant un coup d'œil aux photos encadrées aux murs. Je hochai la tête, incroyablement. Sans chercher plus avant, je pendis mon pardessus à la patère et empoignai mon attaché-case. À peine avais-je fait un pas en direction du salon que la silhouette de l'homme s'interposait avec souplesse.

– C'est un euro.

– Plaît-il ?

– C'est un euro pour entrer dans votre salon.

– Je vous ordonne de sortir de chez moi.

– Ne vous énervez pas comme ça. Donnez-moi une pièce d'un euro et nous serons quittes. Ne me dites pas que vous n'en avez plus : je vous ai vu en sortir plusieurs tout à l'heure.

Je puisai de nouveau un euro dans les poches de mon pardessus. Il l'empocha avec la même aisance et me précéda dans la pièce. Je haussai le ton.

– Vous m'aviez dit que nous étions quittes.

– Pour le passage du vestibule au salon, oui. Très jolie, votre télévision. Vous recevez combien de chaînes ?

Il se balada tranquillement dans le living-room, inspectant au passage les livres, CD et DVD alignés dans la bibliothèque. Il soupesa d'un œil intéressé le moelleux du canapé.

– Vous ne vous asseyez pas ?

– Cela ne vous regarde pas.

Que voulez-vous à la fin ?

– Je viens vous donner un coup de main, c'est tout. Vous vivez seul ?

– Exact, et il n'y a aucune raison pour que cela change.

– Ne vous inquiétez pas, je n'ai pas l'intention de vous déranger.

Je renonçai à comprendre. De toute façon, il n'y avait rien à

voler chez moi : je ne possédais aucun bien de valeur, mon mobilier était intransportable et mes CD de musique classique, pas plus que les romans alignés sur les étagères, n'avaient l'air d'évoquer grand-chose pour lui. Je décidai de monter prendre une bonne douche : sans doute serait-il parti lorsque j'aurais terminé. J'esquissai un pas vers l'escalier. Il se plaça sur mon chemin, calme et déterminé.

– Pour monter à l'étage, c'est un euro.

– Fichez-moi la paix, bon sang !

– Je ne demande pas mieux.

Donnez-moi un euro et ensuite vous pourrez vous relaxer. Vous l'avez bien mérité.

Je chipotai dans mes pièces de monnaie, je lui glissai deux pièces de cinquante centimes dans la main et gravis l'escalier. Sans surprise, il m'emboîta le pas.

– Il est sympa, votre papier peint. Ma tante avait le même dans sa maison. Bonne qualité. Lessivable. Vous l'avez posé il y a longtemps ?

J'étais bien décidé à lui signifier mon mépris. Je ne répondis pas. J'attendais simplement qu'il s'en aille. La suite était prévisible. Je le retrouvai sur mon chemin. Il souriait, un peu confus.

– Pour rentrer dans la salle de bains, c'est un euro.

Je réunis un amas de piécettes que je posai rudement dans sa paume. Il compta et fit la moue.

– Il manque cinq centimes.

– Vous plaisantez ?

– Puisque je vous le dis...

Vérifiez par vous-même.

Effectivement, il manquait cinq centimes. Par chance, il me restait quelques petites pièces. Je les lui tendis de façon cérémonieuse tout en adoptant un ton d'une extrême condescendance.

– Tenez, mon brave.

Faites-en bon usage.

Je l'avais proprement ridiculisé.  
Pas vexé pour un sou, il empocha  
la petite monnaie et libéra le passage.

Je pris une douche revigorante,  
la tête emplie de questions.  
Qui pouvait bien être ce type ?  
Et de quel droit osait-il s'immiscer  
ainsi chez moi ? Je n'avais vraiment  
pas besoin de cela. La journée  
au bureau avait été difficile. Gratien  
m'avait confié deux dossiers délicats,  
à mettre à jour d'extrême urgence  
comme d'habitude. J'ignore qui  
les avait traités avant moi, mais  
c'était un vrai boulot d'amateur.  
Ils étaient truffés d'erreurs ! J'aspirais  
à une bonne soirée de détente et  
voilà qu'un pignouf tombé du ciel  
s'introduisait jusque dans mon privé.

Lentement, je me détendis,  
savourant la sensation  
d'enveloppement de l'eau chaude qui  
dégoulinait le long de mes membres.  
Pour un peu, j'en aurais oublié  
l'autre corniaud. Sans doute avait-il  
pris congé maintenant qu'il m'avait  
soutiré toute ma monnaie. En mon for  
intérieur, je riais de l'absurdité de la  
situation. Que ne voit-on pas de nos  
jours ! Un clochard qui fait  
la manche chez les particuliers !  
Quand je raconterais ça à Catherine !  
J'avais déjà oublié l'incident  
lorsqu'un sifflotement grêle résonna  
dans le couloir, se faufilant à la  
manière de gouttes d'acide dans les  
flots d'eau brûlante. En dépit d'une  
colère grandissante, je pris soin  
de me rincer avec application. Je  
me repeignai, enfilai mon pyjama  
et ma plus belle robe de chambre  
et ouvris la porte d'un geste  
 Brusque. Une bonne explication  
allait s'avérer nécessaire.

L'homme m'attendait  
au sommet de l'escalier.

– Bonne douche ?

– Délicieuse, et elle

l'aurait été davantage sans  
votre intermède musical.

– Je siffle bien, vous ne trouvez  
pas ? Ma femme me le dit toujours :

j'ai sûrement été maçon dans  
une vie antérieure. Dans le temps,  
tous les maçons sifflaient pendant  
le travail, vous vous rappelez ?

Je désignai l'escalier  
d'un index tremblant.

– Absolument pas, et croyez  
bien que je m'en moque. Descendons  
au salon, j'ai deux mots à vous dire.

– Avec joie. C'est un euro.

– Quoi ?

– Pour descendre, c'est un euro.

– Vous plaisantez ?

– Jamais de la vie.

Je croisai les bras dans une  
attitude de suprême ironie.

– Eh bien, figurez-vous que  
vous m'avez pris tout mon argent.  
Que faisons-nous à présent ?

– Vous avez bien un billet de  
cinq euros dans votre portefeuille,  
non ? Pas de problème, ça me va, j'ai  
de quoi vous rendre la monnaie.

# Roméo à la folie

par Christine Sagnier

## LE LIVRE

**Roméo est devenu un adolescent incontrôlable. Après une énième tentative de suicide, il se retrouve aux urgences psychiatriques à Sainte-Anne, d'où la psychiatre décide unilatéralement de le transférer vers un établissement au fin fond d'une banlieue lointaine.**



←

Parution juin 2017  
150 pages - 14,90 euros  
ISBN : 978-28-48591-61-2

Les éditions Zinedi sont diffusées par Geodif et distribuées par la Sodis.

## L'AUTEUR

Christine Sagnier est née en 1964 et vit à Boulogne-Billancourt. Après des études d'histoire de l'art à la Sorbonne et à l'École du Louvre, suivies d'une expérience de documentaliste dans une galerie d'art, elle s'oriente vers le journalisme avant de se consacrer pleinement à l'écriture.

## LA MAISON D'ÉDITION

Zinedi, quel drôle de nom ! Une liaison non dangereuse pour exprimer une volonté de ne publier que des inédits. Depuis 2002, Zinedi s'attache à faire découvrir des textes de fiction qui emportent l'enthousiasme quel qu'en soit le genre, l'éclectisme étant dans son ADN.

## CONTACT

Fabienne Germain  
4 avenue des Trois-Peuples  
78180 Montigny-le-Bretonneux  
contact@zinedi.com

**La mère de Roméo, désœuvrée à la suite des consultations psychiatriques de son fils, erre en attendant le train du retour.**

Là, sur le quai quasiment désert, sous un ciel d'un bleu cru qui me heurtait la rétine, je ne pus supporter la vue de ce panneau publicitaire qui vantait les vacances en hiver au soleil. Sans que je parvinsse à le contrôler, mon ventre se mit subitement à gonfler tel un ballon de baudruche, puis l'air remonta en tourbillon le long de ma gorge, ma bouche s'ouvrit toute grande. C'était comme si mon corps ne m'appartenait plus. Comme s'il était aux prises avec un typhon intérieur. Mon cœur menaçait d'exploser. Alors, je lançai le plus beau cri primal qui fût, et toute la petite ville entendit cette sirène d'un genre nouveau. Les quelques voyageurs en partance m'examinèrent par en dessous comme on le fait pour observer un fou, mine de rien, en croisant le regard des autres témoins de sa dinguerie, puis ils convergèrent doucement vers l'autre bout du quai, me laissant seule, les membres en coton, le cœur dévasté par ces années de souffrance et d'humiliation.

Quand le train arriva à quai, je sommeillais sur un banc. Après m'être hissée à bord, je m'écroulai sur un strapontin libre. À croire qu'un tombereau de fatigue s'était abattu sur mes épaules. J'avais tout d'un marathonien à la peine : pas de second souffle pour moi, pas d'euphorie, chaque étape de ma vie de mère s'avérait plus ardue que la précédente.

Je piquai du nez et replongeai dans mes cogitations moroses quand un jeune homme se mit à jouer de la guitare, accompagné au chant par une jeune fille noire à la voix de sirène. La douce mélodie me fit

l'effet d'un tire-larmes. Je gardai la tête basse pour conserver ma dignité, bercée que j'étais par mes propres sanglots. Jusqu'au moment où un malotru se mit à crier « Ta gueule ! » à la figure de la jolie chanteuse qui chaloupait tout le long du wagon. Je me retournai, le corps raidi comme sous l'effet d'un coup de fouet. La vue brouillée, je distinguai depuis ma place un individu à lunettes, les traits sévères et la lèvre mince, une tête à la Fransec quoi ! Qu'ai-je bien pu penser à ce moment précis ? Je ne sais pas. Que c'était son sosie, son cousin ou pire, son frère jumeau. Oui, le frère jumeau de cette maudite psy en personne, présent, là, dans ce train, pour assister à la déchéance d'une mère en perdition. Pour finir, j'en conclus qu'en plus d'être grossier et raciste, l'homme n'était pas mélomane... À bout, je me levai et, tel un automate, je marchai jusqu'à lui : « Ta-gueu-le-toi-mê-me ! » déclarai-je en détachant soigneusement chaque syllabe. Et dans un geste que personne ne vit venir, pas même moi d'ailleurs, je le giflai.

Dieu, que le lâcher-prise fait du bien ! Être ici et maintenant, avec celui qui est ici et maintenant et devant soi ; mettre toute son énergie dans l'action plutôt que de la gaspiller à se maîtriser. Car adopter l'attitude positive d'ouverture aux autres, c'est aussi accepter l'abruti dans sa différence existentielle et passer à l'acte sans s'encombrer de pensées parasites du genre « Ça me démange de le claquer, mais je suis un être poli et sensé, et lui, quoique fort mal élevé, n'en mesure pas moins deux

têtes de plus que moi ! » À bas la mentalité d'assuré tout risque, la beauté du geste est fonction du péril encouru. Quoique... le gros balèze m'aurait flanqué une beigne, les voyageurs en auraient été scandalisés, alors que la situation inverse les invitait à sourire, si ce n'est à applaudir. Il n'empêche, le souffle coupé, l'homme se leva et posa ses grosses pattes autour de mon cou. Sans l'intervention d'un autre costaud, j'y serais restée. Mais bon sang que ce fut bon... comme si le poids du monde avait glissé de mes épaules.

Le lendemain, Lucas et moi reprîmes le chemin de cette lointaine banlieue. Mon pauvre compagnon, je le réalisai soudain, n'était plus que l'ombre de lui-même, la peau flasque et grise, les traits flous, comme si la chair de son visage glissait inexorablement sous l'effet de la pesanteur terrestre. Il n'avait plus de jus, un point c'est tout, et j'avais oublié de lui demander comment s'était passé son précieux rendez-vous. En l'observant plus attentivement tandis qu'il sommeillait sur l'écran noir de son ordinateur, je pensais au masque de *Scream* que j'avais un jour offert à Roméo. Après l'avoir enfilé, mon Petit Cœur était allé s'admirer dans la glace. Là, contre toute attente, il avait hurlé avant de détalier pour se cacher derrière le canapé, loin du monstre. Il va sans dire que j'évitai de partager ce souvenir avec Lucas de peur que, pris à son tour de panique en se regardant dans le rétroviseur, il ne tentât de se réfugier sous son siège.

Pour en revenir à sa triste mine, elle me broyait le cœur qui était déjà pourtant bien malmené. Ce fut donc dressée sur mes ergots que j'arrivai à destination : il n'était plus question que nous écoutions les salmigondis d'un de ces infatués de psys ! C'est du moins dans cet état

d'esprit que j'abordai la première infirmière qui se présenta sur notre chemin, mon humeur virant à l'exécration au long de l'attente qui suivit. Quand le psychiatre, fâcheusement dénommé Bienaimé, vint enfin nous chercher, la fumée jaillissait de mes oreilles, c'est certain, mais mes ardeurs guerrières faillirent prendre l'eau lorsqu'il nous offrit de nous asseoir sur une banquette en mousse qui nous engloutit. Les genoux à hauteur du menton, le dos en virgule, nous fûmes contraints de relever le menton pour pouvoir regarder notre hôte assis bien droit sur son fauteuil à roulettes. Nul doute que ce dispositif d'accueil visait à faire perdre toute intention belliqueuse aux parents rétifs. S'ajoutait à cela une ambiance réfrigérante due à une baie vitrée grande ouverte qui expliquait peut-être pourquoi le psy ne quittait pas sa veste en peau lainée. À moins qu'il n'ait voulu fuguer, lui aussi, allez savoir ! Il est vrai qu'il semblait s'être trompé d'orientation : petit, trapu, il ressemblait davantage à un boxeur qu'à un spécialiste du cerveau, plus habile eût-on dit avec ses poings qu'il avait velus qu'avec les mots. Mais tout le monde, sauf les psys peut-être, sait que les apparences sont trompeuses.

Quand Lucas lui demanda de quoi souffrait Roméo, car personne jusqu'à présent n'avait jugé bon de nous en informer, il répondit d'une pirouette : « On ne met pas de mots sur les maux. » À quoi je faillis répliquer « Dommage, car les mots pansent les maux », mais il était vain que je m'abaisse à ce petit jeu, d'autant qu'assis à nos côtés, notre Roméo comateux n'avait besoin d'aucun mot pour nous maudire pour tous ses maux. Muets donc, nous sommes restés à écouter notre nouveau pontife. Nullement perturbé par ce mutisme généralisé, le bonhomme poursuivit

son laïus à propos d'une soi-disant période d'observation durant laquelle il était crucial de guetter tous les faits et gestes du patient, jusqu'à ses silences qui en disaient long. Et blablaba et blablaba, lui au moins n'avait pas perdu sa langue. Enfin, il nous demanda de lui raconter notre situation en remontant depuis le tout début, loin avant même l'adoption. Là, je le vis loucher sur le dossier médical qu'il tenait fermé sur ses genoux. Illico, j'imaginai les rapports écrits de la main de Fransec, d'une écriture serrée, dans ce langage abscons que les spécialistes sont fiers de partager, trop heureux de n'être compris de personne. Je l'imaginai, sèche et souveraine, souffler son diagnostic à l'oreille de ce confrère de seconde zone, et lui qui ne voulait pas en entendre parler et tenait à poser le sien de diagnostic, qui se devait d'être différent, son honneur en dépendait. Toujours est-il que voir planer l'ombre de cette sorcière sur ce bureau du fin fond de la banlieue me retourna les sangs. Je répondis donc que nous concernant, nous avions dépassé, et de loin, le stade de l'observation ; ce disant, je comptais sur mes doigts, un, deux, trois, et jusqu'à neuf, le nombre de fois que nous avions dû récapituler notre triste histoire.

« C'est un vrai roman-feuilleton, gloussa l'expert en relations interpersonnelles.

– Pour en arriver où ? Ah oui ! m'écriai-je d'une voix suraiguë. Pour en arriver où, je vous le demande ? »

L'air de la pièce éclata en mille morceaux comme une vitre sous le poids d'un pavé. Tout s'effritait autour de moi, et ma raison avec. Le front plissé de grosses rides, Bienaimé se figea avant de nous examiner chacun à notre tour, Lucas ratatiné sur son séant, moi tendue comme un arc, et enfin Roméo qui semblait sur le point de chavirer

de son pouf au moindre courant d'air.

L'homme eut alors cette brillante saillie :

« C'est la maman, n'est-ce pas, c'est la maman qui ne veut pas lâcher son garçon... »

Et puis, les yeux comme deux fentes :

« ... Je sens qu'il y a beaucoup de culpabilité qui circule... »







# Index des auteurs

AUTEUR	TITRE	ÉDITEUR
49	Laurence Albert	Antidata
41	Paula Anacaona	Anacaona
73	Justine Arnal	Le Chemin de Fer
65	Michèle Astrud	Aux Forges de Vulcain
37	Christophe Bagonneau	L'Amourier
77	Jean-Baptiste Cabaud	Dernier Télégramme
177	Francis Combes	Le Temps des Cerises
137	Tess Corsac	Le Muscadier
189	Luc Fivet	Le Ver à Soie
153	Isabelle Flaten	Le Réalgar
165	Daniel Fohr	Slatkine & Cie
117	Élisa Fourniret	Le Mauconduit
113	Pascal Framont	Le Lamantin
129	Patrice Gain	Le Mot et le Reste
61	Christophe Grossi	L'Atelier Contemporain
81	Jadd Hilal	Elyzad
85	Sema Kılıçkaya	Emmanuelle Collas
89	Yudit Kiss	Éditions d'En Bas
69	Ysabelle Lacamp	Bruno Doucey Éditions
133	Benoît-Marie Lecoin	Le Murmur
121	Philippe Lutz	Médiapop
125	Camille Lysière	Les Éditions Moires
185	Valérie Manteau	Le Tripode
105	Derek Munn	L'Ire des Marges
157	Grégory Nicolas	Rue des Promenades
181	Michel Paulet	Éditions Thierry Marchaisse
109	Claude Poulain de la Fontaine	Éditions du Jasmin
93	Igor Quézel-Perron	Envolume
101	Sonia Ristić	Intervalles
45	Nicolas Rouillé	Anacharsis
169	Laurine Roux	Les Éditions du Sonneur
193	Christine Sagnier	Zinedi
161	Isabelle Sivan	Serge Safran Éditeur
149	Julien Syrac	Quidam
173	Pierre Terzian	Sun/Sun
145	Julie Toso	La P'tite Hélène
97	Jean Marc Turine	Esperluète
57	Emmanuel Villin	Asphalte
53	Ludovic-Hermann Wanda	L'Antilope
141	Mélanie Yvon	Le Nouvel Attila
	Nous sommes de grands chiens bleus	
	Tatou	
	Les corps ravis	
	La nuit je vole	
	L'Étreinte en sa mémoire	
	La Folie d'Alekseyev	
	La Galère	
	Emma	
	Anonyme	
	Bavards comme un fjord	
	Retour à Buenos Aires	
	Comme une grande	
	L'Affaire Mirage Life	
	Terres fauves	
	Corderie	
	Des ailes au loin	
	La langue de personne	
	La lessive et autres histoires de femmes migrantes	
	Ombre parmi les ombres	
	Brown Baby	
	L'homme qui aimait les livres	
	Compte petite, et deviens...	
	Le Sillon	
	Le Cavalier	
	Des histoires pour cent ans	
	Si j'ai le cœur étroit, à quoi sert que le monde soit si vaste	
	L'archet de Miloš	
	Vapeur Girl	
	Des fleurs dans le vent	
	Timika. Western papou	
	Une immense sensation de calme	
	Roméo à la folie	
	Dankala	
	Berlin on/off	
	Le Dernier cri	
	Voir Ithaque	
	La Théo des fleuves	
	Microfilm	
	Prisons	
	Entrée libre	

# Distributeurs

Où trouver ces livres ?

En bibliothèque ou en librairie bien sûr !

Pour vérifier leur disponibilité et les

réserver, rendez-vous sur

[librairiesindependantes.com](http://librairiesindependantes.com).

Vous pourrez aussi choisir de les recevoir

directement par la poste.

Pour les libraires et les bibliothécaires qui

souhaitent proposer ces livres à leurs

lecteurs, nous les avons classés par

distributeurs.

Des photos de vos tables, vitrines ou

affichages nous feront le plus grand plaisir.

Vous pourrez les partager avec le

#horsconcours !

**Amalia Diffusion**

Antidata

**Atlantica**

L'Ire des Marges

**Les Belles Lettres**

Anacharsis

L'Atelier Contemporain

Esperluète

Intervalles

Le Mauconduit

Sun/Sun

**Comptoir du livre**

L'Amourier

**Daudin**

Dernier Télégramme

**Express Éditeur**

Le Lamantin

**La Générale du Livre**

Le Réalgar

**Harmonia Mundi**

L'Antilope

Bruno Doucey Éditions

Le Mot et le Reste

Quidam

Le Temps des Cerises

Éditions Thierry Marchaisse

**Idées livres**

Éditions du Jasmin

**Interforum**

Asphalte

Serge Safran Éditeur

Slatkine & Cie

Éditions du Sonneur

Le Tripode

**Makassar**

Anacaona

Le Murmure

**Media Distribution**

Aux Forges de Vulcain

Emmanuelle Collas

Le Nouvel Attila

**Le Mûrier Blanc**

Le Ver à soie

**Pollen**

Elyzad

Éditions d'En Bas

Envolume

Rue des Promenades

**R-Diffusion**

Médiapop

**Sodis**

Le Muscadier

Zinedi

Les éditions du Chemin de Fer, Moires et la P'tite Hélène sont autodistribuées. Vous trouverez leurs contacts dans les pages de présentation de l'éditeur.

# Remerciements

**Nous avons planté une graine. Saurons-nous faire pousser un arbre ?**

**L'Académie Hors Concours remercie chaleureusement tous les jardiniers qui s'engagent pour donner vie à ce projet collectif, participatif, dédié à la promotion de l'édition indépendante. Ils défendent à nos côtés la littérature de création contemporaine et francophone, participent à la promotion du livre et de la lecture, favorisent l'éducation culturelle en milieu scolaire.**

La terre est fertile grâce à l'énergie des centaines d'éditeurs indépendants qui font un travail remarquable et engagé en faveur de la littérature, du livre et des auteurs. Merci à tous de la confiance accordée aux prix Hors Concours et Hors Concours des lycéens, à votre enthousiasme et aux attentes que vous y placez. Merci aux auteurs dont nous sommes honorés de défendre les textes ; une attention particulière pour Hervé Mestron, lauréat du prix Hors Concours des lycéens, et Amandine Dhée, lauréate 2017 du prix Hors Concours et marraine de cette nouvelle édition !

Merci à nos partenaires qui soutiennent activement et rendent possible cette aventure : à la Sofia – Alain Absire, Nathalie Naquin, Julie-Marie Poirrier, Florence-Marie Priou et Christian Roblin –, à la Région Île-de-France – François Demas, Nathalie Fortis, Alice Meiringer, Xavier Person et Laurence Vintéjoux –, à la DRAC Île-de-France – David-Georges Picard. Merci à Guillaume Favier, Judith Roze et

Didier Dutour de l'Institut français et la Culturethèque d'enrichir les prix de nouvelles idées, de leur permettre d'explorer le monde et la francophonie. Ils arrosent la terre avec de l'eau pétillante : Babelio – Guillaume Teisseire –, la Générale du Livre – Dorine Rigot, Georges-Marc Habib, Renny Aupetit –, l'EMI – François Longéras, Nathalie Weil –, Livre Paris – Sébastien Fresneau, Gauthier Morax –, fourmillent d'idées et apportent des développements aussi excitants qu'inattendus. Le Prix des prix était une farce, mais il nous a permis de confronter notre palmarès à celui des grands prix littéraires. Finir vainqueur ex-aequo est une sacrée fierté !

Merci aux institutions du livre, à la SGDL – Cristina Campodonico, Marie Sellier –, à Vincent Monadé et aux équipes du CNL, pour leur soutien tout au long de l'année et leur accueil chaleureux à l'occasion des cérémonies de remise du prix Hors Concours. Au SLF – Hélène Clemente, Morgane Le Guillou – au portail [LibrairiesIndependantes.com](http://LibrairiesIndependantes.com), de dresser un pont judicieux et cohérent entre des acteurs indissociables de la chaîne du livre.

Merci aux cinq journalistes membres du jury 2017, qui accompagnent le prix avec générosité et sérieux : Bintily Diallo, Catherine Fruchon-Toussaint, Tara Lennart, Isabelle Motrot et Pierre Vavasseur. Au soir d'une délibération à la table d'hôtes de Pierre Sang, chacun a pris le temps de déguster les textes, explorer la langue, confronter ses émotions. Un inoubliable festin littéraire !

La lumière cathodique irradie des antennes de France Télévisions – merci à Katia Martin, Laurence Zaksas-Lalande pour assurer la promotion des prix et des lauréats auprès du grand public et permettre aux auteurs de rencontrer toujours plus de lecteurs.

Des réflexions qui brillent aussi dans les yeux des lecteurs : entreprise rhizomique et féconde, l'Académie des lecteurs offre une sélection chaque année plus fine et plus argumentée, grâce à de nouveaux lecteurs et professionnels du livre enthousiastes et impliqués.

Le prix Hors Concours des lycéens, pour sa première année, a bénéficié de la bienveillance et de l'engagement de nombreux enseignants, libraires, bibliothécaires et documentalistes.

Merci pour votre confiance a priori, votre énergie et votre créativité. Pas de doute, nos jeunes pousses sont entre de bonnes mains ! Et bravo aux 257 élèves pour leurs lectures et leurs critiques que nous avons pris un plaisir indicible à découvrir, leurs émotions sans filtre.

Une attention chaleureuse également pour Gabriel Gravelin, la DAAC et le rectorat de Strasbourg, oreille attentive et porte-voix de cette nouvelle aventure.

Merci enfin à toute la matière grise et à l'huile de coude qui s'activent au quotidien pour éditer la Bibliothèque Hors Concours, et donner du corps à ces prix littéraires : le studio de création graphique 34 studio – Caroline Racoupeau et David Robayo –, l'agence de presse Façon de penser – Bernard Arnould,

Daphnée Gravelat, Anne-Laure Castagnet et toute l'équipe –, le collectif des Caractères Masqués – Julien Delorme, Sophie Quetteville et Viviane du Guiny pour la version numérique –, à Yvane Dréant et Marc Boutavant pour leurs regards critiques, à Chantal Dukers pour la correction, et à Nathaniel Doboin pour son soutien de tous les instants. Merci au distributeur de papier INAPA de nous permettre de valoriser ces textes sur le soyeux papier Trophé Design, à la SCOP Laballery d'imprimer le troisième volume de la Bibliothèque Hors Concours.

Merci enfin à Marie Marchal, incontournable coordinatrice des prix, et à Noéline Louat, dont le stage sera, nous l'espérons, un tremplin pour l'avenir !

**Gaëlle Bohé**



# Colophon

## PROMOTEUR DU PRIX HORS CONCOURS 2018

Académie Hors Concours  
Association à but non lucratif  
N°W751233531

## PRÉSIDENTE ET FONDATRICE DE L'ACADÉMIE HORS CONCOURS

Gaëlle Bohé

## COMITÉ DU PRIX HORS CONCOURS 2018

Gaëlle Bohé  
Noéline Louat  
Marie Marchal

## CONTACT

Académie Hors Concours  
210 rue Saint-Maur  
75010 Paris

Gaëlle Bohé  
Développement et partenariats  
06 61 84 97 27  
contact@hors-concours.fr

Nathaniel Doboïn  
Trésorier  
contact@hors-concours.fr

Marie Marchal  
Coordination des prix  
07 70 45 47 91  
contact@hors-concours.fr

→ [www.hors-concours.fr](http://www.hors-concours.fr)

## CRÉDITS

Les extraits des ouvrages cités ont été reproduits en accord avec les éditeurs et les auteurs participant au prix Hors Concours. Ils restent la propriété de leurs auteurs et de leurs éditeurs.

© Académie Hors Concours 2018

## CONCEPTION GRAPHIQUE & DIRECTION ARTISTIQUE

Caroline Racoupeau  
& David Robayo

34 studio  
hello@34studio.fr

→ [www.34studio.fr](http://www.34studio.fr)

## INTÉGRATION DU CONTENU Anne-Laure Castagnet

## CORRECTION Chantal Dukers

## TYPOGRAPHIES

Composé en Euclid Flex  
& Larish Neue

## PAPIERS

Couverture :  
Imprimé sur Trophée Design  
Original Blanc 240g  
Exclusivité Inapa  
Fabriqué en France par  
Clairefontaine

Intérieur :  
Imprimé sur Trophée Design  
Natural 90g  
Exclusivité Inapa  
Fabriqué en France par  
Clairefontaine

Poster :  
Imprimé sur Trophée Design  
Original Blanc 90g  
Exclusivité Inapa  
Fabriqué en France par  
Clairefontaine

## IMPRESSION ET RELIURE

Nouvelle Imprimerie Laballery  
SCOP Anonyme à capital variable  
Siret 39260754500010  
APE 1812Z  
N° TVA intercommunautaire

FR 50 392 607 545  
Rue Louis Blériot B.P. 61  
58502 Clamecy Cedex

## ÉDITEUR

ACADÉMIE HORS CONCOURS  
ISBN : 978-2-9557060-3-9  
ISSN : 2553-2758

## PARTENAIRES

BABELIO  
BOOKALICIOUS  
EMI  
FRANCE TÉLÉVISIONS  
GÉNÉRALE DU LIVRE  
INAPA  
INSTITUT FRANÇAIS  
LES CARACTÈRES MASQUÉS  
LIBRAIRIES INDÉPENDANTES  
SCOP LABALLERY

L'Académie Hors Concours bénéficie du soutien de la SOFIA, de la Région Île-de-France, de la DRAC Île-de-France et de l'Institut français.



# 1<sup>er</sup> partenaire audiovisuel du livre

France Télévisions est le seul groupe audiovisuel à proposer un accès à la culture et à la création littéraire à toute heure : émissions, magazines multiculturels, chroniques (aussi bien littéraires que sur les tendances et les nouveaux usages : liseuses, booktubers ...). Retrouvez toute l'actualité culturelle sur [Culturebox.fr](http://Culturebox.fr)

France Télévisions partenaire du Prix Hors Concours.

**france•tv**





## PARTENAIRES

L'Académie Hors Concours  
remercie ses partenaires :

france•tv



inapa

la proximité a un sens

Babelio



l'alibrairie.com



les caractères masqués



sofia



INSTITUT FRANÇAIS

île de France

PRÉFET  
DE LA RÉGION  
D'ILE-DE-FRANCE



La *Société Française des Intérêts des Auteurs* de l'écrit, la Sofia gère la rémunération pour le prêt en bibliothèque et les droits numériques des livres indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Elle gère aussi une part de la rémunération pour copie privée du livre et consacre une partie des droits perçus à l'aide à la création et à la formation.

C'est à ce titre qu'elle soutient le prix  
« **Hors Concours** ».

[www.la-sofia.org](http://www.la-sofia.org)

► N°Azur 0 810 642 642

PRIX APPEL LOCAL



[LIBRAIRIESINDEPENDANTES.COM](http://LIBRAIRIESINDEPENDANTES.COM)

**EN 1 CLIC,  
700 LIBRAIRIES ET  
20 MILLIONS DE LIVRES  
À 2 PAS.**



**LIBRAIRIES  
INDÉPENDANTES**

---

**ÉLUES PAR LES LECTEURS**

---

Les librairies Indépendantes, une porte d'entrée vers l'édition indépendante

# lalibrairie.com

**1er réseau mutualiste du livre  
en partenariat avec 2500 commerçants culturels**

Lalibrairie.com est un site de vente de livres inhabituel qui permet aux internautes de commander des ouvrages et de les récupérer chez l'un des 2500 commerçants culturels à proximité de chez eux. Lalibrairie.com propose aux librairies d'être présentes sur internet gratuitement et avec un modèle équitable.

***Lalibrairie.com encourage les initiatives qui sortent des sentiers battus !***

## L'INSTITUT FRANÇAIS

L'Institut français est l'opérateur de l'action culturelle extérieure de la France. Placé sous la tutelle du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères et du ministère de la Culture, il est chargé, dans le cadre de la politique et des orientations arrêtées par l'État, de porter une ambition renouvelée pour la diplomatie d'influence. Il doit contribuer au rayonnement de la France à l'étranger dans un dialogue renforcé avec les cultures étrangères et répondre à la demande de France dans une démarche d'écoute, de partenariat et d'ouverture.

L'Institut français apporte le soutien de l'action culturelle aux stratégies diplomatiques de la France selon les axes suivants :

- promouvoir les échanges artistiques internationaux ;
- partager la création intellectuelle française ;
- diffuser le patrimoine cinématographique et audiovisuel français ;
- soutenir le développement culturel des pays du Sud ;
- encourager la diffusion et l'apprentissage de la langue française ;
- développer le dialogue des cultures via l'organisation de « saisons », « années », ou « festivals » en France et à l'étranger ;
- favoriser la mobilité internationale des créateurs, avec des programmes de résidences ;
- coordonner et favoriser les actions avec les collectivités territoriales françaises à l'international ;
- agir pour la diversité culturelle à l'échelle européenne via des partenariats européens et multilatéraux ;
- assurer la formation et le suivi de carrière des agents du réseau culturel dans le monde.

## CULTURETHÈQUE

Culturethèque est la bibliothèque numérique de l'Institut français développée à l'attention des Instituts français et Alliances françaises à l'étranger. Elle offre une grande variété de contenus numériques accessibles à tous moments. Parmi les milliers de documents : romans, grands titres de la presse française, documentaires, bandes dessinées, modules d'autoformation, ressources en Sciences Humaines et Sociales sont à disposition des abonnés.

La plateforme se décline en interfaces pays géo-localisées. Grâce à quoi les agents des établissements culturels français à l'étranger ont la possibilité de s'approprier cette bibliothèque numérique en présentant leurs propres sélections de documents et de traduire l'interface dans la langue de leur choix.



**Julien Delorme**  
*commercialisation & diffusion*

**Sophie Quetteville**  
*médiation*

**Davis Demartis**  
*gestion & création d'entreprise*

**Viviane du Guiny**  
*édition*

**Marie Rébulard**  
*création artistique*

**ATELIERS**  
**CONSEIL**  
**ÉVÉNEMENTS**  
**interprofession**  
**accomplissement**  
**inventivité**

Les Caractères masqués, ce sont cinq spécialistes du livre aux côtés des professionnels du livre. Enthousiastes devant le foisonnement des projets et inventifs face aux difficultés rencontrées pour les accomplir pleinement, nous proposons d'accompagner les acteurs impliqués par des ateliers, du conseil personnalisé et des moments d'échanges interprofessionnels. Nous travaillons avec un regard transversal, exigeant et imaginatif, pour tous les secteurs de notre filière : édition, bibliothèque, librairie, promotion du livre.

La chaîne du livre et son écosystème permettent aux éditeurs indépendants de prospérer : ils garantissent une véritable diversité éditoriale. En cela, nous partageons la philosophie du prix Hors Concours et la mise en valeur des initiatives rares et précieuses qui enrichissent notre paysage culturel.

## Le média de la littérature indépendante

Créé en 2014 par la journaliste Tara Lennart,  
**BOOKALICIOUS** c'est :  
le Media Web dédié à la littérature  
indépendante.

Chroniques, articles, interviews, readlists  
(rubriques thématiques), critiques vidéo  
(Book Tube) : **BOOKALICIOUS** est un  
magazine en ligne ouvert aux éditeurs, aux  
libraires, aux écrivains, aux livres.

A travers des sélections libres, sans  
interférence ni mainmise éditoriale,  
**BOOKALICIOUS** se positionne comme un  
tremplin pour l'édition indépendante.

Par cette ADN littéraire, **BOOKALICIOUS**  
partage naturellement les valeurs, les choix  
et la vision de la littérature indépendante  
défendus par Hors Concours.



<http://bookalicious.fr> - [hellobookalicious@gmail.com](mailto:hellobookalicious@gmail.com)

Lire, c'est bon

# Un réseau social au service de la découverte de livres

Créé en 2007 par des passionnés de littérature, Babelio est le premier média dédié au livre et aux lecteurs. Chaque mois plus de 3,5 millions de visiteurs consultent le site à la recherche de leur prochaine lecture, guidés par la grande diversité de contenus disponibles : 1,5 million de critiques et presque autant d'extraits de livres ont ainsi été publiés par les membres de la communauté, sur des livres en tous genres, du roman à la bande dessinée, de l'essai à la littérature jeunesse. Au-delà de ces recommandations librement écrites par des amateurs et professionnels du livre, Babelio propose un recensement quotidien des critiques de la presse sur les dernières publications des maisons d'édition, l'accès à des dizaines de milliers de vidéos, mais aussi des listes de livres thématiques ou des quiz pour tester ses connaissances littéraires.

Babelio est né d'un constat et d'un projet. Le constat d'abord : qui de mieux pour parler de livres que les lecteurs eux-mêmes ? Avec sa communauté de 600 000 lecteurs passionnés, le site est l'endroit idéal pour partager ses dernières découvertes littéraires et dénicher celles à venir. Le projet ensuite : faire d'internet un espace pour valoriser la diversité et de la richesse de la production éditoriale française. Éditeurs en tous genres, petits ou grands, doivent ainsi avoir leur place sur Babelio, dès lors qu'un internaute souhaite rendre public son avis de lecteur. A ce titre, c'est tout naturellement que nous sommes partenaires du prix Hors Concours, dont l'ambition - être une porte d'entrée vers les auteurs de l'édition indépendante - est également la nôtre.



Contact : [pierre@babelio.com](mailto:pierre@babelio.com) - 09 77 19 76 16



# INAPA distributeur de papiers de création

## UB.2

Toutes les infos avec  
la BOX connectée



[uniquebyinapa.fr](http://uniquebyinapa.fr)

“Trouver mon papier”  
en toute simplicité



Les papiers de création connectés  
pour vous simplifier la recherche...

**inapa** Partenaire  
Imprim  
Luxe®  
la proximité a un sens

unique  
by inapa 

[www.inapa.fr](http://www.inapa.fr)

[www.uniquebyinapa.fr](http://www.uniquebyinapa.fr)

Création graphique : 34 studio  
[www.34studio.fr](http://www.34studio.fr)

Achévé d'imprimer en juin 2018  
pour le compte de l'Académie Hors Concours  
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery  
58500 Clamecy  
sur Trophée Design Natural 90g  
Trophée Design Original Blanc 240g (couverture)  
Trophée Design Original Blanc 90g (poster).  
Exclusivité INAPA. Fabriqué en France par Clairefontaine

Dépôt légal : Juillet 2018  
Numéro d'impression : 805359  
Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire  
de la marque Imprim'Vert®



Pour cette nouvelle aventure,  
Hors Concours fait fi des contraintes  
géographiques. Les éditeurs,  
les auteurs et les lecteurs viennent  
de nos villes et de nos campagnes,  
comme de celles du Japon,  
du Brésil, de Tunisie ou de Serbie.

Ce n'est plus la langue française  
mais la francophonie qui est au  
centre du jeu !

france•tv



inapa

la proximité à un sens

Babelio



l'alibrairie.com



les caractères  
masqués



sofia



INSTITUT  
FRANÇAIS

île de France

PRÉFET  
DE LA RÉGION  
D'ÎLE DE FRANCE

ACADÉMIE  
HORS  
CONCOURS

PRIX HORS CONCOURS  
PRIX HORS CONCOURS DES LYCÉENS

ISBN 978-2-9557060-3-9  
ISSN 2553-2758